This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 848,276

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES ·
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817

DANS LA JUNGLE

A TRAVERS L'INDO-CHINE ANGLAISE
ET LES INDES NÉERLANDAISES

Copyright by Perrin et Cie 1913.

UNE BAIGNEUSE JAVANAISE

ÉRIQUE GUILLOTEAUX

DANS LA JUNGLE

A TRAVERS L'INDO-CHINE ANGLAISE ET LES INDES NÉERLANDAISES

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 67 GRAVURES
d'après des dessins de l'auteur et des photographies.

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1913
Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

DS
592
.G91

DS
.592
G91

1241758-234

DANS LA JUNGLE

A TRAVERS L'INDO-CHINE ANGLAISE ET LES INDES NÉERLANDAISES

CHAPITRE PREMIER

DE SUEZ A ADEN

Aquarelle : coucher de soleil sur la côte d'Égypte. — Aden : l'arrivée. — Policemen et cochers indigènes, émules de Guignol et du commissaire. — Baraquements coloniaux anglais et artillerie de parc avec attelages de chameaux. — Le tunnel dans la montagne. — Une ville arabe. — Les réservoirs. — Le Kâhua.

Du 1er au 6 novembre.

Nous avons dépassé Suez et filons entre deux terres accidentées. Le soleil s'est enfoncé lentement, comme à regret, derrière la montagne violette, mais ses reflets s'attardent sur une longue chaîne de collines qui émergent du sable d'or : — Sous les dernières caresses de l'astre disparu, elles ont rosi de la base au sommet ; — leur incarnat pâli sert de transparent à des roches crayeuses, qui revêtent un instant, par un jeu bizarre de lumière, la forme d'un grand sphynx. — Et tandis que la falaise mêle ses roses à l'éther décoloré, presque mauve, — la grande bleue au saphir strié de laque, comme un émail de Palissy, met en valeur les tonalités effacées de la terre et du ciel.

Malgré notre arrivée tardive dans la rade d'Aden, nous avons encore le temps d'aller à terre. La baie rappelle un

peu celle de Diégo-Suarez ; comme cette dernière, elle est très vaste et presque entièrement entourée de montagnes — et quelles montagnes ! Surtout la chaîne qui se dresse comme une muraille colossale entre la mer et la ville arabe d'Aden, qu'elle semble garder jalousement.

Mais une galerie étroite, taillée au cœur de la montagne, relie cette fille de l'intérieur à sa sœur de la côte.

Très hauts et très abrupts, avec leurs pointes dentelées entièrement dénuées de verdure, ces pics ont l'aspect désolé des planètes mortes.

Et quelle chaleur terrible ! Bien que ce soit l'hiver ici, on grille positivement.

Le *Tourane* ayant une avance de vingt-quatre heures, un télégramme sur lequel je comptais n'est pas arrivé encore. Ce contre-temps va me forcer à voir l'agent qui habite au diable Vauvert. On m'a précisément parlé de la sauvagerie et de la canaillerie des Arabes d'Aden, et cette race fanatique et traîtresse m'est connue de longue date : la perspective de déambuler seule à terre ne me sourit pas.

Quoique dans les colonies britanniques la langue officielle soit censé l'anglais, celui dont les indigènes font usage est moins que néant : il consiste en un baragouin incompréhensible, qui leur donne l'illusion de parler une langue dont ils ignorent le premier mot.

Lorsque je veux prendre une voiture, c'est bien une autre affaire ; les cochers ont des prix absolument fantaisistes, et réclament aux voyageurs tant de roupies par tête, suivant la course ; ils refusent de me conduire parce que je suis seule, et que les passagers se réunissent par groupes pour faire leurs excursions. Je m'adresse alors à plusieurs policemen, des indigènes armés d'un bâton,

insigne de leur charge. Ils poussent aussitôt d'horribles glapissements en brandissant leur gourdin, comme Guignol avec le commissaire, — pendant que les cochers qui hurlent encore plus fort, se livrent à une fantasia diabolique autour de ma personne, filant ensuite à fond de train. Je finis par me boucher les oreilles.

Je commençais à désespérer de monter en voiture, quand un policeman me dit en me montrant une horrible carriole, dont le petit coursier caracolait à contre-cœur : « Jump in, jump in ! » Or, je laisse à penser s'il est aisé de sauter dans un véhicule dont les garde-crotte vous obligent à monter de profil ! J'accomplis pourtant ce haut fait ; mais à peine suis-je dans la voiture, que le conducteur part bride abattue. J'ai une frousse épouvantable, car je pense qu'il veut se défaire de moi en me rompant les os... Cet homme prend enfin son parti et après mille détours et des explications mêlées de mimique, me conduit par des lacets vertigineux, sur une haute colline : l'agence des Messageries la couronne.

Avouez que l'emplacement est bien choisi pour la commodité des passagers !

Et pendant que je faisais cette pénible ascension, l'agent était allé à bord ! Toujours la fable de l'homme qui court après la fortune.

Lorsque je veux sonner, je m'aperçois qu'il n'y a pas de timbre ; avisant un gong suspendu au mur, avec un goupillon, je comprends que c'est son équivalent.

Ayant transmis mes recommandations au commis de l'agence, je me dispose à repartir pour le télégraphe anglais, perché sur autre montagne ; mais mon cocher a disparu. Quand je le retrouve et lui explique où il doit me conduire, impossible de me faire comprendre : sans un passant arabe

qui lui crie dans sa langue : « Télégraphe ! » je serais encore là.

Si la montée me semble raide, que dire de la descente absolument vertigineuse... Je me cramponne à la capote et ferme les yeux en me recommandant à Dieu et aux saints.

Sur le bord de la mer, nous passons devant de nombreux baraquements ; leur disposition extérieure rappelle les maisons de Port-Saïd ; ils ont comme elles des balcons de bois, clos par des moucharabis sur l'étendue de leur façade ; dans ces treillis, quelques ouvertures sont ménagées pour donner de l'air, plutôt que du jour : ici, le soleil est l'ennemi — on combine les installations pour s'en garantir.

Les soldats indigènes habitent des paillottes, mais ces logements sont très rudimentaires.

Je remarque un grand parc d'artillerie, où les harnachements et les objets de sellerie sont confectionnés exclusivement pour des chameaux, ces animaux faisant les transports d'Aden : cela semble fort drôle et sort du déjà vu.

Après ces cascades je suis bien aise de retrouver le débarcadère de Steamer-Point, avec ses rares habitations et sa poignée de boutiques indigènes.

Comme j'ai encore quelques heures devant moi, je dis à mon cocher de me conduire dans la ville arabe.

Cette fois on suit une grande route blanche qui se déploie comme un ruban, entre la mer et l'autre versant de la montagne.

A droite, nous dépassons un groupe d'hôtels, et de bazars arabes, qui font encore partie de Steamer-Point ; puis nous contournons à gauche un grand village arabe : ses maisons carrées aux toits en terrasses sont blanchies à la chaux et près du bourg, dans un petit port formé par une

anse profonde, de nombreuses tartanes se serrent les unes contre les autres. A leur mât flotte le pavillon rouge au croissant blanc.

Des charrettes passent, traînées par des zébus ; tandis que des chameaux transportent les tonneaux d'eau pour la consommation ; et les conducteurs, des naturels presque

Nous dépassons un groupe d'hôtels, et de bazars arabes qui font encore partie de Steamer-Point.

nus, assis sur les brancards, me regardent avec curiosité.

Ce système est similaire aux barriques d'arrosage de la voierie, en France.

Mon guide s'engage ensuite dans la montagne. A mesure que l'on s'élève, elle devient de plus en plus abrupte et escarpée, jusqu'au point où elle forme une haute chaîne et coupe la route : celle-ci semble finir dans un chaos terrible et désolé.

Tremblante, je veux rebrousser chemin, quoique mon conducteur affirme qu'Aden est de l'autre côté du passage,

percé dans la montagne ; qu'il compte y changer de cheval, le sien n'en pouvant plus, — toutes choses fort plausibles. Mais je commence à m'affoler, m'imaginant que mon automédon veut m'entraîner sous cette voûte, pour m'égorger et me voler.

Par bonheur, un officier anglais qui retourne à Steamer-Point passe à ce moment même. Je le hèle sans vergogne, en tirant mon cocher par le bras, pour le forcer à s'arrêter. « This gallant officer » descend aussitôt de voiture et vient à moi. Je lui conte mon embarras et mes craintes... Gentiment il me rassure et me dit qu'il y a en effet une ville arabe « behind the pass » ; puis parlemente ensuite avec le conducteur pour s'assurer s'il m'y conduisait bien. Je repars donc rassérénée. Nous dépassons des groupes de femmes : des Hindoues et des Arabes vêtues de draperies flottantes.

En approchant du souterrain, le chemin qui tourne sans cesse devient si raide, que mon cocher doit marcher à côté du cheval en tenant les rênes : il frappe constamment sa bête qui n'en peut mais.

Voici enfin l'entrée du tunnel : une étroite ouverture dans une muraille de roches déchiquetées et titanesques, qui semblent escalader le ciel et forment une arche au-dessus de la route.

De l'ombre qu'elle projette surgissent deux cipayes — les gardiens du passage : leur barbe s'écarte en éventail et leur crâne disparaît sous un turban pyramidal. Ces gens m'interpellent en hindoustani. Ils me demandent probablement où je vais et ce que je viens faire là..?.. Ne les comprenant pas, j'ignore ce qu'ils me veulent et nous n'arrivons pas à nous entendre.

Ils finissent par me laisser aller, s'apercevant sans

doute que mes intentions ne sont pas belliqueuses, et que je n'ai pas d'explosif sur moi !

Convenons-en, les factionnaires à quelque race qu'ils

Les « tanks » ou réservoirs creusés dans le roc, la curiosité d'Aden.

appartiennent, ont un même degré de parenté : la bêtise !

Quel saisissement au débouché de ce tunnel sinistre, d'apercevoir une vaste plaine cernée de hautes montagnes, — sorte de cirque colossal ou fin du monde : au centre de

l'enceinte, une grande ville arabe à l'aspect marocain met une éclatante note blanche : fruste, inartistique, mais intense de couleur locale et de vie ; grouillante d'Arabes, — de jolis types le plus souvent, — très curieux et bavards.

Mon cocher veut me faire visiter les « tanks » ou réservoirs creusés dans le roc : la curiosité qui attire ici les voyageurs. Comme il les appelle « tinks », je ne sais ce qu'il veut dire ; aussi quand il cherche à m'entraîner vers d'autres roches escarpées, je me révolte pour tout de bon — ce que voyant, rempli d'indignation, il dételle sa pauvre haridelle et s'en va.

Aussitôt, je suis entourée par une foule d'Arabes, hurlant, grouillant et riant ; et comme je n'ai plus de cheval ni de conducteur, je me demande ce qui va m'advenir ; heureusement, j'ai retrouvé dans la ville plusieurs passagers du *Tourane* et leur voisinage me tranquillise. Au bout d'un certain temps, on m'amène un autre coursier et j'échappe à la horde hurlante de mes admirateurs et de mes quémandeurs.

Je voulais rapporter du café, une spécialité du pays : impossible de faire entendre à mon automédon obtus, ce qu'il me faut. J'emploie sans succès le mot « kâhua » que l'on comprend en Algérie, en Tunisie et au Maroc. Un plumassier de la ville (Aden fait un grand commerce de plumes d'autruches), me tire d'embarras, expliquant à mon cocher ce que je veux. Nouvelle difficulté : les commerçants en gros refusent de me vendre une petite quantité de café ; et dans les échoppes arabes où les denrées s'empilent dans de grandes couffes tressées, je ne vois que des grains brisés, ayant encore leur enveloppe. Je finis par trouver mon affaire ; mais on me compte le kilo plus cher qu'en France, sans parler des droits de douane

qu'il me faudra encore payer. Comme compensation je fais une abondante moisson de couleur locale ; et peu s'en faut que je ne recueille autre chose par-dessus le marché... don gratuit des nombreux serviteurs du prophète, qui se pressaient autour de moi, tandis que je surveillais mon emplette.

Cette race est curieuse comme la chouette proverbiale et vous questionnera à perdre haleine. Les gens qui m'entourent me demandent tout d'abord si j'ai un mari, — question de premier intérêt pour eux, — et comme ils considèrent déshonorant de ne pas être mariée, je dis que je le suis.

— Avec qui? reprennent-ils aussitôt.

Je leur réponds que c'est avec un militaire, sachant que les Arabes respectent l'armée qui représente la force.

— Et combien as-tu d'enfants?

— Deux, des garçons bien entendu, ai-je ajouté en riant, les filles ne comptant pas chez vous! Après avoir encore satisfait à leur curiosité sur divers autres points, avec la même véracité, — car je connais à fond mon questionnaire arabe, — nous nous séparons ravis les uns des autres.

A l'entrée d'Aden, je vois une compagnie (peut-être plusieurs, for ought I know), de militaires hindous qui manœuvrent devant les baraquements (l'Angleterre n'a pas de troupes adenaises). Ils sont vêtus en caki comme la plupart des soldats coloniaux anglais, ce qui leur retire du prestige.

Au retour, n'étant plus talonnée par la peur, je m'abandonne au charme captivant de la route : on y voit une extraordinaire diversité de races, chez les passants que nous croisons à tout moment, tant parmi les petites gens qui cheminent pédestrement que chez les privilégiés qui se prélassent en voiture. Des véhicules « génis gharry », passent chargés d'Hindous ; d'autres sont remplis d'Arabes ;

dans quelques-uns ce sont des Turcs. En général, tous ces promeneurs me regardent en souriant et pour ne pas être en reste de politesse avec eux, je leur prodigue à mon tour mes plus gracieuses risettes.

Ma montre s'étant arrêtée suivant sa mauvaise habitude, — pendant toute la traversée elle me joue ce tour aux escales, — je ne reviens à bord qu'au soleil couchant. Fort heureusement pour moi on avait retardé le départ, car je n'aurais pas apprécié un séjour forcé à Steamer-Point.

CHAPITRE II

D'ADEN A COLOMBO

Les suites d'un cyclone : il pleut des mouettes. — Croquis de passagers. — « The prickly heat ». — Le fils d'une passagère met le feu à ma cabine. — Les « punkahs ».

En mer, 7 novembre et jours suivants.

Nous étions depuis peu dans l'Océan Indien, quand brusquement nous entrons dans l'axe d'un cyclone ; le commandant fait prendre la tangente à notre paquebot, pour le mettre hors d'atteinte de ce dangereux ennemi ; mais ce dernier revient à la charge.(dans l'évolution de son cycle, je pense), et nous devons faire un nouveau crochet pour éviter ce combat inégal.

Impossible par contre, d'échapper à un violent roulis qui nous oblige à fermer les hublots, et nos cabines se transforment en fours ; je préfère passer la nuit sur le pont, dans une chaise longue qu'il me faut amarrer, pour éviter un accident. A un moment où le *Tourane* s'incline très bas, un poisson volant saute par-dessus bord : il s'abat à mes pieds — voulant me présenter ses hommages ; mal lui en prend, car à mes cris, un matelot qui passe le ramasse vite pour le porter au cuisinier, ces pauvres

bêtes, — je ne parle pas du chef, — étant d'un manger délicat.

Le lendemain, des myriades de mouettes battues par la tourmente, viennent se reposer sur le pont : on pourrait dire comme dans la chanson de Dalcroze :

« Il neige, il neige des mouettes. »

L'équipage en fait une rafle. Un mousse en dissimule sournoisement plusieurs dans une réserve du spardeck, qui sert à ventiler la cabine d'un touriste : celui-ci en rentrant chez soi est tout saisi de trouver sur son lit une brassée de goélands.

J'ai fait la connaissance d'un aimable ménage, les F... Le mari, un colonel, regagne son poste en Indo-Chine où il est chargé du Service Géographique. C'est un homme très intéressant et distingué. Sa femme est aussi gracieuse que jolie.

Il y a encore un lieutenant dont la physionomie respire l'intelligence et l'ardeur, un beau garçon aux cheveux blond Titien, baptisé par les Congolais « œil de fauve ». Pendant une de ses stations en Afrique, on l'envoie en colonne chez des nègres qui ne connaissaient pas les blancs ; et les femmes de cette tribu viennent tirailler ses vêtements pour voir s'ils tiennent à sa peau, s'imaginant que son costume fait partie de sa personne.

Nous avons aussi comme passager, le ministre de France à X..., un blond roux aux cils blancs et aux prunelles glauques, — très correct, cela va sans dire : il courtise une jeune veuve flanquée d'une progéniture nombreuse.

Mais en dehors du colonel et du lieutenant aux « yeux de fauve », pas de personnalité intéressante à bord : les femmes sont très nulles, et les hommes, s'ils ont l'esprit

plus ouvert, manquent de distinction ; un certain administrateur avec son épouse, en particulier, — riche à millions ; la femme, grande et plantureuse, porte des bagues à chaque doigt, se servant de ces mêmes doigts constellés pour ronger ses os à table : elle fait penser à une reine du Siam. Ils sont une bande de bons vivants que l'on retrouve partout en train de gobeloter : on peut leur appliquer le dicton vulgaire : qu'ils ne sont pas gras, etc.

J'apprends plus tard que l'épouse avait un cœur d'or, — sans allusion à ses millions.

La chaleur est devenue si épouvantable, que ni jour ni nuit, on ne recueille un souffle d'air. On ruisselle constamment et d'autre part on a la sensation d'être piqué aux mains par des milliers d'aiguilles — prélude de la « bourbouille », que les Anglais dénomment avec tant de justesse : « the prickly heat ». Partout flotte un mélange subtil de fumée de tabac et d'émanations de buen-retiro. On ressemble à une mouche prise dans la glu : à peine vient-on de se laver qu'on est plus poissé que jamais ; cela ne constitue pas précisément un voyage de plaisir !

Je regrette décidément Madagascar ; il y faisait moins chaud et sur cette ligne, grâce aux nombreuses escales, on pouvait se reposer de l'ennuyeuse promiscuité du bord.

Souvent femme varie, — et l'homme bien davantage, — « for that matter » : à un second périple au pays des Malgaches, je regrettais les côtes de l'Inde. Voici la vérité sur les traversées : leur agrément dépend de l'époque à laquelle on les fait ; de la cabine que l'on occupe et de son voisinage ; des passagers des deux classes et de leur terrible marmaille ; enfin et pour la plus grande part, de la police

du bord, fort rarement observée. De ces différentes causes, résultent les changements de front au sujet des lignes et des voyages en mer.

Nous serons à Colombo dans quarante-huit heures, et dans cinq jours à Singapore, où je trouverai mon côtier. Je quitterai sans regret le *Tourane* où je suis la seule « damoiselle » : les autres femmes ont leur mari ou leurs mioches. Je m'occupais beaucoup de quelques enfants, auxquels je contais des légendes bretonnes ; mais ils sont devenus insupportables — rien d'étonnant d'ailleurs, par cette chaleur exagérée et les nuits sans sommeil.

Un garçonnet timide, très sage à l'ordinaire, qui avait envers moi cette dévotion admiratrice, que l'on rencontre chez les garçons de douze à treize ans pour les femmes de mon âge, — connaissant ma profonde horreur de la fumée, essaye de mettre le feu à ma cabine.

Je ne m'étais doutée de rien, mais le commissaire qu'on avertit, le tance vertement, et sa mère toute pleurante vient s'excuser. Je m'efforce de la rassurer et de la calmer, mais elle répète avec indignation : « Est-ce compréhensible ? Mon fils qui vous aime tant ! »

J'ai trouvé que l'inexplicable devenait très compréhensible par cette température torride, et que la maman, une « flirt » charmante, relâchait un peu trop sa surveillance sur les moutards.

Un marmot prend la « bourbouille », maladie coloniale ressemblant à l'urticaire : elle est occasionnée par l'excès de chaleur et en général ne s'attaque pas aux anémiques.

J'ai dû changer de place à table, à cause des « punkahs » dont le violent courant d'air, me donne le torticolis.

Ces « punkahs » sont des cadres légers, étroits et longs,

recouverts d'étoffe ; on les place au-dessus des tables en guise de ventilateurs et ils sont rattachés les uns aux autres par des cordelettes : deux Chinois assis sur le pont à l'arrière, tirent chacun comme des sonneurs de cloches, sur un câble auquel se relie une série de « punkahs » ; cette traction imprime à ces dernières un mouvement de va-et-vient. Mais leur règne est fini. Partout on les a remplacées par des ventilateurs électriques. Du matin au soir ces « boys » sont attelés à ce travail. Comme les Annamites et les Tonkinois, les Chinois sont extrêmement bavards, et quand ils parlent entre eux on croit entendre une volée de perruches. Mais le plus souvent, on lit sur le masque impassible et plat du Céleste, où elle semble figée, sa profonde malveillance à notre égard.

J'ai eu des renseignements sur Java, mon point terminus, par un passager complaisant. Apprenant que j'allais là-bas, ce monsieur demande à m'être présenté, pour me donner des tuyaux sur l'île, qu'il connaît.

Après m'avoir cérémonieusement décliné son nom et son titre (que j'oublie aussitôt), il entre dans le vif de la question et me dit ce que devrai visiter dans ce pays. Ses développements m'ouvrent des horizons assez déconcertants : le débarcadère ou ville basse est inhabitable et malsain ; il faut se rendre par le chemin de fer dans la ville haute, celle des résidents. Et pour aller au Jardin Botanique de Buitenzorg, on change de ligne à Batavia.

Mais la chose à voir, c'est, paraît-il, le temple de Boeroe-Boedoer, la merveille de Java ; les ruines de cet édifice seraient semblables à celles d'Angkor, en Annam. Seulement, pour admirer cette merveille située au centre de l'île, j'aurai deux longues journées de chemin de fer, pour aller et revenir ; et une troisième en voiture avec relais,

pour atteindre le temple, — et dans ce pays les trains ne marchent que le jour[1].

Mon cicérone termine en me disant que je dois demander au consulat un permis de séjour, — une omission qui me vaudrait une amende considérable.

1. Tout récemment on a inauguré un service de nuit.

CHAPITRE III

COLOMBO

Colombo. — Excursion au Mont Lavinia. — Les corneilles sacrées. — Les prêtres bouddhistes. — Le mongoose destructeur de cobras. — Le Victoria Park et ses arbres miteux. — La foire aux Bouddhas. — Temple bouddhiste et temple brahmanique. — Circences et panem.

14 et 15 novembre.

Nous arrivons à 6 heures du matin à Colombo. J'en profite pour aller deux fois à terre : dans la matinée pour des courses indispensables ; et après déjeuner avec l'aimable ménage F..., que je dois accompagner en excursion au « Mount Lavinia », but général de promenade pour les étrangers de passage ; nous y retrouvons d'ailleurs presque tous les voyageurs des bateaux sur rade.

La ville n'a d'autre couleur locale que l'aspect « sui generis », propre à toutes les « colonial towns » anglaises : gaies, spacieuses, dotées de policemen affables et complaisants, de boutiques où l'on trouve en général ce dont on a besoin. Colombo est à la tête d'un « store » où l'on vend de la pharmacie, de l'épicerie, de la parfumerie, des confections, etc., — enfin, la plupart des objets nécessaires à la vie. Les hôtels installés à la mode coloniale, combinent si heureusement le confort et la ventilation, que cela donne envie d'y terminer ses jours.

Le matin au télégraphe, je ne pourrais me débrouiller sans un policeman installé là, ad hoc, — les formules télé graphiques différant complètement de celles de Gibraltar. Je dois donner plusieurs fois ma signature et certifier par écrit, que parfaitement est « plain french », — les employés étant presque tous des Hindous ou des « natives ».

Dans les rues, une population indigène, bigarrée, au type hindou assez joli, — cingalais devrai-je dire, — anime la ville et la marque d'un cachet d'exotisme ; ainsi que les grandes charrettes recouvertes de bâches en palmes tressées, qui la parcourent, traînées par d'amusants petits zébus. Ces animaux sont doux et dociles, à l'inverse des buffles et forment une variété à part.

Le sol est garance et je n'ai vu cela nulle part ailleurs. Comme les Hindous, les indigènes de Ceylan mâchent du bétel, qui leur emplit la bouche d'une salive rouge qu'ils expectorent à tout moment — coutume indiciblement malpropre !

Quant aux marchands hindous ou « Klings », dont les magasins bordent la grande rue, ils sont intolérables ! Ces gens se jettent sur les nouveaux débarqués comme des araignées sur une mouche, et après les avoir entraînés dans leur toile — lisez boutique — ne les lâchent plus, les endoctrinant de leur mieux pour les obliger à acheter quelque chose : ils vont jusqu'à mettre de force des pierreries dans leur poche !

Il y a environ trois millions d'habitants à Ceylan : deux cent mille Cingalais ; huit cent cinquante mille Tamils et près de six mille Européens. Les naturels sont bouddhistes et appellent les musulmans les « hommes à turbans ». Leur coiffure est assez curieuse : les hommes retroussent leurs cheveux à la chinoise, et un peigne fin en demi-cercle,

est posé au sommet de leur crâne, les deux bouts en avant, comme un diadème qu'on placerait sens devant derrière ; ils ont un petit chignon.

Les habitantes de l'intérieur se revêtent de jupes qui descendent aux genoux. Un gentleman de couleur que je rencontre chez un marchand, me dit que les rois du pays ren-

Une population indigène, bigarrée, anime la ville et la marque d'un cachet d'exotisme, ainsi que les grandes charrettes traînées par des petits zébus.

daient jadis obligatoire, cette tenue : — comme le sultan à Constantinople exige que les hommes portent le fez, et les femmes le voile noir.

— Cela vous surprend sans doute de voir ces indigènes si peu couvertes ?

— Mais non, j'en ai rencontré en Afrique de beaucoup plus déshabillées.

— Est-ce possible ? Je croyais que chez nous seulement, elles étaient ainsi !

Pour aller au Mont Lavinia, nous prenons le chemin de fer, qui nous permet d'arriver en une demi-heure ; tandis qu'une voiture mettrait plus d'une heure, sous un soleil de plomb et un nuage de poussière, — sans parler de l'escorte de femmes et d'enfants qui poursuivent les touristes en réclamant des sous.

Jusqu'à Mount-Lavinia la ligne s'étend entre la mer à droite, et les plantations de cocotiers qui bordent la grève. Ces dernières, sectionnées comme les carrés d'un damier, abritent chacune un petit « bungalow », devant lequel on voit généralement un zébu minuscule qui pâture et un Hindou qui ratisse un tennis. Avec un peu d'imagination, cela pourrait servir de cadre à une nouvelle de Kipling; la vérité toute nue, c'est que Kipling est le Loti de l'Inde : son peintre-poète. Notre prose à nous autres Jourdains, nous montre tout bonnement sous le vocable « bungalow », des petits mausolées aux formes hétéroclytes, couverts de mildew, et aux plafonds très bas. A part quelques rares exceptions, ces constructions n'ont qu'un rez-de-chaussée sans étages.

Le colonel me fait remarquer que le fût des cocotiers chargés de noix, est recouvert partiellement de palmes entrelacées, pour empêcher les rats d'atteindre les cocos qu'ils dévorent à belles dents.

Une petite barre s'étend parallèlement à la plage, à une faible distance de cette dernière ; et les voiliers qui filent entre le banc et la grève, ont l'air de glisser sur le sable. Au pied du Mont, de nombreuses pirogues à balancier et à voile, comme celles de Zanzibar, sont alignées au bord du rivage, sous les cocotiers : c'est le port indigène de l'endroit.

La Pointe-de-Galle, illustrée par un joli conte de Kip-

ling, est située de l'autre côté du cap, mais les navires ont abandonné ce mouillage, lui préférant celui de Colombo, bien plus sûr. Et ce matin, en arrivant, nous y trouvons déjà quatre courriers et un grand nombre de cargos.

Le Mont Lavinia est une falaise qu'on a baptisée mont, par comparaison au reste de la côte, fort plate de ce bord.

Au pied du Mont, de nombreuses pirogues sont alignées au bord du rivage, sous les cocotiers.

Au sommet s'élève un superbe hôtel colonial. Entouré d'un beau jardin à la flore des tropiques, il surplombe la mer, dominant les roches qui cernent la falaise et les plantations de cocotiers. Les nombreuses salles de l'hôtel communiquent entre elles par d'immenses ouvertures, où les paravents jouent un peu le rôle de cloisons.. Et quel luxe asiatique, au pied de la lettre, — l'ameublement se composant de couches, de tables et de meubles tonkinois ; mais dame, les prix aussi, sont asiatiques !... Et il y a vraiment trop de ventilateurs et de courants d'air à la clé.

Je ne trouve pas la flore de Colombo si exotique que celle de Madagascar, — de Nossi-Bé surtout, — malgré sa réputation.

Il faudrait monter à l'intérieur de l'île, à Kandy, où la végétation est semblable à celle de Java, dit-on. C'est près de Kandy que se voit le Jardin botanique de Peradeniya, une réduction de celui de Buitenzorg.

Quant aux fameux éléphants, ils s'utilisent de différentes façons et la chasse en est interdite ; pourtant, quand l'un d'eux, expulsé par sa tribu devient un « solitaire », c'est-à-dire un animal dangereux, on organise une battue, et les chasseurs privilégiés qu'on y admet, doivent encore payer une contribution personnelle.

En entrant dans le jardin de l'hôtellerie, nous sommes salués par les cris discordants des corneilles noires ; celles-ci qu'on nomme « charognards », comme dans l'Amérique du Sud, dévorent les détritus, d'où leur surnom peu élégant : ces bêtes exaspérantes criaillent sans arrêt. Les indigènes les considèrent comme des oiseaux sacrés et il est défendu de leur faire aucun mal.

Un jour où je me promenais, en « pousse » à Colombo, en passant devant des « bungalows » entourés de grands arbres, je m'aperçois que ces derniers sont noirs de corneilles. A cette vue, je marque tout haut ma surprise, qu'on ne détruise pas ces odieux volatiles.

Je venais de commettre un sacrilège, et j'ai cru que mon conducteur, craignant la vengeance de ses dieux, m'abandonnerait avec son véhicule !

Au retour, nous trouvons à la station un groupe de prêtres bouddhistes. Ils reviennent de faire leurs ablutions à un temple situé aux environs du Mont, où des indigènes offraient de nous conduire dans leur char attelé de zébus.

Ces prêtres portent une toge ou tunique jaune, et leur crâne est rasé de si près, que le contour ressort curieusement; ils tiennent à la main, — hélas pour le pittoresque, — une serviette de toilette en grosse cotonnade, dont ils paraissent très fiers.

Demain, je me ferai conduire à une pagode bouddhiste

Nous trouvons à la station, un groupe de prêtres bouddhistes.

où l'on voit un Bouddha colossal — une curiosité de l'endroit.

Quand il faut monter en wagon, nous sommes en si grand nombre, — beaucoup de passagers nous ayant rejoints, — que nous devons nous caser en seconde : on se croirait dans un train de plaisir — ce qui à tout prendre est exact !

Ces petits trains sont assez courts et participent de l'agencement des tramways électriques ; leurs fenêtres sont munies de auvents extérieurs qui vous garantissent

du soleil, considéré aux colonies comme l'ennemi toujours prêt à fondre sur vous : je trouve surtout qu'il nous fait fondre.

15 novembre.

Ce matin, je me lève de bonne heure, pour exécuter mon projet avant le départ du *Tourane*.

En débarquant, je prends un « pousse », — car je commence à m'habituer à ce genre de locomotion que je trouvais d'abord inhumain, — et me fais conduire au fameux temple, où il est de rigueur que les oiseaux de passage, — je parle des serins de mon espèce —, aillent faire une visite au colossal Bouddha.

A l'aller, nous suivons de larges avenues ombragées d'arbres majestueux, et j'en demande le nom à mon « Centaure » (je baptise ainsi mes conducteurs de « pousse »). Mais cet indigène les englobe le plus souvent dans une dénomination générique inconnue des botanistes : « les arbres à fleurs de temple », c'est-à-dire, ceux dont on offre les fleurs aux dieux, — fleurettes sans tiges dont la destination m'intriguait.

Sur un de ces colosses, j'aperçois un « mongoose » qui circule de branche en branche, à la façon des écureuils ; cette mignonne bestiole tient autant de ces gracieux rongeurs, que du rat : c'est le furet de l'Hindoustan où, comme destructeur de cobras on l'apprécie pour son utilité.

Nous traversons ensuite le Victoria Park. Il fait assez piètre figure et l'on y voit surtout des arbres miteux sur des pelouses pelées. Mon bonhomme se montre désireux de me faire descendre, — à son dire, pour que je puisse mieux admirer le jardin ; au fond, il veut se reposer de son far-

deau, à l'instar d'un certain âne que montait une mienne tante, personne de grand poids. Cette bête diplomate, — je parle de la monture, — s'arrêtait devant toutes les bornes pour inciter sa charge à mettre pied à terre. Mais je refuse d'obtempérer et force est à mon bourricot de continuer sa route.

Nous passons devant plusieurs mosquées ; elles ont un dôme arrondi comme celui des églises russes, mais ici, un croissant le surmonte, et mon guide m'avertit dans un anglais de petit nègre : « Mahomedan, no going ! »

Après un dédale de venelles étroites, bordées de boutiques chinoises exiguës et d'échoppes indigènes, sordides et banales, voici enfin le temple !

Je descends avec ravissement, car je suis fourbue. J'avais dit sottement à mon bipède, par sentiment humanitaire, d'aller lentement ; au lieu de prendre le petit trot habituel, il en profite pour marcher au pas relevé, me secouant abominablement et me faisant rôtir au soleil.

Et je ne suis pas payée de ma peine, car à la place d'un monument original, je vois dans un grand enclos muré, plusieurs constructions basses, sans caractère, blanchies à la chaux : une bibliothèque, une école, le temple en propre et un petit marabout sans ouvertures.

Un jeune homme, « a native », qui s'imagine parler anglais, mais ne réussit qu'à me casser la tête par ses explications embrouillées, me fait d'abord visiter la bibliothèque. Il me montre quelques maigres volumes sans intérêt pour une barbare occidentale, et des inscriptions sur des bandes de papyrus et sur des pellicules de bambou, d'environ cinq centimètres de large sur cinquante de long. J'y vois aussi trois vilains Bouddhas en porphyre, et plusieurs miniatures affreuses, de divinités et autres person-

nages bouddhistes. A l'inverse des déesses et des dieux hindous, hideusement grimaçants, les Bouddhas ont une physionomie placide.

Avant de quitter la bibliothèque, je dois signer mon nom sur un registre où je vais tenir compagnie à d'autres badauds ; puis je redescends, très dégoûtée de ma visite.

Traversant le pourpris, nous pénétrons dans le temple, divisé en deux pièces : dans la première, de grossières et grotesques statues de bois représentent des dieux secondaires ; elles sont peinturées en bleu, en rouge et en diverses couleurs, — mais le rouge domine. Il y a là aussi quelques barbouillages fort malplaisants.

Dans la seconde salle, trois Bouddhas plus grands que nature sont rangés en ligne, — également des ébauches grossières en bois peint : la figure centrale est couchée, celle de gauche, debout, et l'autre assise : toutes trois, d'une laideur sans appel.

Sur une espèce de table ou d'autel, en face de ces statues, des « fleurs de temple » sont déposées. Je demande imprudemment où se trouve la déesse « Kali » ; mais on me rit au nez, car je viens de faire un salmis des divinités brahmaniques et des dieux bouddhistes, et me suis déconsidérée à jamais.

Je donne à mon cicérone, en quittant son musée de foire, un pourboire proportionné aux monstruosités exposées là — et l'un de mes compagnons du *Tourane*, indigné de s'être dérangé pour des horreurs pareilles, leur octroie seulement dix centimes.

Pour revenir, mon conducteur me fait traverser une autre partie de Colombo, — un quartier européen quelconque. Il me montre comme une curiosité, un tennis installé sur un terrain vague, à l'usage d'un collège de la ville.

Je tombe en arrêt devant un petit temple hindou,
le seul artistique que j'aie vu jusqu'ici.

Du reste, partout où habitent les Anglais, il y a des tennis, — chose excellente comme hygiène coloniale, — et la plupart des « bungalows » en sont munis. Actuellement, si vous allez au bout du monde, vous y trouverez des tennis et des automobiles : voilà le fond qui manque le moins, car de nos jours c'est : circenses et panem. Et à tout moment sur notre route, des autos nous poudraient de poussière et nous empoisonnaient.

En passant devant le marché, une bâtisse couverte très moderne, j'aperçois des papayes, objets de ma convoitise ; je descends de « rickshaw » pour en acheter un que j'emporte en triomphe dans mon mouchoir, le papier d'emballage paraissant une denrée inconnue ici. Ces fruits contiennent beaucoup de pepsine, — les graines principalement, — et peuvent rétablir un estomac malade si l'on en fait un usage régulier pendant plusieurs mois; leur taille est la moitié de celle d'un melon d'eau : bien mûrs et cueillis à point, ils ont le parfum du muguet, sans quoi, ils prennent un goût fade de potiron.

Tout près du marché, je tombe en arrêt devant un amour de petit temple hindou, — le seul artistique que j'aie vu jusqu'ici : rien de la pièce montée aux arabesques en sucre, du pâtissier d'antan. Cet édifice est en pierre grise, et sa façade en pyramide est entièrement décorée de statuettes de dieux et d'animaux sacrés, superposés et enchevêtrés, sculptés dans le granit.

L'ouverture béante d'une large porte carrée, ne laisse rien distinguer de l'intérieur du monument ; il est plongé dans une obscurité qui semble plus intense encore, opposée à l'aveuglante clarté qui frappe sa façade. Comme des étoiles, quelques lumières piquent çà et là de points clairs, l'ombre sans recul, — mais ne l'illuminent pas : étoiles et

lumières conservent jalousement les secrets de leur temple. Deux Hindous à l'air sauvage, — des fanatiques au regard féroce, — gardent la porte du sanctuaire : nulle offrande de « backshish » ne pourrait les séduire. Mon guide me dit que c'est un temple indien (traduisez hindou), que ni les chrétiens, ni les mahométans, ni les bouddhistes ne peuvent y pénétrer. Je pense que la déesse « Kali » y règne en souveraine.

Je ne peux me lasser de contempler ce fouillis de figurines, et m'efforce de démêler l'écheveau de toutes ces merveilles exiguës. Extasiée, je resterais là plus longtemps, si la crainte des deux archanges qui surveillent l'entrée et me considèrent d'un mauvais œil, ne hâtait mon exit.

Je fais ici à mes dépens la connaissance d'une classe spéciale de prolétaires indigènes : le blanchisseur de Colombo ou « dhobi » ; vous lui donnez du linge, il vous retourne des dentelles — souvent bonnes à jeter par le hublot. Ces gens viennent à l'arrivée du vapeur chercher le linge des passagers, qu'ils rapportent avant le départ. Cela semble merveilleux, mais voici leur mode de procéder qui l'est beaucoup moins : ils s'installent au bord d'un étang, auprès de grandes pierres plates ; puis entrent dans l'eau, trempent les pièces à laver, les prennent ensuite à pleines mains et frappent à tour de bras sur le granit, avec vos chemises de batiste et vos jupons à volants ; étendant ensuite par terre cette lessive mal blanchie, ils la saupoudrent avec une composition qui lui donne, quand elle est sèche, l'aspect du blanc. Une passagère avait confié au « dhobi » un costume de toile bleue : cet escamoteur cingalais lui rend une toilette grise.

Garde-toi tant que tu vivras... du « dhobi » de Colombo !

CHAPITRE IV

JAVA

Esquisse des officiers de la *Seyne*. — De Singapour à Batavia. — La jungle de Priok : les chasseurs chassés. — De Batavia à Buitenzorg. — Rizières et « kerbau ». — Cimetière chinois.

De Singapour à Batavia et Buitenzorg, 17 novembre et jours suivants.

L'entrée de Singapore me désappointe. L'exotisme de ses rives est gâté par les hangars et autres vilaines bâtisses qui les bordent ; si toutefois, ces dernières remplissent une des conditions de l'art poétique de Boileau, elles laissent l'agréable dans l'ombre de leurs laideurs, donnant à un endroit qui serait admirable, cet air de famille, propre à toutes les banlieues du monde.

Le côtier qui doit me conduire à Java, la *Seyne*, est amarré au quai : un joli vapeur blanc taillé en yacht, qu'on nommerait plus justement l'*Albatros* ou la *Mouette*.

Grâce au commissaire du *Tourane* qui me recommande à son confrère de la *Seyne*, on me reçoit sur ce bateau, comme l'enfant de la famille et l'on m'octroie la meilleure cabine.

Le commandant me fait offrir de dîner avec les officiers, sur le pont, où le couvert est mis et j'accepte avec enthousiasme.

Je leur plais à première vue et réciproquement.

Comme je les revois tous par la pensée, mes gentils compagnons de la *Seyne* : le bon commandant avec son embonpoint et sa mine fleurie, ses prunelles myosotis et son air placide de Hollandais.

Le second capitaine, un grand maigre à barbiche courte.

M. Aymard, l'officier des postes, — Marius pour les dames, — jeune homme au regard brillant et aux joues creuses ; bien pensant (le seul au milieu de ces mécréants aimables), et amoureux à l'état chronique, — disent les taquins.

Puis, le second lieutenant, grand brun à longues moustaches, qui a le don particulier de devenir extra-lucide et visionnaire, après un plumet de champagne : silencieux de son naturel, j'avais fini par lui délier la langue, à la stupéfaction du commandant.

Notre docteur, petit blond grassouillet à l'air posé, dont les yeux myopes, plutôt proéminents, nécessitent l'emploi d'un lorgnon ; sa moustache exiguë estompe des lèvres un peu gourmandes. Intelligent et original il a quitté une belle clientèle pour être libre et courir le monde.

Le commissaire du bord, M. Jeannin, Marseillais pur sang portant moustache et « bouc » ; un assez bel homme aux grands yeux noirs à la Junon. Signe particulier : il ne peut être sérieux avec une femme qu'à la condition de garder sa distance, prétendent les bons camarades.

Et enfin, le chef mécanicien, garçon court et trapu, noir d'yeux et de cheveux — un Breton du Midi.

Le dîner se passe joyeusement. Avec notre éclairage aux flambeaux et l'installation de « punkahs », nous sommes comme des nababs... et la nuit prête son mystère au décor très exotique des îles boisées et des petits villages indi-

gènes, — cases de bambou sur pilotis, — que les hauts fourneaux d'une fonderie d'étain plaquent de rouge vif[1].

Le lendemain, nous quittons Singapore à 11 heures, et pendant ses deux jours de traversée, la *Seyne* fait une navigation sinueuse entre des groupes d'îles et d'îlots, — véritables bocages. Leur relief est si peu apparent et leur submersion si avancée déjà, que les arbres semblent sortir

La nuit prête son mystère au décor très exotique des petits villages indigènes, — cases de bambou, sur pilotis, — que les hauts fourneaux d'une fonderie d'étain plaquent de rouge vif.

de l'étendue plane des eaux, qui ont l'aspect d'un lac. Ces îles jadis reliées à la péninsule de Malacca sont appelées à disparaître ; il leur reste si peu de chemin à faire, qu'on se demande si leur glas n'a pas sonné.

Souvent on voit des lianes et des troncs de palmiers que le remous entraîne : un commencement de la conquête de l'eau.

1. Il y a une importante mine d'étain dans la province de Pérak, aux Federated Malay States ou États Fédérés Malais (presqu'île de Malacca). L'État de Johore au sud de cette dernière, est séparé par un petit bras de mer, de l'île de Singapore.

On me montre, selon le rite établi, un grand arbre en forme de parasol, dont le fût et les branches émergent seuls du flot ; ses racines s'enfoncent dans un roc inondé, ce qui donne l'illusion qu'il tient en équilibre sur la masse liquide.

Fort préoccupée de mon séjour à Batavia, je n'arrivais pas à prendre un parti ; quand je me résous enfin à

Un coin de la jungle et du « kali ».

rejoindre Mme V..., à Buitenzorg, où je compte visiter le célèbre Jardin Botanique, notre capitaine me confie à son Maître d'hôtel, qui m'emmène à Batavia, où il m'installe avec armes et bagages dans le rapide de Buitenzorg.

Jamais je n'aurais pu me débrouiller seule : prendre mes billets, faire enregistrer ma malle, puis changer de train, — dans ce pays où l'on ne parle que le malais.

Pour aller de Priok, — débarcadère et port de Batavia, — à la capitale, on traverse une jungle coupée par des canaux ou « kali ». — une révélation pour moi et j'étais

dans l'extase, — extase mêlée d'un peu de révérence, devant cette beauté dont la violence exubérante et la surabondance vitale, semblent remonter aux premiers jours du monde, alors que Dieu répandait la semence de vie, dont l'endurance devait braver les siècles : faisceaux de palmes émergeant de la terre inondée et féconde où elles puisent leur folle vigueur, se mariant aux feuillages durs

Village indigène ou « campong », poignée de cases en bambou et en nattes.

et déchiquetés des colossales fougères : bouquets géants de verdure, reliés les uns aux autres par les grands festons des lianes fleuries.

Parfois, une clairière fait trouée. Ses plantations de cocotiers abritent des villages indigènes ou « campong », aux amusantes cases en bambou, avec des murs en nattes de palmier.

Peu de temps auparavant, deux tigres s'étaient réfugiés dans cette jungle, où l'on ne pouvait songer à faire une

battue. On recourt à la ruse suivante : les chasseurs construisent un échafaud, y placent des chèvres, puis s'embusquent : bientôt un des tigres attiré par l'appât arrive : on le tue à bout portant. Son compagnon a disparu et court encore...

Pendant les séjours de la *Seyne* à Priok, plusieurs officiers du bord vont régulièrement chasser dans cette jungle ; ils remontent les canaux avec un bateau plat — mais dans les bras envahis par la végétation, ils doivent parfois entrer jusqu'à la taille dans l'eau ou dans la vase, pour dégager leur barque. Ils ont vu plusieurs fois des panthères... la jungle abrite aussi des singes et des caïmans et le jour de notre départ, on a tué un de ces sauriens dans un « kali » peu éloigné du bord.

Entre Batavia et Buitenzorg le paysage est tout autre. Tantôt, on traverse de grands bois, où pousse pêle-mêle la flore de l'univers : bambous géants s'élançant en gerbes hardies et colossales ; bananiers aux grandes feuilles décoratives (ici elles ne sont pas déchiquetées par le vent) ; cocotiers superbes ; jaquiers de quinze à vingt mètres de haut ; durians dont le fruit atteint de deux à trois kilos.

Des petits « campong », — une poignée de cases en bambou et en nattes, — se blottissent sous ces arbres ; et parfois, on voit autour de ces demeures quelques carrés de manioc aux feuilles étoilées.

Tantôt, ce sont des cultures de riz : elles consistent de champs étagés, entourés de rebords de terre. On les dispose ainsi pour qu'en irriguant la partie haute, l'eau se déverse dans les terrasses inférieures, — les jeunes plants de riz devant être inondés au moment du repiquage.

On commence justement ce dernier et je vois, plongés jusqu'aux cuisses dans la vase, des naturels à peine vêtus ;

leurs chapeaux en forme de champignons, terminés en pointe et grands comme des ombrelles, les abritent du soleil — au besoin de la pluie. Ces gens repiquent des touffes de menues tiges vertes, pareilles au blé quand il sort de terre. D'autres guidant la primitive charrue javanaise, tirée par des buffles, labourent la rizière avant le replantage.

Ces buffles sont des bêtes préhistoriques, lourdes et mas-

Naturels repiquant des touffes de riz.

sives, au poil ras et aux cornes énormes renversées en arrière : ils participent de la structure du rhinocéros et de l'hippopotame. On en voit des troupeaux entiers, qu'on laisse errer dans la campagne, où ils retournent presque à l'état sauvage. Ces animaux ne peuvent sentir l'Européen : dès qu'ils le voient, ils relèvent leurs babines en découvrant leurs dents et foncent sur lui, — aventure arrivée à nos chasseurs du bord, qui dans la circonstance, doivent prendre leurs jambes à leur cou !

Par places, il y a de vastes clairières où se dressent de grands arbres au tronc lisse : les « kapoks » au feuillage

rare et aux longs bras horizontaux, de poteaux indicateurs, — le fameux cotonnier de Java. Il y joue un rôle important : sa bourre s'emploie pour la fabrication des matelas et des oreillers ; fortement comprimée, elle peut sous forme de coussin ou même de jaquette, servir de bouée de

Buffles labourant une rizière.

sauvetage et vous soutenir quelques heures sur l'eau. Plus d'un marin s'en munit.

Après Batavia, la voie traverse un grand terrain mouvementé, à l'aspect sauvage et triste, semblable à une lande bretonne. Ce lieu mélancolique est parsemé de monuments bizarres en granit : ils consistent d'un motif principal, sorte de fer à cheval profond, fermé par un linteau et encadré d'un second demi-cercle, beaucoup plus étroit.

On sent que les siècles ont passé là-dessus, laissant leur empreinte. J'ai l'impression très nette, d'avoir vu en rêve ce coin de terre, — mais sans l'aide du champagne, comme notre lieutenant aux moustaches de Gaulois.

J'apprends plus tard, que c'est un cimetière chinois. Depuis combien de siècles ce lourd granit pèse-t-il sur ces morts?

A toutes les stations, des indigènes en costumes pittoresques, nous présentent des fruits : durians colossaux hérissés de pointes ; ranboutans aux bogues incarnat, dont le pied peut atteindre douze mètres de haut; magoustans « manghis » un peu plus gros qu'une pomme d'api : leur écorce violacée recouvre une pulpe exquise, séparée en six ou sept quartiers, et leur saveur rappelle le raisin ; sapotilles, fruits grisâtres qui ont le goût de la poire d'Angleterre devenue blette, et une certaine ressemblance avec elle.

Dans les trains à long parcours, il n'y a pas de wagons pour les dames ; et sur aucune ligne, de compartiment pour les gens qui ne fument pas : comme les Hollandais sont des fumeurs invétérés, c'est un supplice. Vous n'avez qu'une ressource, celle de voyager en première : cette classe très chère et peu fréquentée, vous offre quelque chance d'éviter le sort d'un jambon de Bayonne !

CHAPITRE V

BUITENZORG

Buitenzorg. — La « roemah makan ». — La douche javanaise. — Première visite au Jardin Botanique de Buitenzorg : ils sont trop ! — Excursion à Batoe-Toelis. — Un « djambatang » ou pont suspendu, en bambou. — Le « sado ». — « Bungalows » européens et chaumières malaises. — Fauteuils aux bras extensibles. — Un bac en bambou. — A Java, tout est en bambou, hormis les Javanais, et il ne faudrait pas s'y fier.

21 novembre et jours suivants.

Quand le train me dépose à Buitenzorg, je m'aperçois avec consternation que j'ai oublié le nom de l'hôtel où je vais rejoindre Mme Vallat. Comme le voisin d'Ali-Baba pour sa « sésame », me souvenant que cette maison a quelque rapport avec la voie ferrée, j'essaye avec angoisse : Hôtel de la Gare ? continuant mes tentatives, qu'un cocher débrouillard interrompt par : Hôtel du Chemin de Fer, — ma sésame.

Mon hôtellerie ou « roemah makan », maison où l'on mange, comme la majorité des habitations du pays, est tout en rez-de-chaussée, en raison des tremblements de terre ; je ne l'apprends qu'après et reste dans une douce oblivion de ce phénomène, pendant mon séjour à Java. Ce bâtiment, un quadrilatère ouvert sur une de ses faces, se compose des chambres à coucher : une véranda ouverte

s'étend sur leur pourtour, formant galerie dans la cour intérieure. Au centre de celle-ci, un pavillon séparé renferme la salle à manger ainsi que le salon.

Sous la véranda, entre les chambres, une cloison à mi-hauteur, — sorte de bat-flanc, — vous isole du voisin. On passe la majeure partie de la journée dans cet endroit, que chacun orne à son goût : une grande natte recouvre le sol ; une jolie table occupe le milieu de la pièce et des chaises en rotin, curieusement ouvragées, sont placées à l'entour. Enfin, une suspension débordante de verdure exotique unie aux orchidées, ou bien un vase avec une de ces étranges fleurs, embaume la véranda et lui donne le « finishing touch ».

On se tient là le matin, et après la sieste, jusqu'au dîner que l'on sert à 8 heures ; parfois, on s'y repose le soir, — quand les moustiques vous le permettent, — mais chacun se couche de bonne heure et j'étais presque toujours seule à faire la veillée.

Je n'ai pas de fenêtre dans ma chambre, mais deux portes à vantaux : l'une donne sur la galerie, l'autre sur un couloir à ciel ouvert, derrière le bâtiment. Une pièce bétonnée au fond du corridor, est pourvue de l'indispensable et d'un petit lavoir. Sur ce dernier, je remarque un baquet en zinc, traversé par une tige de métal ; sa destination excite ma curiosité.

Je partage avec mes voisines, — une Hollandaise et sa bonne ou « babou », — l'usage du b. r. et du lavoir (il y a une salle semblable pour deux chambres) ; et je conte avec indignation à mon autre voisine, Mme Vallat, que la domestique javanaise nettoie le linge de sa maîtresse à ce lavoir, qu'elle néglige de vider.

— Mais ce n'est pas un lavoir, c'est un réservoir à

douches ! me dit en riant la femme du capitaine. On emplit au bassin le baquet qui m'intriguait, puis on en verse sur ses épaules le contenu limoneux et glacé : c'est le système de douches du pays, qui remplace les bains à Java.

J'ai préféré la cuisson lente à ce réfrigérant qui m'eût fait prendre une pleurésie (on est constamment en moiteur) ; le commandant qui vient bientôt rejoindre son épouse, omet cette précaution, et pince une forte grippe. Depuis, je constate que cette eau argileuse qui m'avait si fort dégoûtée, est mêlée d'alcali et blanchit parfaitement le linge.

L'humidité chaude décollant les papiers, on badigeonne les murs à la chaux.

Pourtant, malgré une chaleur accablante, la température de la salle à manger reste très supportable, grâce aux ventilateurs et aux courants d'air. Mais le service de table et celui des chambres laisse fort à désirer, les indigènes chargés de ces fonctions ne parlant que le malais ou le javanais, deux idiomes presque semblables.

On prétend que les Hollandais auraient interdit aux naturels, la langue néerlandaise ainsi que le port des armes, — par orgueil — : en réalité par mesure de précaution.

Pourtant, M. Verschnuur dans son intéressant ouvrage sur Java, parle de deux écoles : une primaire et une supérieure, qu'il a visitées dans une ville dont le nom m'échappe (est-ce à Magelan dans la province de Kadoe ?) ainsi que des écoles de Djocjakarta, pour les aborigènes ; et il admire l'enseignement sérieux et pratique, sur lequel veille le gouvernement néerlandais. Où est la vérité ? — « That is the question ? »

Le plus clair, c'est que je n'arrive pas à me faire comprendre ; j'en suis réduite à parler par signes, et ma

mimique doit être déplorable, car elle amène les résultats les plus inattendus; dans le cas de force majeure il me faut requérir le gérant, qui parle français.

Le « boy » chargé de faire votre chambre, vous sert aussi à table. Ces indigènes avec leur costume mi-partie javanais et leur turban en « batik », toile peinte décorée, — dont le chic consiste en deux cornes, — sont absolument impayables.

Pendant ce premier séjour à Java, je ne peux retenir que quelques mots javanais comme : « ajer panas », eau chaude ; « bagoes » beau, joli; « ja », ce oui qui doit nous rester d'avant la confusion des langues, tant il a cours d'un bout du monde à l'autre; et enfin « roti » qui signifie pain, — aliment qu'on nous livre parcimonieusement et qui ressemble ici à du gâteau. La première fois que j'en réclame, mon « boy » me demande d'un ton interrogatif: « Roti? » — Mais non, du pain frais, pas rôti! ai-je riposté, ignorant encore la signification de ce substantif.

A peine installée, je vais présenter mes devoirs au Parc de Buitenzorg, le plus beau jardin botanique du monde. Des volumes de nomenclatures ne pourraient décrire qu'une infime partie des arbres, des plantes et des fleurs qui sont là; aussi, me contenterai-je de dire qu'on y a planté par groupements de catégories, toutes les familles d'espèces tropicales et intertropicales et beaucoup d'autres encore, — avec tant de goût, qu'elles semblent s'y trouver uniquement pour le plaisir des yeux. Imprudemment, ce jour-là, j'essaye de retenir le plus de noms que je puis, — chaque arbre et chaque plante portant une étiquette ; trouvant finalement « qu'ils sont trop », mieux inspirée que les Grenadiers de la Garde, je m'assieds à l'ombre, car cette première visite m'a éreintée.

Une vaste avenue plantée de canaris, cet arbre dont le fût élancé se couronne d'un bouquet de feuilles, tandis que sa base en touchant le sol se divise en artères puissantes, fait un grand effet; pourtant, des masses de bambous en bordure du parc, me plaisent peut-être davantage : girandes colossales aux tiges superbes et vigoureuses de jeunes arbres, et au feuillage de plumes : léger, gracieux, et retombant en cascades.

Ce matin, je vais en excursion avec Mme Vallat, à Batoe-Toelis, un des plus jolis sites des environs : il tire son nom d'une vieille inscription gravée sur une pierre : « batoe », pierre et « toelis », écrite, qu'on peut voir dans un marabout près de là, — ce que nous omettons, étant mal renseignées.

Ma compagne m'avait engagée à faire cette promenade, à cause du point de vue superbe, mais surtout pour me montrer un pont suspendu, en bambou, « djambatang », jeté en travers d'une rivière : quelque chose d'inédit pour des Européens.

Je demande une voiture à l'hôtel et l'on nous donne une victoria très présentable, avec deux bêtes de proportions moyennes. Cet ensemble qui paraîtrait fort ordinaire en France, est ici le nec plus ultra : les chevaux à Java ont la taille de poneys et s'attellent à des voiturettes exiguës, au toit carré, pareil à un dais de procession : comme dans une charrette anglaise, on s'y assied dos à dos, d'où leur nom de « sados ». Ce véhicule n'est praticable, à mon avis, que pour la race lilliputienne aborigène ; la première fois que je monte sur le marchepied placé à l'arrière, peu s'en faut que je ne fasse basculer du même coup, attelage et carriole !

Mais des familles de Chinois s'empilent dans un petit

« sado », — tout comme les Bretons s'entassent neuf ou dix, un jour d'assemblée, dans une charrette traînée par une haridelle.

On n'y voit d'ailleurs, que peu de Hollandaises : celles-ci en général, sont grandes et puissantes ; cette voiture si petite, s'adapte mal à leur stature. A l'hôtel, j'aperçois souvent ces femmes circuler le matin, en costume java-

Quand je monte sur le marchepied, peu s'en faut que je ne fasse basculer attelage et « sado ».

nais : un « sarong », pièce de toile peinte à la main « batik toelis », s'enroule autour de leur taille et descend jusqu'à la cheville ; il s'attache de côté ; une « cabaja », sorte de compromis entre la matinée et la camisole de nuit, complète cette toilette, et de petites sandales en bois ou des mules trop courtes, — à la mode de Bizerte, — couvrent leurs pieds nus.

Nous suivons d'abord une jolie route bordée de maisons de campagne, entourées de jardins, — car Buitenzorg,

comme les villes du pays, est tout en villas, — son charme le plus grand. Ces demeures, appelées ici « bungalows », sont d'élégants rez-de-chaussée, ayant en façade, une véranda ouverte ou grande loggia. Avec leurs chaises et leurs fauteuils de rotin aux formes confortables, rangés autour de la table centrale ; leurs étagères chargées de gentils bibelots et leurs élégantes suspensions en bambou, ornées de

« Bungalow » avec véranda et jardin.

délicates orchidées et de fines capillaires, ces vérandas ont un air familial et plaisant. Les Hollandais se servent aussi de grands fauteuils cannés, dont les bras plats et extensibles permettent aux messieurs d'y étendre leurs jambes ; ils font alors penser au Colosse de Rhodes et leur touche est aussi incorrecte qu'impayable ! En les voyant dans cette posture, j'ai peine à garder mon sérieux : « I have a feeling of having trespassed on something shocking ! » Avant de m'asseoir dans un de ces fauteuils monumentaux, je dois y mettre deux coussins, pour éviter de disparaître dans leur énorme cavité !

Après le quartier hollandais, vient le faubourg indigène, aux « bungalows » plus modestes ; leur structure de bambou encadre des murs en nattes de ce roseau. Ces maisonnettes presque toujours sur pilotis, ont aussi une véranda ou « serambi » ; on y voit souvent la famille assemblée, et les marmots nus comme des petits vers, qui s'ébattent auprès de leurs parents, sont indiciblement comiques.

Jeunes, les Javanais ne sont déjà pas beaux, mais avec l'âge, ils prennent une apparence simienne ; les femmes néanmoins, tant que dure leur jeunesse, ont dans leur petite taille des proportions parfaites et des rondeurs exquises.

Il y a dans l'île quatre races distinctes, parlant chacune leur langue : dans l'est, les Madurais, environ trois millions ; les Soundanais au nombre de cinq millions, habitent l'ouest ; et les autres races qu'on nomme Javanais, — quinze millions, croit-on, — occupent les provinces du centre[1].

Jusqu'à notre arrivée à Batoe-Toelis, la route se déroule au milieu d'une flore d'exotisme quintessencié : arbres, arbustes, fougères et lianes, de tous les pays des tropiques et intertropicaux : jaquiers, banians ou multipliants (dont les branches projettent vers le sol des rejetons qui forment un fût nouveau), durians, etc...

Maintenant nous touchons le but : une admirable vue plongeante sur une vallée large et profonde : la rivière coule au fond, entre des rives boisées que dominent deux volcans ; audacieusement jeté par-dessus le cours d'eau, un pont suspendu, en bambou, souple et colossal, relie les deux berges.

1. Ces chiffres approximatifs ont subi des modifications.

Mettant pied à terre nous dévalons un petit raidillon semé de galets (ici, tous les chemins en sont pavés).

Une première arche de bambou, qui traverse la ravine, nous amène au second pont, trait d'union superbe entre les deux versants. Sa structure est en cannes de bambou et son tablier en nattes de cette plante. Je suis loin d'être rassurée, car il se balance sous notre poids et nos pieds

BATOE-TOELIS. — Le pont suspendu, en bambou et la rivière.

enfoncent dans les nattes ; celles-ci heureusement sont renforcées par des lattes de bois qui nous empêchent de passer au travers.

Nous prenons ensuite un sentier en bordure de la berge, à demi enfoui sous la végétation. Il aboutit au bac, qui nous reconduira sur l'autre rive, car ma compagne pour varier mes expériences javanaises, me ramène par une route différente.

Ce bac est un simple radeau de bambou recouvert de nattes. Le mécanisme en est très simple : des câbles de bambou relient les deux berges ; au moyen d'un anneau que

le passeur fait glisser sur ces cordes, il donne la propulsion au bac, qu'un enfant d'une quinzaine d'années manœuvre facilement.

D'une rive à l'autre, c'est un va-et-vient ininterrompu : des indigènes passent chargés de sacs de riz ou de bottes grainées de cette céréale, semblable à du millet. Ils sont

Ce bac est un simple radeau en bambou.

coiffés d'un énorme chapeau en bambou, parfois glacé de vernis noir (ce couvre-chef leur sert de parapluie) ; d'autres, trimbalent des fruits étranges ou des denrées quelconques, dans de grands plateaux creux en bambou, suspendus par des cordelettes aux extrémités d'une canne de bambou, placée en travers de l'épaule.

Les Javanais transportent toutes leurs marchandises de cette façon, — parfois même des repas indigènes complets, disposés dans des petites tasses et des soucoupes, — manière

de faire, assez curieuse, en usage chez les poissonniers de Malaga.

Le spectacle est étourdissant ; ces aborigènes rappellent les fourmis qui entraînent des fardeaux plus lourds qu'elles ; à un certain moment, un groupe de porteurs de riz chargeant trop le radeau, il enfonce doucement et les bonnes gens prennent un bain de pieds.

Et cette croissance pleine de vigueur, abrite une autre vie très délicate : celle des élégantes et graciles fougères qui tapissent les dessous.

Assises sur une grosse roche, nous nous attardons à regarder ces allées et venues, lézardant au soleil et nous dilatant l'âme au contact de cette exubérante nature aux enchevêtrements superbes : entremêlées à des cocotiers, à des bananiers et à cent autres arbres d'essence rare, — des gerbes immenses de bambous, plus drus et hauts que des chênes, se penchent sur le torrent ; et cette croissance pleine de vigueur, abrite une autre vie très délicate : celle des élégantes et graciles fougères qui tapissent les dessous.

Traversant à notre tour la rivière, nous escaladons la colline, et passons près d'un petit marché indigène qui se tient sous un arbre géant ; tout essoufflées, nous atteignions le sommet de la côte, quand le cri discordant d'une auto (vous lisez bien), vient faire évanouir notre

rêve javanais... et le monstre (pas ailé) fond sur nous.

Non loin de là, il y a encore quelques tigres égarés, des panthères et autres bêtes préhistoriques : cette automobile semblait d'une autre époque, ou ne serait-ce pas les panthères et les tigres?

Si vous êtes surpris de voir le mot bambou revenir plusieurs fois dans une ligne, c'est qu'il est ici la raison d'être de tout : les maisons et les murs sont en bambou ; les chapeaux, les sandales, les ombrelles, les cordes, les paniers ; on mange en salade des pousses de ce roseau... J'en passe et des meilleurs.

CHAPITRE VI

BUITENZORG

La famille camelote. — Le bétel. — Le costume des Javanaises. — Les Javanais sont amphibies. — La sieste. — Le rôle du traversin. — Les divers usages du « kapok ». — La saison des pluies. — Les Européens à Java : le sang indigène l'emporte. — Une grand'messe à Buitenzorg. — Le « pasar » chinois. — Thé de Java et thé de Chine. — Le mancenillier. — Salade de chou-palmiste. — Je m'égare dans un « campong » indigène. — Un puits javanais. — Le parc de la Belle-au-Bois-Dormant.

Le lendemain matin, avant la grande chaleur, je fais un tour à la gare, où les marchands d'objets du pays se tiennent à l'arrivée des trains. Je me livre à un « chipotage » acharné en javanais, pour acheter des brimborions, — car on ne trouve rien de bien couleur locale ; les bibelots exotiques ont toujours entre eux un air de famille, — la famille camelote, — et la parenté des prix, ridiculement exagérés.

Les marionnettes appelées « wajang », en usage chez les Javanais, pour les représentations scéniques de leurs légendes, jouent un grand rôle dans l' « article Java » : manches de kriss malais ou poignards, porte-plumes, cachets, boucles de ceinture, cuillères d'argent, etc. ; comme ces figures de personnages légendaires sont hideuses, et les objets d'argenterie aussi inartistiques que rudimentaires, je résiste aux sollicitations de ces braves filous.

Je me promène ensuite sur une jolie route, à l'ombre des manguiers; des petites échoppes, où l'on débite des fruits et des denrées curieuses, font la haie au bord du chemin.

Il est sillonné par des indigènes, chargés de leur panier-balance en bambou : ces derniers contiennent de jolies feuilles vertes de « sirih », avec lesquelles on prépare le bétel : après avoir étendu un peu de chaux sur ces feuilles, les Malais, les Siamois, les Hindous, et différents peuples d'Orient les mâchent, avec des morceaux de noix de bétel broyés et du gambir. J'ai voyagé à la Réunion, avec une jolie Hindoue, qui portait sur elle son casse-noix à bétel, en argent, et tout le petit attirail nécessaire à cette dégustation : celle-ci, par ses conséquences peu ragoûtantes, rappelle la chique ou « butum carotte » des Bretons.

Il n'y a pas de trottoirs, et je dois à chaque instant me garer des « sados », chargés de familles javanaises au costume très japonais : les femmes avec le « sarong » à ramages, en toile peinte, retenu par une ceinture d'étoffe ou d'orfèvrerie, qui s'agrafe par un fermoir double, grand et bombé, en argent doré et ciselé ; il ressemble à la boucle de ceinture des femmes indigènes d'Algérie et de Tunisie ; et si l'on considère l'action importante exercée par les Arabes à Java, influence qui se retrouve dans la religion, la langue, le costume, etc., cette similitude n'a rien de surprenant[1]. Une « cabaja » ou camisole, étroite et longue, complète la toilette et se ferme sur la poitrine, avec une longue épingle-pendentif, en orfèvrerie à jours, sertie de petites pierres.

1. Les Hindous s'établirent dans l'île à une époque très ancienne ; ils y introduisirent une civilisation avancée, ainsi que leur religion, — d'abord brahmanique et après bouddhiste. Puis, au VIIe siècle, les Arabes visitent Java ; à leur tour, ils y font pénétrer l'islamisme qui, à la suite d'une propagande active, remplace le bouddhisme.

Javanaises avec le « sarong » et la « cabaja ».

Dans leur chevelure très japonaise, les femmes piquent des épingles d'argent, ornées aussi de pierreries, et parfois des fleurs. Les grands parasols japonais sous lesquels elles s'abritent accentuent la ressemblance. (Notre bateau apportait ces ombrelles à Java, par transbordement).

On ne peut se procurer des bijoux d'or que sur com-

Plus loin, un torrent coupe la route.

mande ; il faut porter à l'orfèvre un lingot de ce métal ou des pièces, qu'il fait fondre et transforme ensuite au gré de son client.

Je clos ma digression et termine ce récit. Plus loin, un torrent coupe la route, et je m'assieds sur le parapet du pont, pour regarder le joli tableau qu'on découvre de là : Le cours d'eau bondit entre deux rives ombragées par des bambous énormes ; leur courbe gracieuse forme une arche au-dessus de la rivièrette, dont une passerelle fragile, en

bambou, relie les deux berges. Au bord de la ravine, des fillettes à demi vêtues, qui viennent de se baigner, rattachent leurs draperies, et des petits gars presque nus s'ébattent au milieu du courant peu profond, en s'éclaboussant et criant.

Ce peuple javanais est amphibie : il passe la moitié de sa vie dans l'eau.

Les premiers jours de mon arrivée, je résiste bravement à la tentation de faire la sieste; mais le climat reprend bientôt ses droits : je dois m'incliner devant l'inévitable. Je passe donc une partie de mes après-midi sur ma couchette, sous la moustiquaire où j'étouffe. Mais si mon matelas de capok comprimé, est moins chaud que d'autres matières, combien dur par contre! D'autant que les lits n'ont pas de sommiers, mais des ressorts de métal ou des planches; je croyais être couchée sur le sol. Un simple dessus de lit d'étoffe légère, remplace ici, draps et couvertures. Des oreillers ainsi qu'un traversin long et mince, en capok, complètent cette literie superficielle. Pour brocher sur le tout, pas de vitres aux impostes, qui laissent passer l'humidité et les moustiques! Mme Vallat m'ayant demandé ce que je faisais de mon traversin? « Mais... j'empile mes oreillers dessus, afin d'exhausser ma tête... » Ce qui la fait rire immodérément.

— Eh bien, il se met entre les jambes pour se rafraîchir!

Sur le moment, j'ai trouvé cette coutume choquante — mais à la longue, la grande chaleur vous fait comprendre bien des choses.

Nous entrions dans la saison des pluies, qui commence à Java en décembre et finit en avril; la saison sèche dure de mai à novembre. Dans ces pays, il n'y a qu'un été per-

pétuel, divisé en saison sèche et en saison des pluies : durant la première période, il ne tombe pas une goutte d'eau, et pendant la seconde, — fourmillante en moustiques, — chaque jour, à la même heure, un violent orage s'abat sur le pays.

Deux jours après mon arrivée, l'orage éclate régulièrement à quatre heures : des torrents d'eau, une véritable trombe, s'épanche jusqu'au dîner.

Déduction faite de la sieste et de la bourrasque, il me reste zéro pour la promenade de l'après-midi. Pourtant, j'en arrive bientôt à désirer ce bienfaisant rafraîchissement, car les étrangers, pendant les premiers mois de leur séjour aux Indes Néerlandaises, souffrent beaucoup de la chaleur, à laquelle ils s'habituent lorsqu'ils sont déjà anémiés [1]. J'ai vu ici, en effet, de jeunes enfants au teint de cire, troisième génération d'Européens à Java. Les croisements avec les races du pays redonnent de la vigueur à l'espèce épuisée, mais dans ce cas, le sang indigène l'emporte bientôt. Le nombre des métis dans l'île, est incalculable.

Un Allemand dont je fais la connaissance, me conseille vivement d'aller voir à Batavia une exposition de fruits et de fleurs, où il se fera un plaisir, comme membre du jury, de me piloter.

Le lendemain étant un dimanche, je comptais après la messe matine, prendre le rapide pour Batavia; mais je ne trouve personne qui puisse m'indiquer les heures des offices, et je manque la messe. Apprenant, mais un peu tard, qu'on en dit une seconde, je veux y assister et cette fois je manque le train. En revanche, le recueillement et la piété des Hollandais catholiques pendant le Saint Sacri-

1. Pour mon compte, je n'ai pu m'y accoutumer; pas plus qu'aux piqûres des moustiques, qui m'ont inoculé la malaria.

fice m'édifient pleinement : les deux sexes sont là en nombre égal et leur sérieux comme leur manière d'être posée, ont quelque chose de très puritain ; quant à leur patience, elle est digne de louanges ! Nous nous plaignons de la longueur des messes en Bretagne ; que dirions-nous d'une grand'messe hollandaise ? Celle que j'entends dure près d'une heure trois quarts ! Et quel interminable sermon. A la fin du prêche, je ne sais qui a plus chaud, du bon prêtre qui s'éponge en quittant la chaire, ou des fidèles qui l'écoutaient.

Une Néerlandaise catholique, me disait qu'une quantité de fêtes qui sont de dévotion chez nous, deviennent d'obligation en Hollande.

Avant le déjeuner, je me fais conduire en « sado » au « pasar » chinois, le grand marché indigène, — une réunion de cases en bambou, formant damier ; des petits couloirs le coupent symétriquement et permettent aux acheteurs de circuler entre les échoppes, généralement groupées par corps de métier, comme dans les « souks » de Tunis : bijoutiers, « tukang mas » (ouvriers d'or) ; marchands de toiles peintes à la main, « batik toelis » (toile écrite), pour les « sarong » des Javanaises, les turbans, les ceintures et les pantalons des hommes ; débitants de fleurs sans tiges, pour les offrandes dans les temples ou pour la coiffure des femmes ; vendeurs d'herbes diverses. Et chaque trafiquant des deux sexes, — Chinois pour la plupart, — est accroupi sur le sol au milieu de ses marchandises. Ce qui me frappe surtout, c'est le coin du marché réservé aux restaurants — et quel mot impropre, appliqué aux longues tables de bois recouvertes de plats bizarres, servis dans des coupes de vieux chine et des petites soucoupes, qu'on est tenté de voler en passant. Des

bandes de Chinois à l'aspect sordide et misérable, sont attablés en face de ces plats étranges, si chers aux palais asiatiques. On rencontre souvent sur les routes, des marchands ambulants portant sur leurs plateaux des repas complets, apprêtés dans ces bols et ces curieuses assiettes.

Mais plus d'un objet de pacotille allemande a fait son

Ouvriers de toiles peintes à la main « batik toelis » (toile écrite), pour le « sarong » des Javanaises.

chemin parmi cet exotisme : j'ai vu sur ce marché, des oripeaux teutons destinés à parer les mioches javanais; entre autres, un étonnant chapeau d'enfant, décoré d'un miroir et d'une plume, — frère jumeau du « tocq » de feutre dont on affuble maint marmot breton, les « sul bras » ou grands dimanches.

Je traverse ensuite le « campement » ou quartier chinois. Les boutiques des marchands de poissons séchés y occupent presque exclusivement plusieurs rues, et l'odeur

qu'exhale cette denrée, dont on fait une consommation prodigieuse à Java, est asphyxiante.

On peut se procurer dans l'île du thé excellent provenant des plantations de l'intérieur, à 70 cents la livre (le cent à Java vaut environ 10 centimes de notre monnaie) ; mais à mon avis, je trouve que le thé de Chine qu'on achète à meilleur compte encore, lui est supérieur. Traversant un jour une place, à Batavia, où un Céleste préparait ce breuvage dans une échoppe en plein vent, je fus stupéfaite du parfum délicieux qui s'en exhalait et se répandait au loin.

Quand je rentre à l'hôtel, Mme V..., m'emmène au potager pour me montrer des plants de vanille. Ces lianes appartiennent à la famille des orchidées. On les fait grimper après des treillis bas, et leurs feuilles sont à peu près semblables à celles des plantes grasses. Il faut féconder les fleurs du vanillier pour qu'il rapporte : après avoir pris un peu du pollen contenu dans la capsule supérieure, on entr'ouvre le fleuron inférieur, dans lequel on introduit la poussière fécondante, puis on referme ce fleuron. Les gousses ne tardent pas à se développer.

Dans notre cour, il y a un cacaoyer couvert de gros fruits : ils ressemblent à des aubergines, mais sont plus arrondis et plus rouges. Tout près de nos chambres, s'élève un palmier d'une variété particulière, dont les fleurs pareilles à celles d'un régime de dattier commun, ont la propriété nocive du mancenillier ; cet arbre fleurit précisément pendant mon séjour à l'hôtel, et mes voisines réclament à grands cris la décapitation de la grappe, prétendant qu'elle leur donnait mal à la tête ; pourtant elle a été fort innocente de ce méfait à mon égard.

M. Delmas, dans un de ses voyages, conte qu'il s'est

assis sous un mancenillier sans que cela l'ait incommodé aucunement : comme pour notre palmier, la fleur seulement, en serait-elle nocive ?

Un soir, au repas, Mme V..., à laquelle on a offert un chou-palmiste, m'en envoie une salade ; je la trouve fort

Familles javanaises installées sous leur véranda.

bonne ; elle a le goût des tiges de romaines montées, qu'on joint parfois aux feuilles. Ce chou-palmiste est la tête du palmier ; on la décapite, et avec les feuilles blanches du cœur et l'extrémité de l'axe encore jeune, — divisé en lanières minces, — on prépare cette salade, qui s'assaisonne ensuite à l'huile et au vinaigre. Cuit, ce chou prend la saveur des fonds d'artichauts.

Un après-midi, je vais à la gare un peu avant l'heure de l'orage ; voulant couper au plus court pour rentrer, je m'égare et tombe au milieu du village indigène — une agglomération de petits « bungalows » en bambou, montés sur pilotis : très drôles ces « campong », avec leurs murs de nattes et leur toiture en feuilles de palmiers. La bourrasque me surprend dans les venelles qui coupent le hameau ; je glisse sur l'argile rouge, glaiseuse et détrempée, sans regretter ma mésaventure, car l'amusant spectacle des familles javanaises installées sous leur véranda, me captive : je les surprend dans leur vie intime et leurs occupations quotidiennes, en costume très sommaire : les hommes nus jusqu'à la taille, et les jeunes garçons de la tête aux pieds.

Une rivière minuscule, embordurée d'une végétation luxuriante, sépare le village de la ville européenne. Fort ennuyée, je ne savais comment me tirer d'affaire, quand un petit naturel, voyant mon embarras, vient gentiment à mon secours et me fait sortir de ce labyrinthe.

De l'autre côté de la route, un puits primitif abrité par d'énormes bananiers, est le centre d'un tableau champêtre : une Javanaise en « sarong » y puise de l'eau, employant un système aussi rudimentaire qu'ingénieux : un pavé fixé à l'extrémité d'une longue gaule, sert de contrepoids à un baquet placé au bout d'une autre perche transversale. De comiques volailles picorent à l'entour sur des monceaux d'ordures, qui, tout javanais qu'ils sont, gâtent plutôt cette scène d'églogue.

Un peu plus loin, je me perds une seconde fois... Je m'étais engagée dans une longue avenue qui m'amène à la grille d'un parc — celui du château de la Belle-au-Bois-Dormant : des multipliants majestueux, — ces arbres fées,

abaissent vers la terre des piliers nouveaux. Tandis que leurs racines aux arceaux saillants soutiennent la colonnade toujours alourdie, — leurs rameaux dénudés par les ans, tendent vers le ciel des bras lassés d'attendre... Et des troupes de biches rousses mouchetées d'hermine, errent

Des troupes de biches rousses errent dans les herbes folles du bois magique.

dans les herbes folles du bois magique, rêvant des caresses de la belle dormeuse, que berce le murmure du ruisseau monotone.

CHAPITRE VII

BUITENZORG (*suite.*)

La collection d'orchidées du Jardin Botanique et le lac au victorias régias. — L'arbre à saucissons. — Le temple de Boeroe-Boedoer. — Manière de se procurer des bijoux à Java. — Plante-serpent et mouche-feuille. — La conquête pacifique de Java par les Chinois. — La « table de riz ». — Fourmis et margouillats.

Un matin avant la grande chaleur, Mme V..., m'emmène au Jardin Botanique, pour me montrer la fameuse collection d'orchidées et le lac aux victorias régias. Ceux-ci tapissent la partie basse de la pièce d'eau; leurs feuilles aux rebords droits tuyautés, ont plus d'un mètre de circonférence et ma compagne les compare, — non sans quelque raison, — à des moules à tartes, la poésie de ces grandes feuilles lui échappant.

Le haut du lac est envahi par les lotus, — sortes de nénuphars qui s'épanouissent en jolies fleurs roses, au bout d'une longue tige. J'en avais vu déjà dans les grandes prairies marécageuses où s'ébattent des troupeaux de buffles ou « kerbau », entre Batavia et Buitenzorg.

Faut-il avouer que la célèbre collection d'orchidées, — la plus belle du monde, — m'a passablement déçue ; après nos orchidées de serre, papillons aux ailes éclatantes et parfumées, celles que je vois ici, — incolores et sans

odeur, — m'étonnent sans me charmer. Je suis tentée de répéter avec M. Delmas, qu'il n'y a qu'un pays pour ces plantes parasites, Paris : « Les orchidées foisonnent sous les tropiques, mais la terre d'élection pour leur floraison c'est le boulevard des Capucines. »

Aussi suis-je toute surprise quand mon guide s'arrêtant

Un coin du Jardin Botanique : les lotus.

devant une plantation de petits arbres au feuillage clairsemé, — l'arbre des cimetières hindous et javanais, le frangipanier aux pétales blancs et parfumés, maculés de rouge, — s'exclame : « Voici les orchidées ! » J'aperçois en effet sur chacun de ces arbrisseaux où elle est suspendue, une petite plante parasite au feuillage terne, fleurie d'une grappe vert-mousse, exiguë et sans odeur.

Des milliers d'orchidées se succèdent ainsi ; mais la moitié seulement est en fleur, ces végétaux ne s'épanouis-

sant pas tous à la même époque. Parmi les jolies exotiques, j'en vois quelques-unes seulement dont les corolles rosées, embaument — et précisément celles-là ne sont pas rares : en les admirant bruyamment, j'étale mon philistinisme !

Cette collection est un peu comme la musique savante, les initiés seuls peuvent en comprendre toute la beauté.

Les ruines du temple de Boeroe-Boedoer.

Mme V..., me montre aussi un arbre géant que son mari a baptisé le « saucissonier » (décidément le ménage manque d'envolée ;) mais il faut reconnaître que la comparaison s'impose, car de longs fruits comme des saucisses pendent aux branches de ce colosse.

Le Jardin Botanique possède plusieurs bas-reliefs du temple hindou de Boeroe-Boedoer, envoyés là sur l'ordre d'un sultan de Java ; ma compagne me les fait voir. Je ne les trouve ni très remarquables ni très fins ; mais on ne peut juger d'un ensemble sur quelques spécimens.

Je désirais beaucoup visiter ces ruines de Boeroe-Boedoer (prononcez Bourou-Boudour), que j'appelais les ruines de « Badroulboudour » ; malheureusement elles sont au centre de l'île et je ne pouvais songer à faire ce voyage long et pénible.

Ce temple de Bouddha est carré, et a cent mètres sur chaque côté, à sa base. Il est formé de cinq étages de terrasses en retrait, qui s'élèvent en pyramide, et les remparts de ces terre-pleins, — des bas-reliefs sculptés dans le granit, — se composent de niches contenant chacune un Bouddha. Au sommet de la dernière terrasse, un mausolée renferme l'effigie du dieu et son tombeau.

M. Verschnurr dans son ouvrage sur Java, remarque que le type de cette statue est invariablement le même qu'aux Indes ; d'après lui, on serait en présence de la reproduction fidèle de Bouddha : « C'est, dit-il, un portrait historique, comme celui de Rhamsès pour l'Égypte, de César et de Napoléon pour l'Occident. »

Ces ruines ont vingt siècles et sont semblables paraît-il, à celles du temple bouddhiste d'Angkor, au Cambodge; mais une partie des bas-reliefs et des sculptures du monument indo-chinois sont d'origine brahmanique et plus anciennes, croit-on, le brahmanisme étant d'une époque antérieure au bouddhisme.

Les personnages de l'édifice javanais ont plus de mouvement que leurs sosies du Cambodge (ce dernier reste du puissant empire Khmer), — le tempérament divers des deux peuples, en se manifestant, ayant amené cette divergence légère. Or, d'après les gravures qui reproduisent ces temples, la différence me paraît au contraire assez grande, du moins quant à l'architecture.

A Pnom-Baken, entre Siem-Reap et Angkor, il existe

des ruines rappelant en plus petit celles de Boeroe-Boedoer, ne parlerait-on pas de ces dernières ?

Voulant rapporter à ma belle-sœur un bijou du pays, mon embarras était extrême, car on ne trouve rien de tout fait à Java, où les orfèvres ne fabriquent la joaillerie d'or que sur commande.

Mme V..., à laquelle je confie mon désir, croit que j'ai quelque chance de rencontrer ce que je cherche, au Mont-de-Piété de Buitenzorg, où il y a parfois de jolies choses. Elle m'y accompagne ; à mon grand regret on a enlevé les pièces les plus intéressantes, et la prochaine vente n'aura lieu qu'en janvier. Je trouve encore une broche ancienne assez gentille : des roses serties en or pâle du pays, presque sans alliage. La bijouterie javanaise exposée là, ainsi que les joyaux anciens que j'ai vus à Ceylan, ressemblent à s'y méprendre aux vieux bijoux d'Auvergne ou de la France centrale. J'emporte aussi comme souvenir du pays, une des longues épingles-pendentifs avec lesquelles les Javanaises attachent leur « kabaja » : un motif de bouquet, genre cailloux du Rhin, serti en « small-silver », ou petit argent, ainsi nommé à cause de son titre fort bas. Aux Indes Néerlandaises, où l'étain abonde, il entre bien deux tiers de ce métal dans l'orfèvrerie d'argent. L'île de Billiton entre Java et Bornéo, possède à elle seule quarante mines d'étain.

Mon aimable cicérone insiste pour me montrer une curiosité de la flore du pays, la plante-serpent, sorte de sensitive dont les feuilles se tordent comme des petits serpents ; le courage m'a manqué.

Aux Seychelles, il y a la mouche-feuille. Une passagère rencontrée en voyage, en emportait quelques-unes, qu'elle me fit voir. Ces insectes ressemblent tellement aux feuillages

de l'arbuste sur lequel ils vivent, que ma compagne ne pouvait les retrouver tous, sur leur brindille — enveloppée d'une mousseline.

Il y a quelques jolies maisons chinoises à Buitenzorg, où les Chinois, — commerçants et petits marchands, — forment une bonne partie de la population. Les Célestes, — je parle des hommes, — ont abandonné le costume national ; mais leur longue queue qu'ils gardent encore, est d'un effet des plus comiques. Ces gens se rasent partiellement le crâne ; ils ne tressent donc cette admirable natte qu'avec la moitié de leur chevelure.

On fait pour l'Europe une exportation importante de ces cheveux.

Les fils de l'Empire du Milieu conquièrent pacifiquement Java. Je ne crois pas exagérer en disant qu'ils y détiennent les deux tiers du commerce. Ils ont beaucoup d'analogie avec les Juifs : comme eux, ils sont travailleurs, bons calculateurs, d'une économie prodigieuse et font tache d'huile. A Java, les Chinois — presque exclusivement — délivrent les billets sur les réseaux des chemins de fer ; j'ai déjà bien du mal à comprendre un peu le malais ; quand on le parle avec l'accent chinois je ne saisis plus rien. Heureusement, ces gens baragouinent souvent quelques mots d'anglais ou de français, sorte de palliatif.

Ils accaparent toute la monnaie, qu'ils expédient ensuite moyennant un prélèvement, dans l'intérieur de l'île, pour la paye des ouvriers. Aussi ne peut-on qu'à grand'peine se procurer des pièces divisionnaires ; il faut avoir un portefeuille spécial pour les billets, qui remplacent ici l'or et l'argent.

Au début de mon séjour aux Indes Néerlandaises, je ne pouvais me débrouiller avec le numéraire du pays, dont le

nom varie suivant les gens auxquels on s'adresse : pour l'Européen, florins ou gulden, divisables en « cents » à l'infini, — que l'indigène rebaptise à son tour de noms javanais, en les subdivisant de nouveau. Depuis Marseille, comme j'emploie une monnaie différente à chaque escale, à la fin de la traversée, il s'est fait un tel salmigondis dans mon pauvre cerveau, qu'à présent je tends ma bourse, pour que les gens y prennent leur dû, — manière de faire qui risque d'amener une anémie des capitaux.

Devant renoncer à voir Batavia, à cause d'une indisposition, j'en prends mon parti en brave : après tout, la compagnie est agréable ici et la table bonne. On prépare une cuisine spéciale aux Français qui ne mangent pas à la « table de riz », où le colossal plat de riz que l'on fait circuler matin et soir autour de la table, — d'où son surnom, — joue le rôle du pain chez nous. Les « boys » passent avec cet aliment, une saucière de « curry », sauce composée de diverses plantes; elle vous met le feu au corps, et un colonial me disait qu'il lui avait fallu sept ans pour s'y faire !

A sept heures du matin, souvent plus tôt, et à quatre heures de l'après-midi, un « boy » dépose sur la table de la véranda, une théière accompagnée de lait, avec un petit pot de sucre granulé : comme par enchantement, une file de minuscules fourmis rouges apparaît et se dirige en bon ordre vers le sucre. Je suppose qu'elles ont des sentinelles en avant-garde et une horloge dans le ventre, comme le nègre, car jamais elles ne manquent à l'appel.

Le soir, dans la salle à manger et sous les galeries, nous recevons la visite de nombreuses salamandres de terre, qu'on nomme « gheccos » en Italie et « margouillats » en Indo-Chine. A Java, on les considère un peu comme des

bêtes sacrées, car elles dévorent les moustiques et les nombreuses petites vermines qui infestent les habitations.

Je retourne à Priok la veille du départ de la *Seyne*. Le commandant qui rentre lui-même à bord, promet de veiller sur moi jusqu'à Batavia, — et l'on se charge à l'hôtel d'enregistrer ma maudite malle : tout se passe donc assez bien.

Les officiers du côtier me reçoivent à bras ouverts, — à mains tendues serait plus juste, ma métaphore étant plutôt hardie ; je réintègre avec satisfaction ma vieille *Seyne* (elle a environ quarante ans) : dès que je quitte mon bateau, je ressemble à un colimaçon auquel on enlèverait sa coquille.

CHAPITRE VIII

PRIOK ET BATAVIA

Le marché de Priok ; j'achète un durian ; conséquences de cet achat. — Émigrants étiquetés. — Les vapeurs hollandais qui marchent au pétrole. — Marius m'emmène à Batavia. — Le quartier chinois. — Une nuit de noces au milieu des serpents. — La Tjilliwong et ses petites baigneuses indigènes. — De la nécessité du calme en « rickshaw » : la mésaventure du docteur. — Le corso de Batavia. — Un cocktail japonais et ses suites.

30 novembre et 1er décembre.

Mon après-midi se passe dans un doux farniente colonial « reclining in my deckchair » ; la température est si brûlante que je n'éprouve pas le besoin d'aller à Batavia. Tout le courage que je peux rappeler ne me conduit pas plus loin que le petit marché en plein vent, de Priok, où je veux acheter quelques fruits du pays, pour en parler avec compétence après les avoir goûtés.

Un certain « durian » entre autres, originaire de Malaisie, gros comme un melon d'eau, pouvant atteindre de 2 à 3 kilogrammes ; mais une fée malfaisante l'a doté d'une odeur nauséabonde. C'était précisément la saison de ce fruit et une subtile odeur de b. r. flottait dans l'air à Buitenzorg. Comme j'en faisais la remarque à Mme V..., elle m'explique que les durians sont les seuls coupables, ajoutant qu'à Java, on interdit leur transport dans les

véhicules publics. Pourtant les aborigènes aiment beaucoup ces fruits qui se vendent assez cher.

Notre petit docteur avait soutenu devant moi contre l'opinion générale, qu'en effet, ils étaient exquis ; j'en rapporte donc un, à grand'peine car leur écorce est pleine de pointes ; j'achète aussi de curieux fruits, couverts d'une pelure imbriquée brune et blanche, semblable aux écailles d'un serpent, et des gousses jaune citron.

Le marché est original et les marchands aussi sales que pittoresques.

Près de la gare, je passe entre deux rangs de baraques chinoises sordides, où s'empile la camelote du monde entier, à l'usage des matelots de toutes nations et les « rafraîchissements » qui leur mettent le feu au corps.

En revenant, le quai est envahi par des bandes d'émigrants, entassés comme des moutons. Ils portent au cou une étiquette, — celle de la compagnie qui les expédie, — et ils ont un air de bétail parqué, qui fait mal à voir.

Jadis, nos stationnaires prenaient un grand nombre d'émigrants et de passagers de classe ; mais depuis quelque temps les Hollandais ayant établi un service régulier de petits vapeurs, qui font la navette entre Batavia et Singapore, la *Seyne* a été délaissée. Ces bateaux marchent au pétrole (il y a des mines importantes à Sumatra et à Bornéo), et d'épais nuages noirs qui doivent être bien mal odorants, sortent de leur cheminée.

Le soir, au dîner, le commandant m'annonce que tout Batavia parle de moi. Je m'étonne d'être devenue tout à coup célèbre. C'était le membre du jury de l'Exposition, l'Allemand de Buitenzorg, qui avait annoncé ma visite.

En effet, une femme qui entreprend un voyage de deux

mois pour voir la capitale de Java et repart sans y aller, est un oiseau assez rare.

Aussi, le capitaine Vallat me conseille d'accompagner demain matin M. Aymard, qui va chercher les papiers du bord au consulat de Batavia. Il charge en même temps le

Marchands javanais avec leurs paniers-balances tressés, suspendus par des cordelettes aux extrémités d'une canne de bambou, qu'on place en travers de l'épaule.

jeune marin de me montrer la ville, et nous recommande de rentrer à temps pour le départ du vapeur.

A la fin du repas, quand on apporte mon durian, d'un commun accord les officiers lèvent le nez comme des buffles éventant un Européen, et se plaignent en termes peu choisis de l'horrible odeur qui envahit la salle ; je dois avouer mon achat, qui s'est trahi, d'ailleurs. Sur ce, les convives hurlent tous en chœur qu'il faut le remporter jusqu'à ce qu'ils aient achevé le dessert. Je tâche d'expliquer timidement, que le docteur m'a vanté l'excellence de

ce fruit ; ils rétorquent que notre médecin voulait se moquer de moi, et que c'est pour cette raison qu'il dîne ce soir-là en ville ! Quand je goûte à l'objet, ma constance n'est pas récompensée ; je dois retirer au plus vite de ma bouche le morceau que je viens d'y mettre, son goût d'ail bouilli me soulevant le cœur ; mais je peux dire comme Athalie : « Je voulais voir, j'ai vu ! »

Un des Chinois qui sert à table nous affirme que le durian semble fort mauvais, quand on en mange pour la première fois ; la seconde, on le trouve passable ; mais la troisième fois, il vous subjugue pour toujours : j'en reste à la première, qui sera la dernière.

Mes autres fruits, avaient la saveur des pommes vertes ; celui recouvert d'une écorce imbriquée contenait trois amandes, semblables pour la forme et le goût à des châtaignes crues ; le commandant qui me voit m'escrimer sur elles, se met à rire en disant que cela se fait cuire. Je les porte donc au chef pour qu'il les mette au four ; ainsi apprêtées, on dirait une pomme cuite. Mais il est surprenant qu'avec tous mes essais, je n'aie pas fini par m'empoisonner !

Suite : 1er décembre.

Le lendemain matin, le docteur et le commissaire, fidèles à leur promesse, m'éveillent à l'aube (nous prenions le train de sept heures) et je pars avec Marius, dans un état d'anticipation plein de charme.

Je confie mon porte-monnaie au lieutenant : j'éprouve une sensation délicieuse de n'avoir à m'occuper de rien, d'abdiquer pour un temps mon vouloir et ma responsabilité, en un mot, de me laisser vivre !

En arrivant à Batavia, M. Aymard me propose de parcourir d'abord, — pédibus cum jambis, — le quartier chinois, tout proche de la station où nous sommes descendus, — car le chemin de fer dessert les différents quartiers de la ville.

J'y vois quelques jolies maisons chinoises : leur toit pointu se relève aux extrémités comme celui des pagodes, et de beaux frontons en faïence de diverses nuances, — guirlandes de fleurs et de fruits en relief, — ornent ces façades.

En fait de marchandises couleur locale, il n'y a que les meubles légers en rotin : chaises, fauteuils, etc., de toutes formes et de dessins variés ; entre autres des chaises-longues, de la taille d'un divan, absolument charmantes, avec leurs fines rosaces et leurs motifs délicats.

C'est un palmier, le calamus, qui fournit le rotin, — le « rotan », des Javanais. Il vient également en Indo-Chine, où l'on fabrique aussi ces meubles. Cette plante pousse près de l'eau, ou même dans cette dernière et s'épanouit en une gerbe blanche au délicat parfum.

Pour ne pas perdre de temps, nous montons ensuite en « djinrikska », le « rickskaw », des Anglais, ou « pousse-pousse » de l'Indo-Chine; mais nous avons soin de le prendre à deux places, car malgré cette capacité, on y est encore à l'étroit[1].

Je prie mon compagnon de me conduire dans le quartier européen, chez un marchand où je trouverai des objets en peau de caïman et de serpent, — sa spécialité.

On me conte une plaisante histoire sur cet individu, un Français installé à Java. Cet homme se fait envoyer de

1. Ce genre de véhicule a été délaissé à Batavia, où l'on n'en voit plus un.

l'intérieur de l'île des vertébrés de toutes catégories, pour les transformer en articles de Paris-Java.

Il s'est marié à Batavia, et le jour de ses noces, on lui apporte précisément une quantité de serpents qu'il enferme avec soin. A-t-il une distraction, compréhensible en pareille circonstance, ou est-ce un mauvais plaisant qui veut perpétrer une bonne farce?

Quoi qu'il en soit, les reptiles prennent la clé des champs, — chambres devrais-je dire, — après le départ des invités : l'heureux marié passe sa nuit de noces à courir après ses pensionnaires !

Pour gagner le quartier européen nous côtoyons la Tjilliwong, petite rivière canalisée, qui méandre à travers Batavia. Elle a le don de séduire « oltra misura », les officiers des steamers, non par la pureté de ses flots, jaunes et limoneux, pas plus que par la beauté de ses berges, encaissées entre des pierres bétonnées, mais bien par ses accortes baigneuses javanaises, dont les proportions parfaites et les membres gracieux et dodus ont un charme tout spécial.

Chinois et Malais s'y ébattent en famille, comme poissons dans l'eau.

Nous remarquons surtout de mignonnes Javanaises occupées à laver leur linge ; on ne les voit pourtant que de dos, car elles se tournent vers l'empierrement, dont les escaliers leur servent de margelle ; mais leur jolie nuque et leurs épaules rondelettes émergeant du « sarong » mouillé, qui révèle indiscrètement la souplesse de leur corps, sont d'un effet charmant.

Mes achats terminés, mon compagnon prend un « ébro », voiture à quatre places, garnie de rideaux et découverte, tant pour aller plus vite que pour arriver au consulat avec décorum ; ces « pousse » sont tellement étroits, que sans

notre maigreur et notre calme, nous ne pourrions y voguer de conserve : un déplacement un peu brusque amènerait une catastrophe.

Le prudent Marius m'avait fait sentir la nécessité de la sobriété des gestes, — me contant comme leçon de choses, la mésaventure arrivée à notre médecin : un soir que ce

Le « Corso » de Batavia, vaste boulevard coupé sur toute son étendue par un canal, auquel une bordure de beaux arbres fait un double liséré vert.

dernier sortait en « pousse » avec ses amis, s'apercevant que le Malais qui traîne son « rickshaw » est bossu, il se penche brusquement pour toucher la bosse fatidique, avec la notion erronée de se porter bonheur : l'équilibre est rompu, le docteur fait le saut périlleux par-dessus la bosse et s'abat tout du long dans la boue.

Je laisse à penser la joie des bons amis !

Une vaste allée ombragée de beaux arbres nous mène au consulat, — joli « bungalow » situé dans un des jardins qui bordent l'avenue. Ces parterres n'ont pas de murs ; le

plus souvent, des bornes espacées, reliées par des chaînes, remplacent la clôture, en façade de la route.

Après avoir recueilli les papiers du bord, le lieutenant ordonne au cocher de nous conduire sur le « Corso » de Batavia, vaste boulevard coupé sur toute son étendue par un canal, auquel une rangée de beaux arbres fait un double liséré vert.

Nous suivons la rive droite, où s'étalent les grands cafés de la ville et quelques boutiques importantes, — presque toujours entourés d'un jardin. C'est là que les citadins du lieu, déploient leurs élégances ; et dimanche prochain cette promenade sera le théâtre d'une bataille de confetti, à laquelle mes amis comptent bien prendre part.

Je propose au jeune officier une petite halte dans un de ces cafés, pour y boire quelque chose de frais, — le bon soleil tropical ayant dardé sur nous depuis le matin ses rayons de feu ; M. A..., trouve l'idée bonne et nous descendons. Toutefois, comme nous avions perdu un temps considérable en achats divers (lisez, j'avais perdu), « I kept reminding him », — je lui rappelais à tout moment, — qu'il ne fallait pas oublier l'heure du train. Mon compagnon consultait alors sa « toquante », d'un air entendu, en m'affirmant que rien ne nous pressait...

Avisant sur la carte des boissons : cocktail japonais, je me laisse séduire par cette étiquette exotique. Il paraît que ce breuvage — comme les officiers de la *Seyne* le préparent — griserait plusieurs Polonais ; j'ai supposé qu'au café, il contiendrait aussi peu d'ingrédients que possible et les plus faibles ?.. Les apparences semblent me donner raison, car la boisson que l'on m'apporte ressemble à de l'orangeade. Comme on avait tardé à nous servir, quand nous remontons en voiture, Marius m'annonce « coolly »,

que nous avons tout juste le temps d'arriver pour le départ du train.

Est-ce le cocktail qui opérait (il était pourtant si faible !) où la drôlerie de la situation, mais je prends le fou rire et plus le lieutenant presse le cocher, plus je me tords. Nos pauvres petits chevaux fouettés sans arrêt, nous emportent comme dans un tourbillon : ils s'arrêtent à la station quand notre train va s'ébranler.

Nous rentrons très fiers à bord, sans souffler mot de l'aventure, et je n'avoue que plus tard au commandant notre « narrow escape ».

CHAPITRE IX

SINGAPOUR

Retour à Singapour : « tours de roues de contrebande ». — Le quartier japonais. — Visite à un temple hindou : nous y recevons l'offrande réservée aux dieux. — Le quartier chinois : un intérieur de Célestes ; les magots d'ivoire vert ; boutiques d'animaux confits et séchés. — Fumeries d'opium. — Les Européens et l'opium ; comparaison entre les coloniaux hollandais, français et anglais. — Les grenouilles-bœufs.

De Priok à Singapour, 1er décembre et jours suivants.

Nous devions arriver à Singapore le dimanche matin, mais selon toute probabilité après l'heure de la messe.

Aussi, le commandant désirant m'être agréable, fait presser le mouvement de la machine pour que j'assiste à l'office, et mon bouillant « pays » malmène si bien sa vieille, que cette dernière peu habituée à hâter le pas, se révolte : au milieu de la nuit, après avoir lancé des plaintes déchirantes, elle refuse de marcher.

Le lendemain, notre chef mécanicien m'adresse des reproches sanglants : il s'est éreinté toute la nuit à faire activer les feux, et en a été pour sa peine : c'était ma faute, celle de la messe, etc., — une seconde édition amplifiée, mais non corrigée, des récriminations du capitaine. J'étais assez ennuyée, ignorant que c'est là une des petites plaisanteries maritimes, comme celle des « tours de

roues de contrebande », à l'usage des passagères novices.

Notre anicroche me faisant manquer la messe, le commandant comme compensation, passe entre les groupes d'îles qui protègent la rade, — détour peu ordinaire ; et bon gré mal gré, notre antique machine doit donner quelques « tours de roues de contrebande. »

J'en suis ravie, car de la place élevée que j'occupe près

RADE DE SINGAPORE. — Le commandant nous fait passer entre les groupes d'îles qui protègent la rade.

du capitaine, on ne perd rien de la transformation panoramique que nos méandres parmi ces îlots verts, renouvelle incessamment, comme des images de kaléïdoscope.

Singapour, 3 décembre.

Il était convenu que M. Aymard me ferait visiter la ville et m'emmènerait dans la soirée au théâtre chinois ; mais au préalable, le jeune marin soumet le programme de la fête, — lisez notre journée, — à son commandant qui l'approuve, malgré quelques restrictions au sujet d'un

certain petit tour dans le quartier japonais. M. A..., qui prend son rôle au grand sérieux, se récrie qu'une femme peut voir sans nul inconvénient ce qu'il me montrera.

Il s'en faut de peu que je ne sois frustrée de ma promenade, comme je l'avais été de la messe : on nous informe qu'on attend dans la journée un courrier des Messageries, et les fonctions du lieutenant le forcent à rester à bord, pour recevoir et expédier lettres et dépêches. Comme le fait remarquer un peu plus tard le capitaine, le ciel se déclare en ma faveur : le paquebot arrive en avance et l'officier des postes retrouve sa liberté d'assez bonne heure.

Imprudemment, je me revêts d'une toilette de gaze bleue, et me coiffe d'un chapeau de paille d'Italie, enguirlandé de roses. Je comptais sans les « pousse » et les « malabars », dans lesquels je dois me hisser sous des ondées intermittentes, qui transforment bientôt mon costume de gaze en une robe chiffon.

Pour atteindre la ville, on fait plus de deux kilomètres sur une route qui traverse des marécages empestés ; ils s'étendent sur la droite jusqu'à la mer, et côtoient à gauche de belles maisons de campagne.

Notre « rickshaw » débouche ensuite sur les faubourgs ; ils suintent la laideur à l'instar de toutes les banlieues. Les constructions y ressemblent à des pièces montées, — comme celles des quartiers neufs de Bahia, — avec des plâtres blancs gaufrés et ouvragés, bleu pâle déteint ou rose de Chine sale.

Nous débutons par le quartier japonais ; on y mènerait un enfant sans blesser ses innocents regards : je vois là, assises devant leur porte, des petites Japonaises aux costumes très simples, à la face bouffie et blafarde, très

plâtrée, — aux yeux noirs de poupées de son, — avec des cheveux lisses couleur d'encre de Chine : c'est tout.

Nous pénétrons ensuite dans une partie très différente de la ville, composée de quartiers bien distincts et dissemblables.

En passant devant un temple hindou, je demande à le visiter et nous descendons.

Un mur blanc, dont la crête se bosselle de bœufs sacrés, en plâtre, sert d'enceinte à plusieurs bâtisses insignifiantes, badigeonnées à la chaux : les divers sanctuaires dont se compose l'édifice. Le principal se termine par une pyramide recouverte de figures et d'ornements en relief, superposés et enchevêtrés, — en plâtre aussi, selon toute apparence.

Je suis très déçue, m'étant toujours imaginée que les temples hindous ainsi que les sculptures et les bas-reliefs qui les décorent, étaient en granit.

Le gardien du lieu nous introduit dans la première bâtisse, grande tout uniment comme une petite chapelle ; une hideuse statue de bois, enluminée de couleurs criardes, y figure la déesse « Kali ». Les prêtres de ce sanctuaire nous offrent des fleurs, — présentées à la déesse par les fidèles, — et aussitôt après, tendent la main pour recevoir une gratification. Un peu plus loin, nouvelle halte devant l'autel d'une autre divinité pas plus séduisante : nouveau don de fleurs, nouveau pourboire. Comme il restait encore un troisième sanctuaire où j'aperçois une frise de dieux plus affreux encore que les précédents, bariolés sur une planche, je demande à mon compagnon de quitter sans retard ce musée des horreurs, — où nous finirions par laisser le fond de notre escarcelle.

Nous échappons à grand'peine à sa horde de prêtres ou

gardiens mendiants et emportons en nous éloignant, une vision de mains tendues.

In petto, nous sommes un peu comme des écoliers qui reviennent de faire l'école buissonnière : les fleurs des faux dieux, acceptées sans réflexion, nous pèsent sur la conscience.

En passant devant un temple hindou, je demande à le visiter.

Nous pénétrons ensuite en plein quartier chinois. « There we discard our rickshaw », préférant marcher pour ne rien perdre de la couleur locale. Mon cicérone malheureusement, a déjà émoussé ses premières impressions ; mais je suppose qu'elles se ranimeront à l'ardeur des miennes, car je suis en pleine griserie du pas encore vécu : je vibre avec toute l'acuité qu'imprime à certaines individualités, une chose tout à fait neuve et indiciblement étrange.

En disant que la tête me tourne, je n'exagère pas — et je

suis fortement tentée de m'attacher au bras de Marius « to steady my steps », pour affermir mes pas, la foule des passants et des « rickshaws » qui s'entre-croisent, augmentant cette impression.

Quelle originalité que celle des petites boutiques chinoises, avec le grand autel décoré de chinoiseries très ornementales, qui se dresse le plus souvent au fond de la pièce, et s'élève même parfois jusqu'au premier étage.

Des Célestes, nus jusqu'à la taille, sont assis devant leur porte ou circulent dans ces salles : leur torse d'ivoire vert et leur gros ventre de magot déconcertent, quand on n'est pas encore blasé par l'habitude. Si la couleur du nègre donne l'illusion qu'il est habillé, cette blancheur de vieil ivoire paraît doublement nue.

Mais les devantures des marchands de volaille, avec leurs animaux confits et séchés détiennent le record. On y voit suspendues comme des figures grotesques de marionnettes, les bêtes les plus invraisemblables, — vrai cauchemar de fumeur d'opium, — on leur appliquerait à juste titre, cette sentence de Boileau : « Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. »

Plusieurs habitations possèdent d'admirables portes ajourées, dont les motifs reproduisent des sujets de panneaux chinois : fleurs, fruits, oiseaux, etc. Quelques-unes sont dorées ; d'autres laquées en rouge. En les voyant, l'envie vous prend d'imiter Samson dans son larcin des portes de Gaza. Il y a aussi de jolis frontons en faïence de nuances variées : c'est très décoratif et chinois.

On trouve à Singapore de nombreuses fumeries d'opium et je regrette de n'avoir pu en visiter. A en juger par l'ivresse d'un de ces fumeurs, sur la *Seyne*, c'eût été une incisive leçon de choses, — sermon des plus efficaces : les

yeux de cet homme étaient hébétés et perdus dans le vague ; sa bouche ouverte laissait pendre une mâchoire aux muscles détendus et son corps figé avait la rigidité d'un cadavre.

On voit un nombre énorme de Chinois aux joues creuses, la peau collée sur leurs pommettes proéminentes, secoués par une vilaine toux : je les prenais pour des poitrinaires, ce sont des fumeurs d'opium ! On ne pourrait leur donner d'âge ; ces gens ont entre eux un air de famille, provenant de la similitude des détériorations causées par ce poison.

Ils n'ont que peu de temps à vivre d'ailleurs ; ces malheureux sont déjà « cuits » par cette drogue, comme tant de Bretons par l'alcool.

Aux colonies, l'opium commence à exercer ses ravages sur les Européens... et les Européennes, et quels ravages ! On me cite une femme assez indifférente envers son mari, qui l'assassine sous la seule influence du narcotique. Un jeune attaché d'ambassade, charmant garçon, accompagnait en tournée son général ; on l'invite pour la première fois chez une résidente en Indo-Chine. Il s'éclipse après dîner pour demander aux domestiques indigènes de ses hôtes, l'adresse du premier bouge venu, afin de s'y vautrer dans les fumées de l'ivresse : l'heure du poison a sonné, il paye son tribut d'esclave, rien ne peut le retenir... Mais dans la soirée il reparaît tout pimpant.

On casse actuellement, dit-on, les fonctionnaires coloniaux, militaires ou civils, qui se livrent à ce vice : j'en doute fort ; et à présent le mal d'opium se répand en Europe où il exerçait déjà ses dommages, sous le travesti de la morphine.

D'après le dire de résidents intelligents et distingués, le genre de vie que l'on mène aux colonies, laisse fort à

désirer. Il n'y a que peu d'intellectualité dans la société et le temps s'y gaspille en divertissements continuels, aussi nuisibles au corps qu'à l'intelligence. On veut s'amuser beaucoup plus qu'on ne le fait dans la métropole. Chez les hommes, c'est le vin, le jeu, la dissipation ; et les femmes participent le plus qu'elles peuvent à tous ces plaisirs dangereux : soirées, théâtres, parties de toutes sortes, dîners, nourriture excitante, boissons glacées, champagne à outrance. Une partie des nuits se passent souvent à jouer. Même en Europe, la bourse ni la santé ne résisteraient à ces distractions extravagantes, et la dernière le fait encore bien moins dans un climat humide et très chaud qui énerve. Aussi, la détérioration mentale que tant de coloniaux subissent, peut s'imputer en grande partie à leur manière de vivre. Il faut aussi attribuer leur mauvaise dentition, à l'habitude qu'ils ont, d'absorber constamment des boissons frappées : deux causes qui contribuent certainement aux nombreux cas d'entérite coloniale.

On cite le fait suivant : trois touristes étant partis ensemble pour un voyage aux colonies, un seul s'astreint à ne prendre comme breuvage que de l'eau seulement rafraîchie : cette précaution, lui fait éviter les dérangements d'estomac et d'intestins, dont ses amis moins sages sont victimes, et il termine tranquillement son voyage, après avoir semé en route ses imprudents compagnons.

Quant à la bourse, on la secoue comme un panier à salade. J'ai vu des employés du gouvernement et leur famille, rentrer en France sans un sou, ignorant jusqu'au moment de s'embarquer si leurs malles ne seraient pas saisies.

Voici le revers de la médaille. Mais les coloniaux qui résistent à ces multiples causes de désagrégation mentale et matérielle, acquièrent une remarquable largeur de vue

et d'idées ; celle-ci leur permet de s'élever au-dessus des considérations mesquines et nombreuses, qui occupent souvent la première place chez l'Européen, quand elles devraient se reléguer au troisième rang ou n'en tenir aucun. Et cet esprit planant, étanche à l'ambiance mauvaise, chez le colonial non détérioré, est d'un charme si grand, que l'on a infiniment de peine ensuite à reprendre goût et intérêt aux riens insignifiants, auxquels on fait une part beaucoup trop grande dans la vie, en Europe.

Les raisons très regrettables dont je parle plus haut expliquent la légende du climat malsain, des colonies françaises. Mais l'Angleterre et les Pays-Bas peuvent s'applaudir, que leurs différents fonctionnaires, colons, négociants et officiers, qui se plaisent dans leurs colonies, n'aient jamais prêté l'oreille à ces racontages.

Dans nos possessions, c'est le provisoire perpétuel ; la vie du salarié de l'État se passe en voyages réguliers, sur tous les océans du globe ; et cette société hétérogène vit constamment dans l'attente d'un congé : sa pensée dominante.

A Java, ce n'est qu'après un séjour de dix ans[1] qu'un employé du gouvernement a droit à des vacances de douze mois, qui peuvent se retarder encore.

En Hollande, dit M. Verschnurr, les Européens destinés à un emploi dans l'administration de Java, doivent passer plusieurs années dans des écoles spéciales établies dans les Pays-Bas ; à la fin de leurs études, ils subissent un examen qui porte sur les matières théoriques et pratiques d'un programme varié, dans lequel la connaissance du malais, — la langue universelle, — est prescrite (j'ai connu à Tanger,

1. Cette période est accourcie à six ans.

un drogman de la légation, fils d'un Israélite plus ou moins influent, qui ne savait pas un mot d'arabe : il devait prendre un interprète !) On demande aux candidats néerlandais des conditions sérieuses de moralité, continue M. Verschnurr, de sorte que le personnel ne se recrute pas parmi les fruits secs, les déclassés, les protégés d'un M. A.., ou d'une dame B.., mais se compose d'hommes instruits, déjà initiés aux charges qu'ils vont remplir, et pour lesquels le séjour de Java n'est pas un pis aller, mais une situation appréciée : dans ces conditions, Java ne se présente pas aux Hollandais comme un exil, mais comme un lieu agréable où ils sont sûrs de trouver le bien-être, et une société semblable à celle qu'ils laissent.

Un capitaine anglais, qui commandait à Calcutta une compagnie de « natives » de l'intérieur, me disait que ses compatriotes finissent par regarder la « british colony » qu'ils habitent, comme leur propre pays et qu'ils s'y fixent définitivement, sauf dans l'Inde, trouvant l'Angleterre trop « crammed » encombrée : l'éducation comme en France, produisant une surabondance de candidats pour un nombre insuffisant de situations.

Les Anglais ne considèrent pas l'Hindoustan comme une colonie, mais une « mainland » où possession ; tandis que Colombo et Singapour qui relèvent de la première catégorie, ont un mode de gouvernement tout autre.

Ils ne s'installent que provisoirement dans l'Inde, le climat ne convenant pas à leur constitution. Leurs jeunes coloniaux y meurent généralement d' « enteric fever » entre dix-neuf et vingt-cinq ans, ayant le tort de partir trop jeunes pour ce pays, car passé vingt-cinq ans, on se guérit de la fièvre entérique. En dehors des grandes villes où la population a considérablement progressé, les campagnes

restent routinières et ne veulent pas accepter d'améliorations agriculturales, ni aucun des instruments aratoires modernes : elles conservent la charrue préhistorique et le matériel ancien, ce qui prouve que la terre est encore riche là-bas. — Cet officier me dit aussi que l'armée britannique en Hindoustan, fait venir actuellement ses montures de la Nouvelle Galles du Sud, — South Wales, — d'où leur nom de : « Walers » ; car les Australiens ont ajouté à l'élevage des moutons, celui des chevaux, en voyant que ces derniers supportent bien le climat hindou, auquel le cheval anglais ne peut s'habituer.

Je demande à ce capitaine, si les mœurs de ses concitoyennes aux Indes, sont aussi relâchées que les romans de Kipling le laissent entendre? Il me répond, — comme plusieurs de ses compatriotes d'ailleurs, — que Kipling a mis cette croyance en vogue; d'autres écrivains anglais ont emboîté le pas; qu'en réalité les mœurs sont plus correctes là-bas que dans la métropole. Tel n'est pas l'avis d'un ancien commandant de côtier, sur la ligne de l'Inde, auquel j'en parlais.

Je clos ma digression bien féminine et reprends le récit « of our meanderings in the good city of Singapore ».

Je voulais faire des emplettes dans le quartier européen, et le répertoire malais de mon compagnon, bien que très court, joint au sens d'orientation qu'il semble avoir, tel un pigeon voyageur, nous tirent d'affaire. A force de : kanan (à droite), kiri (à gauche), lempang (tout droit), etc., au conducteur de notre « pousse », cet homme finit par se débrouiller, — car nos coursiers à deux jambes n'en savent pas plus que leurs congénères à quatre pieds; il faut connaître la situation de l'endroit où l'on va, pour leur servir de guide : ils courraient droit devant eux, jusqu'à ce

que la fatigue les force à s'arrêter : manière de faire fort pratique, quand on arrive dans un pays dont on ignore tout, — et la langue.

Sur une vaste esplanade plantée de beaux arbres, en face de la mer, s'élève un temple protestant dont le clocher pointu émerge du feuillage : l'ensemble en est très européen et banal. Les catholiques possèdent une mission et une modeste église dans une autre partie de la ville.

Plus loin, nous passons près d'un bassin entouré d'imposantes constructions. A l'ombre de ces monuments, de grandes barges plates aux toitures de nattes s'entassent dans le bief, donnant à cet endroit une note très spéciale d'exotisme. Pourtant, il rappelle par sa forme et sa ceinture de majestueux édifices, le vieux port, à la Rochelle, le plus curieux de France.

Le jour commençant à baisser, nous pensons au retour.

En repassant par le marais[1] qui borde la grande route, je suis saisie d'entendre dans le calme de la nuit tombante, les mugissements de la grenouille-bœuf ; ce n'est qu'au bout d'un moment que la lumière se fait en moi. La grenouille coloniale dame le pion à celle de la fable : si elle n'a pas la taille du bœuf, elle en a du moins la voix !

Il fait nuit quand nous descendons de voiture et le chemin est très glissant... Mais si nous évitons les faux pas, nous ne pouvons échapper aux taquineries des officiers du bord.

1. Actuellement ils sont asséchés. On a commencé des travaux considérables pour agrandir le port, mais des difficultés occasionnées par la nature du terrain se présentèrent et les capitaux devenant insuffisants, la marche de l'entreprise subit un retard.

CHAPITRE X

SINGAPOUR

Fantasmagorie nocturne. — Le théâtre chinois. — M. Aymard sème le désarroi derrière soi. — Les terrains vagues de Singapour par une nuit sans étoiles. — Adieux aux officiers de la *Seyne*.

Singapour, la nuit, 3 décembre.

Nous repartons après dîner pour le théâtre chinois.

Cette fois, mon compagnon me fait passer par une autre route ; elle est bordée d'arbres magnifiques, et contourne la montagne. En approchant de la ville, l'avenue jusque-là déserte, se peuple de charmantes villas chinoises : de l'ombre profonde où ils sont noyés, ces intérieurs vivement éclairés apparaissent comme des lanternes vénitiennes, en girandoles dans la verdure : exquise, cette intimité lumineuse, révélant son élégant ameublement chinois et le grand autel central, avec ses ornements superbes, ses broderies et ses bibelots : on dirait une fantasmagorie.

Maintenant, c'est la ville et voilà le théâtre : une grande halle sordide qui ressemble à une grange. A l'entour, il y a un mouvement, un grouillement inimaginable. Des marchands ambulants, frères siamois des camelots que l'on voit au jour de l'an sur les boulevards de Paris, se tiennent dans leur petite échoppe ; ils y débitent des riens

multiples et des horreurs sans nom, baptisés rafraîchissements.

M. Aymard prend nos billets et nous grimpons un escalier en bois vermoulu, qui nous conduit à des gradins de cirque; ils regardent la scène et sont garnis de bancs; devant ces derniers, une étroite planchette à hauteur d'appui, sert à déposer les impedimenta des spectateurs;

LE THÉATRE CHINOIS. — A l'entour, c est un mouvement, un grouillement inimaginable.

les pantoufles des Chinoises (elles se déchaussent le plus souvent) y voisinent avec leur provision d'amandes et leur tabac à cigarettes, qu'elles roulent entre leurs doigts, quand elles ne croquent pas des amandes. La salle regorge de Célestes de tous âges. Une odeur nauséabonde vous soulève le cœur et l'on pourrait se croire dans un bain maure. La pièce se déroule sur une plate-forme de théâtre de foire; l'orchestre, — quelques joueurs de tam-tam et d'instruments de cuivre discordants, — placé dans un coin de la scène, ponctue par un bruit court et infernal

la sortie des acteurs. J'apprends plus tard qu'il sert de claque.

Malheureusement pour moi, on joue une comédie, car dans les drames, les costumes des artistes et leurs armes

Actrices chinoises.

sont superbes ; on y voit même des têtes rouler sur les planches, — têtes en carton, cela va sans dire, — mais l'illusion est complète.

Ce soir, la représentation déjà commencée, ne nous offre pas la distraction des yeux et encore moins celle de l'esprit, car la pièce est pour nous du... chinois.

Le costume des hommes consiste en une blouse et un

pantalon flottant, de lustrine noire; un mouchoir sombre s'enroule comme une toque au sommet de leur crâne.

La comédie ne comporte qu'un rôle de femme : celle-ci, vêtue d'une jolie tunique courte en soie brochée, tient un mouchoir d'une main et de l'autre un éventail; elle est chaussée de petits socques en bois, très élevés et trop courts et marche en se dandinant.

Cette Chinoise parle d'une voix de tête suraiguë, avec les intonations variées des miaulements d'une chatte. On m'affirme que c'était un homme en travesti, qu'il n'y a pas d'actrice dans l'Empire du Milieu.

Je me souviens qu'un matin, je veux donner aux officiers d'un cargo, réunis à la table du carré, une reproduction vocale de cette cabotine. Le capitaine qui dormait dans sa cabine sur le second pont, accourt en émoi: « Mon Dieu! Mademoiselle G..., que se passe-t-il donc? » — « Absolument rien, commandant, je contrefais seulement une comédienne chinoise! »

Je ne peux m'empêcher d'admirer l'extraordinaire parenté qui existe entre les acteurs, à quelque nation qu'ils appartiennent : la parenté des histrions sans talent, qui déploient le même maniérisme, les mêmes intonations fausses, les mêmes gestes ridicules.

Cela se passe en famille dans ce théâtre, qui n'a pas de coulisses; et un groupe d'artistes déjà costumés, se pressent à l'entrée d'une porte, derrière l'orchestre, en attendant leur tour de paraître : ils prennent part aux divertissements, tout comme leurs confrères en scène et comme les spectateurs; — car c'est le propre de la salle que chacun s'y amuse de tout son cœur: un vieux Chinois avec des lunettes sur le nez et une face de pleine lune, placé derrière nous, se tord positivement. On reprend au vol l'exclamation d'un

comédien et chacun de la répéter avec délices... mais cette pièce remplie de farces bouffonnes et de facéties de clown, correspond au goût de l'auditoire, petit peuple à ce qu'il me semble.

La composition du public m'intéresse bien plus que la comédie : quel mêli-mêlo étrange : des mères allaitant leurs marmots, des aïeules, des femmes entre deux âges, des toutes jeunes, des fillettes venues là sans leur famille. Près de nous une gamine d'une dizaine d'années, assez joliette, au chignon traversé d'épingles javanaises, roule une cigarette entre ses doigts fluets, avec un grand sérieux : « she is quite a picture ».

Comme la représentation continue sans le moindre changement et que la chaleur devient suffoquante, je propose au jeune officier de quitter la salle et il acquiesce avec soulagement.

Mais notre sortie ne s'effectue pas sans dommages ; Marius en se retirant noblement, rafle avec le pan de son habit : pantoufles, cigarettes et amandes, sans même se douter du désarroi qu'il laisse après lui.

Nous étions remontés en « pousse » et M. Aymard voulant couper à travers champ, nous fait prendre un chemin détrempé aux ornières profondes, qui serpente parmi des terrains vagues. Bientôt, le sentier disparaît et nous voilà déambulant entre de hauts monticules et des creux énormes. Nous sommes noyés dans la grande ombre portée de la colline, et la nuit sans étoiles donne des proportions fantastiques aux choses qui nous entourent.

Notre conducteur à bout de forces, fait descendre mon compagnon, qui marche près de moi : de petits frissons à fleur d'âme, rident ma placidité et des craintes imprécises

troublent mon cerveau... Prise de peur, je crie à Marius de ne pas s'éloigner de moi, et tout à coup l'idée me vient qu'il serait vraiment très facile à des Chinois tapis dans les plis du terrain, de nous dévaliser et de nous égorger, ce qui redouble ma frayeur !

Enfin, nous débouchons dans le quartier européen : avec

M. A..., prend un « malabar », voiture fermée garnie de persiennes, le « gharry » des Anglais.

la lumière et la vie qui l'emplit, je retrouve aussitôt mon calme, et mon compagnon propose de faire halte au Grand Hôtel pour nous restaurer après ces émotions. Mais sur la terrasse éclairée, des poseurs des deux sexes étalent leurs toilettes et leur genre ; n'ayant nulle envie de servir de targette à ces « snobs », je refuse ; et comme il nous reste un bon bout de chemin pour retourner à bord, M. A..., prend cette fois un « malabar », voiture fermée garnie de persiennes, le « gharry » des Anglais, car nous avons une indigestion de « rickshaws ».

A dix heures précises, nous réintégrons notre demeure flottante.

Le lendemain, les officiers qui ne sommeillaient que d'un œil, louent notre exactitude ; pourtant, à l'invers de ces nombreux gêneurs, qui trouvent qu'on ne doit pas

Le chargement du charbon à Singapore, sur les paquebots.

reposer quand ils font réveillon, nous avions strictement observé le silence des trappistes.

Mais M. Aymard avait un verre de bière rentré ; et à plusieurs reprises il exprime amèrement le regret de ne s'être pas arrêté à l'hôtel.

Je comptais demeurer quelque temps encore sur la *Seyne*, mais j'apprends ce matin que je vais perdre mes gentils compagnons : on envoie notre bateau au Tonkin à la place d'un annexe de la Compagnie, le *Haï-Phong*, qui va le remplacer. Sur ma demande, la Direction des Messageries

m'autorise gracieusement à séjourner sur le nouveau vapeur, jusqu'au retour de la *Seyne*.

A quelque temps de là, au moment précis du départ, ses officiers rangés sur le pont m'adressent d'affectueux adieux !

Faut-il l'avouer, je verse quelques larmes... Juste tribut à leur gentillesse et à la sympathie qu'ils m'ont constamment témoignée.

CHAPITRE XI

JAVA

« A change for the worse ». — Litanies de mes tracas. — La marmite des bateliers du « sampan ». — Les « boys » chinois contrebandiers. — Un casus belli entre le maître d'équipage et la « cousi-cousi ». — Aventure de chasse : gibier imprévu.

De Singapour à Priok, 10 janvier et jours suivants.

Après le départ de la *Seyne*, j'attends le nouveau côtier assez longtemps à Singapour, où je me morfonds à l'hôtel, malgré une température de 36 degrés centigrades.

Quand le *Haï-Phong* arrive enfin et que je me rends à bord, j'y reçois un accueil très frais, — probablement pour contre-balancer la chaleur ambiante.

Les cabines du nouveau vapeur, petites et peu nombreuses, sont munies d'un sabord unique qui s'entr'ouvre à peine, et ne laisse passer que le minimum d'air et de lumière ; et par ailleurs, je trouve un changement désagréable dans la nourriture, — parfaite à bord de la *Seyne* et aussi insuffisante que mauvaise sur son remplaçant.

Nous partons de Singapour le 10 janvier et arrivons le 12 à Priok, — port de Batavia, — après une traversée assez remuante ; je suis désagréablement surprise, mes derniers trajets ne me laissant que des souvenirs de char-

mantes promenades sur un lac très calme, semé de bouquets verts, les îles.

La température s'est bien modifiée aussi; à présent elle est presque froide, et dans l'avant-port où le *Haï-Phong* s'amarre sur les bouées, après le débarquement des passagers et des marchandises, on se plaindrait volontiers de la vivacité de l'air.

En outre, des bateaux dragueurs, occupés au nettoyage de l'avant-port, font la navette entre ce dernier et la rade; ils passent à tout moment auprès de nous, débordants de vase fétide et mortelle. Précisément, le commandant fait ambosser le steamer sous le vent de ces dragues et nous courons le risque d'attraper « la crève », comme le dit un de nos lieutenants.

Et enfin, on a mis en train des travaux importants pour l'agrandissement du port, et rasé à cet effet une partie de « ma jungle ». Les boues qu'on remue sont tellement délétères, qu'il meurt 75 p. 100, des indigènes chargés de ce travail, — heureusement suspendu pour l'instant; dès qu'on le reprendra, je filerai sans tambour ni trompette, peu soucieuse de prendre la fameuse « crève ».

Ces différentes choses ne contribuent pas à rendre mes pérégrinations actuelles un voyage d'agrément!

Pour continuer les litanies de mes tracas, pendant notre séjour sur les bouées, un sloop de la douane hollandaise mouille sur l'arrière du *Haï-Phong*. Cette patache est montée par des indigènes chargés de surveiller nos faits et gestes et de visiter les Chinois du bord, qui doivent s'y arrêter quand ils vont à terre; car nos « boys » seraient des fraudeurs d'opium, dont l'office n'est, dit-on, qu'un prête-nom pour masquer leur métier clandestin. Les hommes du sloop, qui veillent jour et nuit (on les relève

de temps en temps), causent, crient, rient, jouent aux cartes. L'un d'eux, poitrinaire, tousse sans arrêt. Bref, je ne pouvais dormir et réclame une cabine plus écartée de cet ennuyeux voisinage.

La Compagnie des Messageries charge un « sampan » d'assurer le service du bord, entre les bouées et la terre. Deux Javanais que nous devons nourrir, montent cette nacelle; plusieurs fois par jour ces indigènes viennent chercher leur provende, — platée de riz le plus souvent, — qu'ils emportent dans un vieux chapeau aussi délabré que crasseux.

Je retrouve sur le *Haï-Phong*, une vieille connaissance de mon ancien côtier, le célèbre Coco, dont j'ai parlé longuement dans un autre voyage. Actuellement promu aux fonctions de « suran » ou maître d'équipage des matelots malais, il prend son rôle au grand sérieux.

A Singapour, j'ai revu la « cousi-cousi » chinoise, qui reprisait avec de la laine rose, les chaussettes vertes des officiers de la *Seyne*. Cette femme en me reconnaissant vient aussitôt me saluer. Elles sont trois à présent : la triple-alliance; mais cette humble ouvrière a un ennemi formidable en notre maître d'équipage, un « costaud » taillé en Hercule, atteint de la monomanie du nettoyage. (Je le compare au lion dévorant dont parle l'Écriture, car il rôde sans cesse sur le pont, où il ne vous laisse pas une minute en repos.) Un jour, j'assiste à une scène terrible entre les deux antagonistes : il crie et tempête; elle couche les oreilles comme un chat; finalement le maître lui crache au nez!

Très intriguée, je m'informe du casus belli, et j'apprends que la pauvre ravaudeuse vient de renverser un bidon d'huile sur le plancher si propre : c'est le péché sans rémission; — et j'ai bien ri de l'aventure.

Ce brave marin, pendant son service à Java, n'est pas allé une fois dans la capitale! J'offre au casanier de lui payer le voyage, — quelques francs au plus, — pensant qu'il ne voulait pas faire cette dépense — car c'est un Corse de la vieille école, encore imbu des principes d'économie de jadis. Mais point; il me dit en me remerciant : « Il n'y a rien à voir à Batavia et entre nous, je trouve que les Hollandaises ressemblent à des matrones, avec leur sarong étroit, et ne sont pas du tout convenables! » (En général dans sa classe, les femmes mariées se négligent et sortent sans corset).

Pour ma part, j'avoue que le sarong a toutes mes préférences. Que va-t-il penser, le pauvre homme, à son retour en France, des robes collantes et entravées si fort en vogue en ce moment!

Sur les huit officiers du côtier, quatre seulement demeurent à bord pendant notre séjour à Priok, — la Compagnie payant à tour de rôle le voyage à Buitenzorg et les frais d'hôtel, à l'une des bordées. Celle de garde n'a pas la distraction des promenades aux îles dans les canots du steamer, car la Direction des Messageries interdit à son personnel l'usage de ses baleinières. Les officiers restés pour compte, passent leur journée à jouer au tric-trac ou aux cartes; et quand nous stationnons à Singapour, plusieurs de ces messieurs s'enferment sottement le dimanche, dans la maison de jeu chinoise, de Johore, aux Federated Malay States.

Je n'ai jamais vu mes compagnons chasser pendant ma courte résidence sur le *Haï-Phong*. Ils me content pourtant un jour, l'aventure suivante, qui a bien failli tourner au tragique : un matin qu'ils circulaient en « sampan » dans les « kali », en quête de gibier, l'heure du repas

sonnant, nos chasseurs amarrent leur barque sous un arbre dont les branches s'étendent en travers du canal; puis, s'installent au fond du batelet, et commencent à faire honneur aux victuailles. Mais l'un d'eux levant les yeux, aperçoit un boa enroulé sur une branche, précisément au-dessus de leurs têtes : ce gibier inattendu leur coupe brusquement l'appétit !..

CHAPITRE XII

PRIOK ET BATAVIA

Le réveil du lieutenant B... — Paysage javanais : un oiseau hiératique. — L'unique bienfait de la ruée américaine. — Un terrible sermon. — Le tram de Java : baromètre de la mentalité des différents milieux. — « Kapal api pransman ! » (Bateau à feu français !)

Priok et Batavia, du 12 au 15 janvier.

Comme je voulais aller à Batavia pour entendre la messe dominicale, craignant de ne pas m'éveiller à temps, je demande le samedi soir au lieutenant B..., de me confier son réveil ; ce dernier, un instrument de précision qui vient en ligne droite de New-York, a la spécialité de sonner quinze fois de suite. Mais les officiers en apprenant que M. B..., me prête son réveil, jettent les hauts cris et disent que je vais les éveiller aussi, péché capital le dimanche, jour de grasse matinée. Ils me demandent instamment d'arrêter le tintamarre après le premier déclanchement.

Ce matin, quand la musique commence, je saute à bas de ma couchette et bondis sur la chanterelle. Dans l'obscurité je ne puis trouver le cran d'arrêt et la seconde sonnerie repart aussitôt. Alors pour sauver la situation, je fourre précipitamment le coupable dans mon lit.

Ayant fait ma toilette au galop, je réclame le « sampan »

pour me faire conduire à terre : mais les bateliers me débarquent à l'extrémité du môle et il me reste une grande trotte pour arriver à la station.

Sur la longueur du quai, alignés comme une chaîne de montagnes, les grands courriers blancs hollandais, côtoient les colosses d'Albion, — cargos battant tous les océans.

Telles des fourmis brunes, les escouades d'ouvriers malais s'activent parmi les ballots de marchandises que dégorgent les bâtiments de commerce, — inépuisables cornes d'abondance ; ou bien les travailleurs apportent d'autres denrées pour des chargements nouveaux, encombrant la voie assez étroite. Et un monstre anglais, un melbournien en mal d'échappement de vapeur, transforme le quai à ses entours, en un lac d'eau bouillante : il s'en exhale une vapeur de cratère. Je dois franchir ce mauvais pas, et m'applaudis d'avoir mes caoutchoucs, précaution que j'avais failli négliger par « snobisme », car à la sortie de la messe, les élégants des deux sexes, en toilette et finement chaussés, se retrouvent sous le péristyle : je craignais que mes vieux caoutchoucs « si laids » n'y fissent piètre figure.

A la gare, des sous-chefs complaisants m'indiquent le train que je dois prendre ; je les bénis in petto, car il est presque impossible de se débrouiller, dans un pays où il faut se renseigner en malais ou en hollandais, quand déjà chez soi, on peut à peine se tirer d'affaire.

La jungle est exquise à cette heure de son réveil matutinal, encore enveloppée d'un voile de brume. Dans une vaste clairière foisonnante de roseaux ébouriffés, la reprise de la vie commence déjà : de jolis oiseaux au plumage brun rouge, volettent de tige en tige, s'y posant à peine ; tandis qu'un ibis au dos gris argent, se tient immobile et

grave sur le sol. C'est en voyant son cou flexible et long se contourner et se tordre comme un serpent, que je suis tirée de mon rêve : j'avais l'impression d'une figure hiératique figée dans son immobilité, — tel un oiseau sacré, en bronze, sur son piédestal, auprès d'un temple japonais.

Sur la longueur du quai, les grands courriers blancs hollandais, côtoient les colosses d'Albion.

Il fallait descendre à mi-parcours, pour un changement de ligne, et de nouveau je dois demander assistance à autrui.

L'odieux envahissement global des touristes américains a eu ce bon côté, — le seul à coup sûr, — de faire apprendre un peu d'anglais aux employés des réseaux de Java, presque tous Chinois et métis. Un sous-chef veille sur moi, et après une pause de quarante minutes, me rempaquette dans le train que je dois prendre. Mais l'attente paraît courte dans les stations javanaises, où l'originalité des costumes multi-

colores, des passants, ou bien un coin de paysage débordant de splendeur exotique, vous tient sous le charme. Cette fois c'est un groupe de cocotiers dont les fûts s'élancent vers le ciel, comme les colonnes d'un temple ; le chapiteau de leurs palmes aux fines découpures, tout embuées encore sous les brumes du premier matin, se détache sur l'or liquide du soleil levant, comme un émail translucide.

Arrivée au terme de mes ricochets, j'assiste dévotement à l'office, coupé par un terrible sermon ; je dis terrible, car le prédicateur semblait vomir (le mot est de notre docteur) les torrents de son éloquence sur l'auditoire. (Parmi lequel je surprends d'ailleurs quelques sourires.) A un certain moment, bien que je n'aie pas sommeillé, manquement plutôt rémissible, après mes « ramblings » matinales, un éclat de voix du bon prêtre, qui rendrait des points au tonnerre, me fait sursauter dans mon banc.

Après la messe je vais m'asseoir à la station. En attendant mon train, je me livre à un passe-temps assez récréatif ici, qui consiste à regarder le va-et-vient des trams. A Batavia, ces véhicules publics sont le miroir où se reflète la mentalité des différents milieux. Les Hollandais occupent les premières classes. Ils s'habillent de blanc et se coiffent d'un canotier ou d'un casque rond, à bords plats, qui ne rappelle en rien le casque colonial de jadis. Comme complément direct, les « Heern » tiennent à la main un petit sac en cuir, sans lequel on les voit rarement circuler.

Dans les secondes classes ce sont les Chinois : vêtus d'un pantalon blanc et d'une veste de même nuance, agrémentée en général, de brandebourgs ; ils ont des souliers jaunes et le crâne partiellement rasé et coiffé d'un feutre mou fendu, posé « jauntily » ; leur longue queue est la

seule « fixture » qu'ils gardent encore de l'ancien costume national.

Puis viennent les wagons réservés aux indigènes « fur Inlanders », dans lesquels s'entasse la foule bigarrée des Javanais et des Malais : femmes en « sarong » de toile peinte et « cabaja » blanche ou de nuance claire ; la tête recouverte d'un grand voile de couleur, souvent bordé d'une broderie d'or ou de soie, — ou enveloppée d'un voile blanc uni qui retombe avec grâce jusqu'à mi-corps. Des épingles-pendentifs attachent leur « cabaja » et une ceinture ouvrée, — en argent doré de préférence, — emprisonne leur taille. Quelquefois, une écharpe en « batik » passée en bandoulière, soutient un jeune enfant « aux dessous simplifiés ». Les hommes portent le « sarong » court : tantôt en « batik toelis » ou toile peinte, décorée de sujets étranges mais harmonieux ; tantôt le « sarong » rayé à carreaux, — bien moins décoratif, — qu'on fait à Palembang. Si leurs vestes et leurs « cabaja » manquent de pittoresque, l'originalité des turbans également en toile à ramages, qui se cornent diversement suivant le district d'où vient l'« Inlander », relève le costume ; d'autres, les « hadjis », ont le fez arabe blanc ou rouge, ou bien une calotte de velours noir. Et les enfants, — des poupées brunes vêtues comme père et mère, ornées de bijoux ou parfois de gris-gris, — sont les plus drôles du monde : on dirait ces petites Bretonnes à longues jupes, les amusants fac-simile des Enfants de Velasquez.

Enfin, suivent un ou plusieurs wagons découverts, chargés de marchandises. On y voit étalés par terre, les plateaux qui servent aux indigènes pour transporter leurs denrées : sur les uns s'empilent des letchis aux coques rouges hérissées de pointes ; sur d'autres des mangoustans violets ou

des gousses jaune citron ; ou même, des légumes vert tendre. Et cette profusion de fruits multicolores dressés en pyramides sur le plancher du wagon, comme sur une table servie, est d'un effet ravissant. Parfois, un indigène coiffé du grand chapeau pointu en bambou, accroupi dans une pose de grenouille, se tient auprès de ses plateaux.

Quand j'arrive au quai de Priok, un batelier s'avance pour m'offrir ses services. Je descends dans sa barque et laisse tomber de mes lèvres le sésame fatidique : « Capal api pransman ! » Bateau à feu, français ! Et l'on me reconduit au *Haï-Phong*, que les Chinois et les Malais, nomment *Haï-Pon*, ne pouvant prononcer certaines lettres, telles que H, R, etc.

CHAPITRE XIII

LES FEDERATED MALAY STATES

Afin d'éviter le supplice de la cale sèche, je m'embarque pour les États Fédérés Malais. — Je casemate ma cabine sur la *Kinta* : plaisanteries du commandant à ce sujet. — La « hot food » et les taquineries des passagers. — « Flirt » colonial.

De Singapour à Port-Swettenham, premiers jours de février.

Nous avons reçu l'ordre, — je parle comme la servante du curé, — de conduire le *Haï-Phong* en cale sèche pour des réparations urgentes ; cela nous oblige à stationner une quinzaine à Singapour. Comme j'ai battu la ville en tous sens et que j'en suis rebattue, cette nouvelle me jette dans un profond marasme ; d'autant plus que notre Bouddha (je nomme ainsi le second capitaine, à cause de sa ressemblance avec le dieu, dont il possède la physionomie placide et la sérénité un peu narquoise), me dépeint avec malice, sous un jour exécrable, les horreurs de la cale en question, plus que suffisantes telles qu'elles pour rendre l'exagération inutile. Pourtant, ne sachant où me réfugier (les hôtels ici sont un autre genre de supplice), je me décide à résister le plus longtemps possible.

Après avoir déposé nos passagers à Borneo wharf, nous allons nous ranger le long du dock des charbonnages, près

de la fameuse cale, en attendant que cette dernière soit libre. Par malencontre, ma cabine se trouve précisément sous le quai de bois : de ce fait la voilà transformée en chambre noire et en étuve; en outre, les journaliers chinois qui travaillent sous les échafauds des docks, peuvent opérer une razzia chez moi, en se glissant par le sabord; enfin, nous sommes à un kilomètre des trams et en dehors de tout trafic.

Je patiente pendant deux jours; au bout de ce temps, n'y résistant plus, je me décide à suivre le conseil d'un agent des Messageries, M. de C..., une ancienne connaissance de la *Seyne*. Ce jeune homme m'engage à faire un petit tour sur un des bateaux de la Straits Steam Navigation Company, qui dessert les Straits Settlements et les Federated Malay States (États Fédérés Malais) et remonte plusieurs grandes rivières de la presqu'île de Malacca.

Après maintes recherches, à pied et en « rickshaw », — car mon conseilleur ne m'a donné qu'une adresse vague, peu commode à indiquer à un Chinois qui ne vous comprend pas et ne connaît rien de la ville, — un ennui colonial, — je découvre l'agence. En retenant ma place sur la *Kinta*, je m'enquiers des escales que doit faire ce steamer; mais le commis auquel je m'adresse m'indique des lieux fantaisistes... Et ma surprise est grande, après notre départ, quand le capitaine au dîner, m'enlève mes illusions.

Dans l'incertitude des moyens de transport, j'arrive à l'avance au quai d'embarquement; et je restais debout, plantée comme un dieu Terme, au milieu de mes nombreux colis, en attendant le remorqueur; sans un employé du port qui me prête obligeamment sa chaise, je risquais de prendre racine!

Aussi, en montant sur le vapeur anglais, un peu plus

tard, quel soupir de soulagement, à la pensée que mes tribulations touchent à leur fin !

Fort coquette la *Kinta*, avec sa peinture blanche et sa cheminée bleu ciel. J'y loge à l'avant du spardeck, près du commandant, les premières du second pont occupant la place de notre poste d'équipage. Des passagers remar-

La « Kinta ».

quent même assez judicieusement, que si l'on faisait une navigation de pleine mer, cet arrangement offrirait un danger sérieux. Ma cabine, gentille et commode, possède une vraie fenêtre et une double porte : l'une pleine, l'autre à claire-voie, — pour donner de l'air, — et chacun des vantaux se ferme à volonté. Le premier soir pourtant, je ne peux me tirer d'affaire toute seule « being unable to muster their intricacies », et suis forcée de recourir à un voisin. Dans l'intervalle, je fais une découverte qui me consterne : entre les cloisons et le plancher, règne un vide

d'au moins trente centimètres, — toujours en vue de la ventilation : de façon que je communique avec deux cabines : une jeune fille occupe celle de droite, mais j'aurai bien sûr le voisinage d'un horrible fumeur dans l'autre, — car la petite Anglaise et moi, sommes les seuls spécimens du beau sexe à bord du vapeur. Je prends donc le parti d'empiler devant ces ouvertures indiscrètes, mes oreillers, traversins, tapis et matelas disponibles ; après quoi, un peu rassérénée, je vais sur le pont, me reposer de mes travaux. On y a placé en grande abondance, chaises, petites tables et chaises longues en rotin, dont chacun peut profiter : ce bateau est un paradis maritime et si le serpent ne se glisse pas sous mes remparts improvisés, il ne me restera rien à souhaiter dans le meilleur des mondes !

Bientôt le « boy » apporte le thé avec des gâteaux, qu'il dépose sur un guéridon devant chaque voyageur, et cette dînette en plein air semble bien plus appétissante.

Nous nous mettons en route vers quatre heures, et arriverons demain matin à Port-Swettenham, dans l'État de Selangor.

Je ne tarde pas à faire la connaissance de ma voisine, une jeune personne de Singapour, qui se rend à Kuala-Lumpur, où elle est engagée comme secrétaire chez un dentiste : ainsi que beaucoup de ses compatriotes, c'est une gentille « flirt » ; pourtant elle se montre aussi gracieuse envers les autres femmes qu'avec les messieurs, — qualité assez rare chez les « flirts ».

Pour le dîner, je me fais belle, ayant apporté de charmantes toilettes : je ne veux pas donner à l'Angleterre une idée mesquine des Françaises. La salle à manger se trouve à l'avant, sous les cabines du spardeck. Elle est jolie à ravir, mais les grands ventilateurs « electric fans » qui vont

battre des ailes au-dessus de nos têtes, m'inspirent des craintes sérieuses et je demande au Maître d'hôtel chinois, personnage noble et compassé, de me placer tout au bout de la table. Notre brave capitaine en a disposé autrement, car on me fait signe de m'asseoir à sa droite, et bon gré mal gré, il me faut braver les ventilateurs. Le repas est somptueux ; je me régale et mange comme quatre, pour me rattraper de la maigre chère du *Haï-Phong*. (Je prétendais qu'on élevait des bœufs spéciaux pour ce bateau, où je n'ai pu manger une tranche de rôti ou une bouchée des poulets maigres du bord, — vraies pelotes de ficelle.) Le seul « drawback » à la cuisine de la *Kinta*, est l'usage immodéré des condiments, dans celle-ci, où le poivre et les épices jouent un rôle capital. On passe en particulier un certain plateau rond, de dimension pantagruélique, divisé en un nombre infini de casiers ; et chacun d'eux contient une épice plus incendiaire que la voisine. Mes compagnons appellent cela de la « hot food », nourriture brûlante. Le commandant, sur ma demande, me nomme la majeure partie de ces épices : elles appartiennent à la variété des grains de grenade, qui brûlèrent vive la fameuse princesse des Mille et une Nuits. Je crois que le gingembre y figurait, mais je me suis gardée de dire l'emploi qu'en font les maquignons bretons... Bientôt ces mets incendiaires me deviennent plus suspects encore que les ventilateurs ; aussi, lorsqu'on me présente un plat, je m'informe aussitôt s'il contient de la « hot food » ; mais souvent, mes voisins se font un malin plaisir de m'induire en erreur, — d'où cris indignés de ma part. Un jour même, pendant le repas, à bord d'un steamer hollandais, mettant sans méfiance dans ma bouche un fruit que je prenais pour une prune confite, je dois me lever de table brusque-

ment pour rejeter dans les flots ce brandon incendiaire.

La petite Anglaise avait parlé au commandant de mes travaux stratégiques. Cet officier trouvant l'histoire plaisante, va raconter partout, que la passagère française avait bouché les prises d'air dans sa cabine, de peur que ses voisins ne fissent irruption chez elle ! Malgré mes dénégations énergiques, il n'a pas voulu en démordre.

Après dîner, je vais m'asseoir sur le pont, avec la secrétaire. Sa conversation sans être brillante est très supportable ; mais la jeune miss paraît tout absorbée par les faits et gestes de son « flirt », — un Anglais assez mûr, ami de sa famille et je pense, d'elle encore plus, — installé au fumoir.

Ce n'est pas la première fois que je constate cette disposition chez des étrangères, — Anglaises ou Hollandaises : elles laissent voir sans vergogne qu'elles s'occupent et se préoccupent des messieurs. Je ne dis pas que nous n'en fassions autant à l'occasion, nous autres Françaises ; mais nous n'avons garde de le laisser paraître : dans la circonstance, nous montrons plus de retenue, — tout au moins plus d'orgueil.

Au bout d'un moment, cet Anglais s'arrachant aux charmes du fumoir, vient nous retrouver et s'assied sur la chaise longue de ma compagne, tout près de cette dernière. Je crois qu'il avait pas mal bu au dîner, — comme tous les convives d'ailleurs (les passagers hollandais sont plus sobres), et ses plaisanteries passablement pâteuses, s'en ressentaient ; mais sa voisine semblait fort bien s'en arranger. Pourtant, à un certain moment, où il se permet une petite privauté indiscrète que la jeune personne ne goûte pas, elle lui lance un : « What cheek ! » (Quel toupet !) plus énergique que distingué.

CHAPITRE XIV

QUALA LUMPUR ET PORT SWETTENHAM

Un sport insipide. — Les « rubber plantations » (les plantations de caoutchoucs). — Quala Lumpur. — Mise à la portion congrue, je perds mon « self control ». — On trouve encore des tigres sur les timbres des États Fédérés Malais et sur les écussons des wagons. — Port Swettenham : l'écrin d'un soleil couchant.

Quala Lumpur et Port-Swettenham,
jeudi 9 février 1911.

Nous arrivons à six heures et demie a. m. à Port-Swettenham, dans la province de Selangor.

Le « flirt » de la jeune secrétaire me conseille, au lieu de rester à bord pendant l'escale, comme c'était mon intention, de prendre le train pour Kuala-Lumpur (Kuala, bouche de la rivière ; Lumpur, boueuse), capitale des États Fédérés Malais[1]. Ce monsieur ajoute qu'il s'occupera de moi et la petite Anglaise m'entraîne. « If the truth must be

1. Un chemin de fer qui a sa tête de ligne à Johore, au sud de l'État du même nom, traverse presque toute la péninsule de Malacca : il dessert le territoire de Malacca, le Negri Sembilan, les provinces de Selangor, de Perak et de Wellesley. Un embranchement important qui commence au Negri Sembilan, et va jusqu'à Tembeling au centre de la province de Pahang, est en construction.

De grandes routes traversent le territoire de Malacca, le Negri Sembilan, les provinces de Selangor et de Perak ; et deux tronçons dont le raccord est en projet, couperaient de l'est à l'ouest la grande province de Pahang.

told », en arrivant à destination ils me plantent là, d'un commun accord, et je dois me tirer d'affaire comme je peux, c'est-à-dire fort mal, passant mon temps à me perdre et à me faire retrouver, genre de sport des plus insipides !

Les trains des États Fédérés, semblables à ceux de Java, ne vont pas beaucoup plus vite ; cela me permet d'ailleurs de bien voir le paysage qui m'intéresse par sa nouveauté : c'est d'abord la petite ville de Klang, sur la rivière du même nom ; mais de la ligne on n'aperçoit que le quartier chinois ; voici ensuite Padang-Java, le commencement des plantations de caoutchoucs (rubber plantations) ; puis, Sungei Rengan, Batu Tiga, Sungei Wai, Petalinc, — petits hameaux au centre des grandes exploitations de ficus, qui se succèdent uniformément jusqu'à Kuala-Lumpur.

Pour transformer la jungle en « rubber plantation », on commence par abattre ses géants et l'on fait disparaître leurs souches. Dans certains cas, où ces dernières étaient restées sur place, elles ont communiqué une maladie aux ficus, — comme les souches des pins en Bretagne, l'ont fait pour d'autres arbres, dans des circonstances analogues. Ensuite, on brûle la jungle ; après ce nettoyage, les indigènes la défrichent et ils y plantent les jeunes caoutchoucs, — des Para rubber, — dont les feuilles en éventail, comme celles des marronniers auxquelles elles ressemblent, n'ont que trois lobes au lieu de cinq. Ces arbres se disposent à cinq yards de distance, sur des lignes parallèles, mais cet espace est trop rapproché et les branches se gênent entre elles et s'étouffent. Actuellement, les planteurs commencent à laisser un intervalle de sept yards entre les « rubber trees », et en mettent cent à l'acre. Lorsque les ficus ont quatre ou cinq ans on pratique les premières incisions, — parfois à trois ans, si les « Para rubber »

trouvant un bon sol, prospèrent (ceux que nous voyons dans les plantations entre Padang-Java et Kuala-Lumpur ont environ 10 ans) ; les « Koeli » entaillent l'arbre, et placent sous cette incision un godet où la sève coule pendant deux heures environ ; après ce laps de temps, elle tarit et la blessure se bouche d'elle-même. Quand les godets sont

Ensuite on brûle la jungle.

pleins, les indigènes les vident dans des récipients où il se forme des grumeaux sans valeur ; le caoutchouc se fabrique avec le reste du liquide que l'on coagule en y versant un acide. Des ouvriers passent alors un rouleau sur cette matière figée pour la transformer en feuilles, qui s'expédient en Europe.

En arrivant à Kuala Lumpur, je prends un « rickshaw » et me fais conduire à la poste, où, suivant mon habitude, je vais offrir un sacrifice sur l'autel de l'amitié : avec leur

écusson où se voit un tigre prêt à bondir, les timbres des États Fédérés Malais sortent de l'ordinaire.

La gare est un bâtiment colossal, digne d'une cité européenne; même, elle l'emporte sur quelques stations de grands centres; mais les faubourgs que nous traversons

Les « koeli » entaillent l'arbre et placent sous cette incision un godet.

pour atteindre la poste, située au cœur de la ville, manquent de caractère : les magasins, presque tous chinois, y sont quelconques. Pourtant nous passons devant une superbe pagode : avec son fouillis de découpures, en partie dorées, ses bandeaux de faïence en relief, diversement nuancée et son inattendu très voulu, le temple chinois constitue une des choses les plus difficiles à bien décrire. En faire une jolie

peinture nécessiterait une étude prolongée, et mon « Centaure » file à toutes jambes : — ou mieux encore, il faudrait s'appeler Loti.

La poste aussi est grandiose, comme tous les édifices du quartier anglais ; ici, nul besoin de ménager l'espace : les architectes ont pu étaler tout au large, la splendeur de leurs constructions. Mais ces choses manquent d'intérêt pour

Kuala-Lumpur, capitale des États Fédérés Malais.

moi, qui recherche uniquement la couleur locale et je me fais un mauvais sang extrême, car mon conducteur chinois ne me comprend pas et ne trouve aucun des magasins que je lui nomme ; il paraît même franchement outré quand je le force à retourner sur ses pas, pour me conduire à une boutique que nous avions dépassée en allant.

Je finis par m'arrêter à un hôtel, pour y prendre un lunch tardif. Dans la salle à manger, — une vaste pièce blanchie à la chaux, — je retrouve mes ennemis les ventilateurs : leurs grandes ailes tournoient comme celles

d'un moulin par la rafale. Me plaçant le plus que je peux hors de leur atteinte, je demande le menu. Trompée par le nom anglais de quelques plats, je choisis des mets qui paraissent acceptables. Aussi, mon indignation déborde-t-elle, quand on me sert au fond d'une assiette, une portion microscopique, — dans l'ongle diraient des Bretons, — mélange de choses sans nom, semblables aux aliments chinois préparés dans des soucoupes : j'ai faim et ces horreurs m'écœurent sans me rassasier. Avisant une motte de beurre superbe, sur une table contiguë où déjeunent trois Anglais, je dis au « boy » de m'apporter un morceau semblable, « sama sama » et une tasse de café. Ce Malais peu débrouillard ne faisant pas mine de me comprendre, je m'agite et commence à perdre patience.

Si mes voisins ressemblaient de loin, de très loin même, au bon Samaritain, ils me viendraient en aide ; mais ils attendent pour cela que je réclame leur entremise. Avec l'objet de mes désirs, je retrouve enfin ma quiétude.

Un de ces peu charitables voisins, qui s'embarque sur la *Kinta*, y raconte « with gusto » mes mésaventures à l'hôtel, et comme mot de la fin (faim devrais-je orthographier) lance cette flèche du Parthe : « Cette pauvre dame ne s'est calmée qu'en voyant le café apparaître ! »

Quand je paye ma note au bureau, le Maître d'hôtel du lieu, en brave filou, dit au caissier qu'on m'a servi un déjeuner complet, et cet employé me le compte bel et bien comme tel !

Indigérée, — non de mon piètre repas, — qui rivalise avec la maigre chère du *Haï-Phong*, — mais de Kuala-Lumpur, je retourne à la gare pour y attendre l'heure du départ.

Dans l'intervalle, je m'amuse à regarder le défilé des trains, aux wagons décorés de miniatures à l'huile : des armoiries avec un tigre bondissant et la devise : Federated

Malay States. Je croyais même que les derniers félins de la péninsule avaient cherché refuge sur les timbres et les écussons des wagons, et l'on me surprend fort en m'affirmant le contraire.

C'est improprement, qu'on appelle les provinces de la presqu'île de Malacca : the Straits Settlements; ceux-ci, les Anciens Établissements, consistent de : Singapour, Malacca, Dindings, Pulau Pinang (ou île Pinang) et en face de cette dernière, la province Wellesley ; celles de Selangor, Perak, Kedah, Kelantan, Trengganu, Pahang et Negri Sembilan, gouvernées par des sultans indigènes sous le protectorat de l'Angleterre, constituent la presqu'île de Malacca et se nomment les Federated Malay States, États Fédérés Malais : Kuala-Lumpur en est la capitale.

Je retourne à Port-Swettenham avec un de nos passagers anglais ; mais la chaleur est accablante et nous n'échangeons que de rares paroles. Aussi, en arrivant au débarcadère, avec quel plaisir je me glisse dans ma coquille, — la *Kinta :* ceux qui ont passé par là, connaissent seuls la profonde satisfaction avec laquelle on retrouve son bateau, sa cabine et le five-o'clok, après ces excursions exténuantes.

Port-Swettenham : l'écrin d'un soleil couchant : sur l'estuaire au gris opalin, — des coulées de vermeil pâle s'allongent, — l'adieu de l'astre rutilant dont les rubis s'éteignent, — sous le vitrail de nacre ternie du dôme nuageux.

Les îles au vert changeant, — tels des cabochons d'émeraude, font une bordure saillante au miroir d'argent du grand lac — et sur sa surface amatie, la nuée légère aux teintes d'orient de perle, imprime en passant son éphémère image.

CHAPITRE XV

NEW-HARBOUR ET TELUK ANSON

La jungle malaise. — Je remonte en « launch », à Teluk Anson : on célèbre ma légende au fond de la Malaisie. — La ruée américaine. — Premiers singes. — Une plantation dans la jungle : sa ressemblance fallacieuse avec nos bois bretons. — Nous sommes entourés par les tortues. — On a vu rôder un tigre près de la berge où la *Kinta* s'amarre. — Les « flying foxes » ou renards volants. — La forge du bon Dieu. — Un prospecteur des mines d'étain de Kinta : je capitule lâchement devant les conventions du vieux monde.

New-Harbour et Teluk Anson, 10 et 11 février.

Nous arrivons à 6 heures et demie a. m., à Teluk Anson (estuaire d'Anson), situé sur le Perak, qui baigne la province du même nom.

J'étais encore couchée lorsque nous entrons dans le fleuve, une circonstance qui excite mes regrets un peu plus tard, quand j'ouvre ma porte : la saveur étrange, sans précédent pour moi, de cette nature malaise se révélant aux premières fraîcheurs du matin, à l'éveil de son lourd sommeil de serre chaude, valait qu'on assistât à son petit lever : des traînées de brume opaque recouvrent encore par places l'eau sombre de la rivière ; paresseusement, elle ondule tortueuse entre deux rives basses, sur lesquelles s'étouffe l'affolante végétation de la jungle malaise, où toutes les

gammes du vert, en la plaquant de tons différents, forment une harmonie chantante.

Comme l'ancien port, celui de Teluk Anson, est enlisé, notre steamer s'amarre à deux kilomètres plus bas, au New-Harbour, dont les hangars aux éternelles toitures de tôle, et la voie ferrée, gâtent le pittoresque.

Il faut remonter à Teluk Anson par un petit « launch » qui fait la navette entre les deux ports, ou bien y aller en « rickshaw ». Une demi-lieue en bordure de la jungle, hantée par des tigres, ne me sourit pas ; et un tête-à-queue, si l'on me permet cette expression, avec un conducteur malais qui ne m'inspire aucune confiance, me tente encore moins — je choisis donc le remorqueur.

Mais à peine y ai-je pris place (on m'avait fait asseoir dans un fauteuil en rotin, avec moult déférence), que je deviens le point de mire de ses passagers indigènes ou chinois ; un des matelots malais, leur raconte sur moi des histoires aussi intéressantes qu'amusantes, — à en juger par leurs mines et leurs rires enfantins. Intriguée autant que surprise, je m'étonne d'être connue et célébrée au fond de la Malaisie, où je ne suis jamais venue. J'ai plus tard l'explication de ce phénomène : le narrateur qui « palabrait » avec entrain, m'avait connue sur la *Seyne* où il faisait partie de l'équipage indigène.

J'allais à Teluk Anson pour voir la ville, d'abord, mais aussi pour combler « the up to date world's desire » : envoyer des cartes postales et des timbres à mes amis. Disons tout de suite, que je me livre aux recherches les plus fatigantes et les plus illusoires pour revenir Gros-Jean comme devant. Mais je recueille une impression charmante de cette petite cité. Celle-ci, bien qu'elle se compose comme toutes les villes de l'Est, d'un quartier chinois et

Paresseusement, elle ondule tortueuse, entre deux rives sur lesquelles s'étouffe l'affolante végétation de la jungle malaise.

d'un quartier européen, — celui des « bungalows », — n'a aucune parenté avec la « colonial town » anglaise : c'est une

Un temple chinois aux Federated Malay States.

sœur jumelle de l'Éden de Madagascar, l'exquise Nossi-Bé. Les habitations des Célestes, s'étendent partiellement en bordure du fleuve : une merveilleuse pagode entourée d'arbres majestueux, y figure comme un décor de féerie.

Je voulais y retourner le lendemain pour tâcher d'en faire une esquisse; mon courage faiblit devant la double épreuve qu'il faut affronter : un soleil des tropiques et une ruée de population chinoise et indigène, qui m'eût entourée, poussée et fait subir le sort d'une grappe de raisin dans un pressoir. Déjà sur mon passage, les Chinoises criaient en me montrant : « Murrican, Murrican ! » qui signifie « American », Américaine, — car il n'y a guère que les voyageurs de cette nationalité qui parcourent la péninsule de Malacca. A Java, c'est une vraie inondation ; « Jonathan » ne s'y fait d'ailleurs pas aimer et son unique mérite consiste en ce qu'il a forcé la population, — Malais, Chinois et métis, à comprendre un peu l'anglais et à baragouiner quelques phrases dans cette langue. Il y a deux ans, avant la ruée américaine, personne ne savait un mot d'anglais : on devait parler malais ou s'exprimer par mimique. A ma première traversée sur le *Haï-Phong*, nous avions une bande de touristes américains, autour desquels s'étaient collés, comme des moules à une roche, — qu'on me pardonne l'image, — quelques voyageurs français. Ces gens ont passé la majeure partie du trajet à compulser des comptes, ou a supputer la perte au change sur les monnaies des pays déjà vus ou à voir : le barnum, — je nomme ainsi le « leading American » de la bande, — s'installait à une table avec les feuilles de leur comptabilité, tandis que les autres mollusques se rangeaient près de lui. La chose qui les aura le plus frappés pendant leur « tour », c'est à coup sûr la frappe des pièces étrangères !

Les officiers des bateaux hollandais qui « font » les colonies néerlandaises, parlent l'anglais assez correctement, bien qu'avec une prononciation hollandaise, « car, me disait un de ces messieurs, quoique nous apprenions votre langue

au collège (at school), nous l'oublions bientôt, n'ayant jamais l'occasion de la parler; tandis que nos passagers anglais ou américains, assez nombreux en général, nous empêchent de nous rouiller ensuite. »

Comme je ne retrouvais ni l'embarcadère ni le « launch », un jeune homme s'approchant de moi (le capitaine de port), me dit : « N'êtes-vous pas la passagère française de la *Kinta*, madame ? Vous cherchez peut-être le remorqueur... » et comme j'acquiesce, il me conduit complaisamment jusqu'au bateau.

Là encore, m'a réputation me précédait.

En retournant à bord, à un moment où notre « tug » serre de près la berge, j'aperçois deux singes gris sur les branches d'un arbre — enfin ! Depuis dix ans que je parcours tous les pays à singes, avec l'espoir de rencontrer quelques-uns de ces animaux, toujours en grève à mon arrivée, ce sont les premiers que je vois. Ravie de ma découverte, je témoigne ma joie bruyamment ! Ces quadrumanes, sans aucun doute, singent (qu'on me passe cet affreux à peu près) le rayon vert : ils sont insaisissables comme lui, et comme lui, on ne peut les entrevoir qu'au coucher du soleil.

Lorsque je monte sur le steamer, un calme délicieux y règne : tous nos voyageurs ont débarqué et le brave commandant est allé surveiller sa plantation de caoutchoucs (chacun ici a la maladie du Para rubber) ; les jeunes officiers vaquent seuls au chargement et les « boys » chinois savonnent les planchers neigeux des cabines vacantes.

Je m'installe sur le pont au milieu de mon petit ménage, et me fais servir le thé ; cela me paraît délicieux après ma longue course au soleil.

Un des lieutenants passant par là, — comme le furet du

bois joli, — nous taillons une bavette ; un peu plus tard, c'est le tour du « mate », le second capitaine ; ce jeune homme qui parle le français est bien aise « to air his french ».

En face de nous, sur l'autre rive, s'élève une plantation de ficus, conquise sur la forêt vierge qui l'encadre. Parmi les caoutchoucs, quelques fûts majestueux et des souches, attestent encore de la mutilation sacrilège. (Je ne suis pas atteinte jusqu'ici du rubber dicease.) Là, auprès de la berge, une petite villa blanche donne l'impression d'une vie douce et calme ; tandis qu'au fond, les arbres géants de la jungle prennent dans ce recul, l'aspect de nos forêts armoricaines. Ces vastes clairières parsemées de souches et de vieux pins brisés par le vent et par l'âge, — colonnes mutilées qui se dressent tristement, — me laissent toute rêveuse : elles me font croire que je suis « de retour » dans nos grands bois bretons... Mais le « mate » de la *Kinta* me rappelle à la réalité ; il me dit qu'un mois auparavant, un crocodile a mangé une négresse devant la paisible demeure ; que tout récemment, non loin de cette maison, on a tué un éléphant au bord de la jungle ; enfin à une faible distance de l'endroit où nous sommes amarrés, un Anglais a vu dernièrement un tigre qui rôdait. Je croyais, moi, qu'il ne s'en trouvait plus que sur les timbres-poste des Federated Malay States et les armoiries de ses wagons !

Autour du steamer, de grosses tortues nagent nonchalamment — et je demande à mon compagnon si l'on rencontre aussi dans le voisinage, des « flying foxes », ou renards volants, une espèce de chauve-souris qui a la tête d'un renardeau. Il me répond affirmativement, en ajoutant que s'il avait le temps il m'emmènerait près de là,

Les vastes clairières parsemées de souches et de vieux pins brisés par le vent et par l'âge.

dans le bois, et m'en montrerait. Mais on voit surtout ces bêtes à l'époque des fruits ; elles aiment beaucoup ces derniers et voltigent sur les arbres qui en portent.

Un Anglais a vu dernièrement un tigre qui rôdait.

Après dîner, je me tiens quelque temps encore sur le spardeck ; la nuit est venue, un calme profond enveloppe la jungle et le fleuve : tous deux semblent plongés dans la torpeur. Tout à coup, une étincelle saute près de moi. Est-ce un fumeur imprudent? La brise fait courir sur le pont,

la parcelle incandescente, et bientôt à l'entour, c'est un scintillement de points rutilants. A cette vue je me mets à rire ; j'ai reconnu la forge du bon Dieu : les lucioles phosphorescentes et fugaces, joli feu d'artifice presque aussitôt éteint qu'allumé.

Le lendemain matin, je retourne à Teluk Anson ; mais cette fois, peu désireuse de m'éreinter comme la veille, au lieu de descendre à terre, je me contente de faire la navette entre les deux ports, avec le remorqueur.

Je déplore de ne pas savoir photographier ; en rivière, il se rencontre à tout moment de ravissants sujets, impossibles à reproduire de la berge. Précisément j'aperçois un amour de « kampong » que j'aimerais à fixer : des petites chaumières malaises recouvertes en palmes, cachées à demi par un store de palétuviers en bordure de la rive, et blotties sous de grands cocotiers. Une poignée de pirogues, — la flottille du hameau, — sont remisées auprès des maisonnettes, à l'abri des crues du fleuve. Ce groupement ressemble à un chantier de construction, en miniature, mais la crique sablée qui sert au lancement, — quelques mètres à peine de profondeur, — est elle-même un diminutif.

Au premier tour de « launch », j'entre en conversation avec un passager, et fais bientôt sa connaissance. J'apprends qu'il est prospecteur. On ne rencontre ce type assez curieux et difficile à définir que dans les colonies, et Bret Harte l'auteur américain, le dépeint très « accurately » dans ceux de ses récits qui traitent des mineurs de la Californie.

Cet homme n'est pas absolument ce que l'on convient d'appeler un monsieur en Europe, — non plus qu'un ouvrier, — ni même un déclassé ; pourtant il s'est déclassé en menant longtemps une existence assez sauvage et très

simplifiée, avec le minimum d'entraves qu'elle comporte. C'est un individu qui a oublié l'étiquette et les convenances européennes. Ayant abandonné les conventions multiples qui emmurent l'Européen du vieux monde (of the old world), il est un peu revenu à la vie primitive.

Alors, pour causer avec moi, il reste sur le remorqueur —

Une mine d'étain dans la province de Perak.

et je le laisse faire, parce que sa conversation m'intéresse.

Ce passager parle assez bien notre langue, l'ayant apprise avec sa mère, une Française mariée à un Anglais. Le jeune colonial prospecte actuellement aux mines d'étain de Kinta, les plus importantes de la province de Perak (prononcez Pera, le k, ne se fait pas sentir en malais). Elles sont situées dans le district de Kinta qui tire son nom d'un affluent du Perak.

Cet homme a employé jusqu'à quinze mille Chinois dans

cette exploitation, sans qu'il se soit jamais produit de rixes, chose impossible avec des Européens ; il ajoute qu'on a dû établir des lois sévères dans les mines d'Australie : un Italien ayant tué un de ses camarades à coups de couteau, est jugé et pendu quelques mois plus tard. Après cette exécution, ses compatriotes trouvent plus prudent d'attendre leur retour en Europe pour dégainer.

On a institué des règlements pour empêcher les exploitants des mines, de rejeter les débris de ces dernières dans le fleuve Perak, qu'ils envasent de plus en plus — à tel point que les steamers ne peuvent remonter actuellement qu'à New-Harbour, — l'ancien port de Teluk Anson (baie d'Anson), où se trouve la ville, étant déjà trop embourbé. Et les flots du Perak sont aussi limoneux que ceux des « kali » de Java, mais ici cette couleur d'ocre provient des déchets miniers.

Lorsque je remonte à bord, ce monsieur me suit sous un prétexte quelconque. Comme je ne sais pas, en somme, à qui j'ai affaire, craignant de me compromettre aux yeux d'Albion, je secoue le plus poliment que je peux, ce compagnon d'une heure.

Conventions et convenances du vieux monde, que ce manque de charité vous soit imputé !

CHAPITRE XVI

PORT-SWETTENHAM
PORT-DICKSON, MALACCA

Les hommes des Straits Settlements « cant afford a wife ». — « Wisky and soda ». — Un dîner colonial et physionomies de coloniaux anglais. — Visite indiscrète. — Promenade à Port-Swettenham. — Le char des Federated Malay States. — Les cartes postales : nécessité d'une ligue défensive contre certains sujets. — Cuisine chinoise. — La vengeance d'un Malais. — Port-Dickson. — Malacca aux lumières.

De Teluk Anson à Port-Swettenham, Port-Dickson, Malacca la nuit,
12 février et jours suivants.

Vers quatre heures, la gent passagère envahit de nouveau le steamer. On installe un gros Chinois, — une pleine lune, — avec son fils, dans la cabine adossée à la mienne. Cela me navre, car les Célestes sont les plus grands fumeurs du monde ; sous ce rapport ils battent toutes les nations du globe : mes remparts deviendront insuffisants comme état tampon !

Beaucoup de Chinois coupent leur queue à présent, par ordre impérial (ils avaient commencé à l'occasion de la dernière guerre de Chine); cette mutilation leur donne une grande ressemblance avec les Japonais, à l'exception de la stature pourtant, beaucoup plus élevée chez les Fils du Ciel. Mais je m'y suis souvent trompée.

Un de nos anciens passagers descendu à Teluk Anson, pour surveiller une vaste plantation de caoutchoucs, dans laquelle il a des intérêts considérables, vient de rappliquer et retourne avec nous.

Comme à l'aller, c'est un essaim de coloniaux « males » ; il n'y a que deux « females » : une jeune créole d'Hyppoh, avec son mari, et une demoiselle de Singapour.

J'objecte plutôt à cette invasion masculine, — à cause de la fumée, — mais ici les femmes sont assez rares ; en voici la raison, donnée par un des officiers du bateau et corroborée par un résident du pays : la moitié des hommes des Straits Settlements et des États Fédérés (je parle des Anglais) restent garçons, parce qu'ils n'ont pas les moyens d'avoir une épouse, — not being able to afford a wife, — ces dernières coûtant si cher à leur mari dans ce pays. Célibataire, le colonial peut vivre à l'aise ici, avec deux cents dollars par mois (le dollar des Straits Settlements vaut deux francs quatre-vingts centimes) ; marié, c'est une autre chanson : la femme ne veut rien faire ; il lui faut cinq ou six domestiques et si la voisine a équipage, elle en réclame un aussitôt, lorsque dans la même situation « at home », en Angleterre, elle s'en passerait et se contenterait d'une seule bonne.

Les hommes, eux, boivent jusqu'à vingt-cinq « whisky and soda » par jour, là où en Europe, ils n'en prendraient que cinq (ce qui me semble déjà exorbitant), et l'on paye cette boisson, soixante-quinze centimes, aux Straits Settlements.

Quand nos voyageurs arrivent, j'étais installée sur le pont où j'écrivais « as for dear life » ; ma vitalité effervescente divertit beaucoup tout le monde, et j'entends l'Anglais de Singapour parler de moi au commandant ; il s'informe de l'emploi de mon temps pendant les deux journées que

j'ai passées seule à bord, — et termine en disant d'un air amusé : « She is letting of steam ! » qui peut se traduire par : Elle fait échapper son trop-plein de vapeur ! Terme que j'ai trouvé humoristique et « adequate ».

En redescendant la rivière, ce monsieur me montre l'exploitation qu'il venait surveiller : elle s'étend colossale sur les deux rives du fleuve : à bâbord, trois ou quatre jolis « bungalows » servent de logement aux surveillants et à leur famille. Mon voisin, reçu dans une de ces demeures, tâche d'y découvrir son hôtesse ; mais celle-ci ne l'attend pas sous l'orme — d'ailleurs absent. En face, sur l'autre rive, on a bâti un village pour les « koeli » qui exploitent la plantation. Avec ses « bungalows » longs et bas aux toits gris, ce hameau a l'aspect d'un bourg japonais.

La table au dîner, présente un spectacle curieux : celui d'une réunion d'hommes — que je ne qualifierai pas d'Adonis, mangeant avec solennité. La physionomie des coloniaux anglais des Straits Settlements se dépeint assez difficilement, car ils semblent avoir perdu les caractéristiques de leur race : leurs traits plutôt irréguliers, paraissent un peu taillés à coups de serpe, et leur visage est noirci et tanné par les rayons brûlants et la brise saline. Mais je n'ai rien à leur envier sous ce rapport, la mer et le soleil de l'Est ayant laissé sur ma figure les marques de leurs nombreux baisers.

Les femmes sont mieux et ma petite voisine d'en face, une brunette accorte qui voyage avec son mari, aimerait à rire, comme moi ; mais le silence solennel la glace ; nous échangeons un coup d'œil d'entente et je lui demande, sotto voce, si l'on observe toujours ce mutisme de trappistes aux tables anglaises ? — « Non, dit-elle, cela dépend des jours... »

Le gentleman de la plantation, — peut-être un autre, car

tous ces coloniaux se ressemblent, et je les confonds, — me sépare de la seconde passagère ; celle-ci, une belle personne, vient de villégiaturer chez sa jeune belle-sœur nouvellement mariée, qu'elle ne connaissait pas encore, et retourne à Singapour auprès de sa mère : elle a beaucoup de prestance et de fort jolies toilettes.

Nous nous lions toutes les trois intimement, — intimité de voyage, qui finira avec la traversée ?

Le commandant m'annonce que nous trouverons demain à Port-Swettenham, un bateau de la Compagnie, allant à Malacca ; comme la *Kinta* y touche seulement, si je transborde, je pourrai visiter cette ville.

Je demande au mari de la créole, placé vis-à-vis de moi, s'il trouve Malacca, qu'il connaît, intéressant à voir ; et comme il me répond affirmativement, les deux aimables femmes qui veulent me garder à bord avec elles, lui adressent aussitôt des reproches à ce sujet.

Ma nuit a été peu reposante. A Teluk Anson, on avait débardé le reste des marchandises, sans reprendre une charge suffisante pour caler le bateau, qui trépidait horriblement ; j'ai dû étendre mon matelas sur le plancher et coucher par terre, pour amortir les secousses.

Par malencontre, j'ai un co-habitant de chambre, aussi répulsif que malavisé, — un cancrelat de Chine (ces bêtes plus grosses que les sauterelles d'Afrique sont d'une vélocité prodigieuse) ; le mien me fait de fréquentes visites que je goûte fort peu, et se retranche prestement derrière mon échafaudage de remparts, ou bien sous ma toilette, dès que j'essaye de le saisir. Cette nuit, la maudite bestiole profite de ce que je suis à sa portée, pour se promener sur ma figure, qui garde à mon réveil, les vilaines traces de sa visite !

Il est encore bon matin, quand la *Kinta* vient accoster à Port-Swettenham. Comme c'est un dimanche, je voudrais bien — non pas aller au bal, comme Cendrillon, — mais à la messe ; et je sais par une carte postale qu'il existe un couvent de religieuses à Kuala Lumpur. Malheureusement, le trajet d'aller et retour est long et fatigant et d'autre part,

PORT-SWETTENHAM. — Le steamer mentionné par le capitaine est amarré près de nous.

j'ignore l'emplacement de cette communauté ; j'arriverais sans doute trop tard pour l'office, — les messes se disant en général de bonne heure aux colonies; et enfin, je risquerais fort, de ne revenir qu'après le départ du bateau... Je me résigne donc à rester à Port-Swettenham.

Le steamer mentionné hier par le capitaine, est amarré près de nous. Il partira tantôt pour Malacca et j'aperçois un missionnaire qui s'embarque : en me pressant un peu, je pourrais encore transborder. J'hésite et n'arrive

pas à prendre un parti. Ce vapeur est un des plus petits de la Compagnie et l'on y sert les repas sur le pont, ce qui m'effraye, ignorant encore que c'est précisément un des grands charmes des côtiers hollandais. Enfin, je perdrais mon billet de retour, d'ici à Singapore. Pendant mes tergiversations, le temps fuit et je demeure sur la *Kinta*.

Comme le commandant fait un petit tour à terre avec la jeune créole, qu'il connaît, ils m'emmènent.

Port-Swettenham peut se résumer ainsi : une majestueuse allée de filaos, bordée de quelques « bungalows », — ce qui rime, — et un village chinois très insignifiant et banal : c'est tout.

A l'entrée de l'avenue, plusieurs charrettes stationnent ; une d'elles, le char typique des Federated Malay States, est très longue et recouverte d'une sorte de tente ou pavillon, que soutient un arêtier relevé aux deux bouts, comme le toit d'une pagode ; des ornements plus ou moins nombreux, selon les circonstances, décorent ces extrémités.

Au retour, nous arrêtant à la gare, où l'on vend des post-cards, nous y retrouvons les passagers de la *Kinta* attablés au bar, en train de se rafraîchir. Nous nous installons, Mrs Parsons et moi, devant les gravures convoitées. Comme d'habitude, la station du chemin de fer y joue un rôle important, — j'allais mettre importun ; car enfin, qu'une gare soit française, malaise, chinoise ou japonaise, je ne vois entre elles, aucune différence. Les collectionneurs de cartes artistiques devraient former une ligue défensive contre certains sujets, tels que chemins de fer, réservoirs, autos, sans oublier les quais avec leurs hangars en tôle. (Les fameuses ferrailles, chères à Loti !)

Pour remonter à bord, nous traversons le débarcadère (encore de la tôle ondulée et des planches) ; des marchands

ambulants chinois y étalent leurs victuailles : repas complets où les Fils du Ciel n'ont que l'embarras du choix, parmi les plats sans nombre qui s'offrent à eux.

Ma compagne qui connaît les étonnantes choses que contiennent les bols et les petites assiettes, — autant de mystères pour moi, — me les énumère.

Le char typique des Federated Malay States.

A mon grand regret, je me souviens seulement du rôle prépondérant qu'y joue le poisson sec, sous toutes ses formes, et les œufs durs salés, — en général des œufs de canne, bleu-vert ; ceux-là, je peux en parler en connaissance de cause, en ayant mangé plus tard sur les steamers hollandais où l'on paraît les apprécier beaucoup ; je les trouve exécrables.

Parmi les passagers qui s'embarquent à Port-Swettenham,

nous remarquons un grand colosse, dont la figure est couverte de bandelettes et le cou tout entortillé de linges ; il ressemble à un étudiant allemand qui vient de se battre en duel. J'entends le commandant lui dire : « Bien sûr, vous désirez être seul dans votre cabine ! » Ce colonial excite notre curiosité et nous faisons toutes sortes de conjectures à son sujet...

Voici ce que nous apprenons sur lui un peu plus tard : Une nuit que ce jeune homme dormait tranquillement, son « boy » indigène, — pour une raison que j'ignore, — entre dans sa chambre et cherche à lui couper le cou. Le géant blessé s'éveille, se débat et parvient à se débarrasser de son agresseur, — mais il sort de là dans un état pitoyable. On l'a soigné et il est à peu près remis ; pourtant, il gardera toujours les marques de cette aventure terrible.

Les Malais sont vindicatifs, et ceux qui les emploient les traitent parfois avec rudesse, — un tort à coup sûr, mais aussi une grave imprudence quand on connaît la mentalité du Malais chez lequel le sens moral est rarement cultivé, et les instincts souvent mauvais.

La *Kinta* repart vers dix heures pour Port-Dickson, où elle arrive dans l'après-midi.

Situé dans le Negri Sembilan, une autre province de la presqu'île de Malacca, Port-Dickson n'est qu'un grand village colonial en bordure de la jungle. Il consiste en majeure partie d'échoppes chinoises.

A ma vive contrariété, on me dit que je ne peux descendre ; pourtant nous touchons presque à l'appontement de bois ; mais il paraît que le bateau repartira incessamment. Comme je me suis mis en tête, que je trouverais des post-cards chez les petits marchands chinois, cet obstacle imprévu me vexe à double titre.

Un passager anglais m'insinue qu'en tout cas, il y a certainement des tigres dans la jungle qui borde le village.

Quand nous arrivons devant Malacca, dans la province du même nom, il fait nuit noire.

Nous sommes très loin de terre et l'on ne peut songer à descendre à cette heure tardive ; d'ailleurs, nous ne restons

PORT-DICKSON. — Nous touchons presque à l'appontement de bois.

que le temps nécessaire pour prendre les passagers. Cela me désole, car la ville fort ancienne, possède des monuments catholiques intéressants : une église et divers édifices d'une époque reculée, celle des anciennes missions, je pense, car Malacca fait partie des vieux Etablissements du Détroit, ou Straits Settlements proprement dits.

Du bateau, on ne distingue que la ligne plus foncée de la côte, piquée de points de feu, — les lumières de la petite cité.

Je passe la soirée sur le pont avec mes deux amies ;

MALACCA. — La ville, fort ancienne, possède des monuments catholiques intéressants.

elles me font raconter les choses d'Europe qui semblent les intéresser vivement et la petite mariée me dit : « Je connais

Londres, je suis Anglaise ! » Elle a pourtant la vivacité, la gaîté et le genre pas du tout « stuck up » d'une créole.

Notre steamer arrive à Singapour dans la nuit, mais les passagers ne débarquent que le lendemain matin.

Le brave commandant au moment des adieux, m'offre une jolie carte de la « *Kinta* », en ajoutant qu'il ne fait pas cela pour tout le monde. De mon côté, je promets à miss Jennings, la belle personne de Singapour, d'aller prendre le thé chez elle : la stupidité des conducteurs de « rickshaws » et de « malabars », m'empêche de tenir parole.

Un ami de cette demoiselle vient la chercher au débarcadère ; l'autre jeune femme part avec son mari. Mais je dois me débrouiller seule pour regagner le *Haï-Phong*, où nulle bienvenue ne m'attend ; — j'ignore même sa situation car depuis mon départ il est entré en cale sèche.

CHAPITRE XVII

SUMATRA, LA JUNGLE

Les supplices de la cale sèche : notre vapeur transformé en ateliers de Vulcain ; suppression de la salle de bains et de « l'indispensable » : à l'instar des chats. — Je fuis le *Haï-Phong* pour la seconde fois et vais en pays inconnu : les facéties de l'agent hollandais. — L'arrière d'un côtier néerlandais. — La « table de riz » des chats. — Un dîner sur le pont : les « sambalans ». — La rivière de Djambi et la jungle de Sumatra. — Le parfum de la jungle vous grise. — Les « campong » de Sumatra. — Singes en peluche. — Moera-Saba et Simpang. — Un quadrille de *Chanteclair* : panthères ou argus? — Djambi : arrivée tardive : portrait d'un nègre dans la nuit.

De Singapour à Djambi, à travers la forêt vierge.

Je me fais reconduire aux docks, où comme je le supposais, je retrouve le *Haï-Phong* en cale sèche, bassin étroit garni de gradins et muni d'une écluse.

Sur une des rangées de marches, suivant le tonnage du bateau, on installe autour de celui-ci des étais de bois ou accores, dont une extrémité repose sur le degré, et l'autre s'appuie contre la coque du navire, qu'il soutient en équilibre.

Signe particulier aux colonies : le fond de la cale est rempli de scorpions.

Quand un soleil des tropiques chauffe les murs du bas-

sin et la carène de fer du steamer, la température des cabines n'a rien de paradisiaque, infernale, s'en rapprocherait le plus !

Comme je transportais craintivement et périlleusement ma personne et mes colis, sur le pont volant qui relie le quai au vapeur, je suis confrontée par un défilé de tout petits garçonnets armés de gros marteaux de fer, tels les nains des contes de fées, qui habitent au fond des mines. Ces enfants martellent l'intérieur des machines du côtier, où des hommes faits ne pourraient s'introduire ; ces derniers, des Chinois, frappent eux, à tour de bras sur les parois extérieures du bateau ; ils sont bien une centaine en tout : jugez du supplice, qui commence à l'aube et finit entre onze heures et minuit.

Mais ces pures délices ne sont rien en comparaison d'un autre tourment qui m'attend : défense d'entrer dans le B. R. et dans la salle de bains, qui laisseraient échapper... leur excédent, sur la tête des travailleurs. Comment faire? Si j'ose ainsi dire ! On m'avise pourtant que sur le quai, au milieu des tas de charbon, il existe une baraque en bois, contenant une dizaine de cases séparées et numérotées par groupes hiérarchiques, à l'usage du personnel de notre navette, — chaque groupe possédant sa clef.

Il règne précisément à bord, chez un certain nombre de personnes, une cholérine réfractaire à tous soins ; çà sera charmant, si l'on est malade la nuit, de traverser une planchette étroite au-dessus du vide et d'aller au milieu des tas de charbon, — tel un chat, se livrer solitaire à une promenade sentimentale au clair de la lune !

Ces diverses considérations me décident a entreprendre un nouveau voyage, jusqu'au départ du *Haï-Phong* pour Priok, et je me mets en quête d'un autre itinéraire.

Et bientôt mes recherches aboutissent au résultat suivant :

DE SINGAPORE A DJAMBI

15 février 1911.

Je serais, me dit-on, l'unique passagère pour Djambi ; mais le comique de l'affaire était ma totale ignorance de sa situation géographique. Seules, quelques cartes postales entrevues jadis, m'avaient montré un grand village bâti sur pilotis, au bord de l'eau, — mer ou rivière, — je ne m'en faisais nulle idée, la carte des Indes Néerlandaises ne mentionnant pas ce lieu; et les officiers du *Haï-Phong* auxquels j'en parle, n'en savaient pas plus long que moi : je partais donc pour l'inconnu. Jusqu'au nom du steamer de la Paketvaart, que j'allais prendre, restait indéchiffrable pour tout le monde.

Je voyageais pour la première fois sur un bateau hollandais, et n'étais pas sans inquiétude au sujet de la nourriture, — la fameuse « table de riz » jouant un rôle prépondérant chez les coloniaux néerlandais; leur agent, qui avait la plaisanterie lourde, me dit en souriant quand je lui en parle, que j'aurai toujours de l'eau sans poivre et du riz à volonté ; comme j'insistais d'autre part, pour savoir si leur vapeur rentrerait à coup sûr lundi, à Singapour, — le *Haï-Phong* partant de bonne heure le mardi ?

— Mais certainement, à moins qu'il ne se jette sur un roc ; dans ce cas je n'y puis absolument rien.

— Moi non plus et si l'événement se produit, je n'aurai pas à me préoccuper du départ du côtier français !

Après une série de petites péripéties qui constituent le

pain quotidien du touriste, je m'embarque sur le *Brouwer* dont j'apprends seulement le nom, en arrivant à bord.

L'agent qui m'accompagne sur ce vapeur me présente au capitaine ; ce marin me fait donner une cabine de quatre couchettes, éclairée par deux hublots grands comme des roues de moulin ; je pourrai y étaler mes effets à l'aise, ce qui me procure une jouissance profonde, car je ressemble au bleu de Prusse, dont une parcelle recouvre un vaste espace : j'envahis à moi seule un bateau.

Le nôtre, très petit, n'a pas de spardeck, et l'arrière est réservé aux passagers de première classe ; des rideaux de tentes avec des portières, séparent cette partie, du reste du pont ; sur ce dernier, au moyen de cadres en toile peinte, formant paravents, on a ménagé des compartiments pour loger les indigènes, tous passagers de pont.

L'arrière est disposé comme la véranda d'un « bungalow » néerlandais. Il s'y trouve de grands canapés en canne, ainsi que des guéridons, des chaises colossales, que seuls des Hollandais peuvent remplir (je m'y perds), — quelques-unes avec des bras extensibles sur lesquels les messieurs étendent leurs jambes, — et enfin la table de la salle à manger, car on prend les repas en plein air. Complément familial : dans un coin de la pièce, une boîte en bois remplie de sciure, sert de B. R. aux deux chats du bord, qui se prélassent tout le jour sur les canapés ; et près de notre propre table, au pied du gouvernail, la « table de riz » des matous est toujours servie : débris de viande et de poisson sur une vaste assiettée de riz — détail bien typiquement hollandais. Au-dessus du pont, des doubles tentes recouvertes d'une épaisse couche de peinture blanche, rendent le soleil inoffensif.

Le soir au dîner, mes craintes se justifient : les nom-

breux plats qu'on nous apporte, presque simultanément, — de sorte que les dîneurs peuvent empiler sur leur assiette plusieurs espèces de viandes, — sont relevés par des assaisonnements solides ou liquides, capables de provoquer une complète combustion des convives, à la fin du repas. Et les officiers hollandais, malgré un extérieur compassé, me paraissent assez inflammables !

Il y a un certain plateau à compartiments, — du genre de celui que l'on passe sur les bateaux anglais : — chaque casier contient un condiment différent, qui vous brûle la gorge ; ils appellent cela des « sambalans », mot qui peut se traduire par : choses excitantes pour l'appétit : c'est le brandon qui allume l'incendie !

J'apprends à bord, à ma grande satisfaction, que Djambi se trouve à Sumatra ; mais l'agent prend soin de me dire qu'il n'y a pas la moindre chose à voir.

Le début de la traversée semble lui donner raison, car à l'exception du semis d'îles de la rade de Singapour, et de celles du détroit de Durien, qui ont peu de relief et de végétation et n'offrent qu'un intérêt d'ensemble, je ne vois rien que d'assez ordinaire et mon enthousiasme s'est beaucoup refroidi : seule, la pensée que j'échappe aux horreurs de la cale sèche, maintient mon baromètre moral au beau.

Alors, me plongeant dans un gentil « novel », je m'y absorbe jusqu'à notre entrée dans le Kuala Nioer (bouche du Nioer), sur la côte est, de Sumatra. On me dit que notre vapeur remontera les méandres de cette rivière, à travers la forêt vierge, jusqu'à Djambi but de notre voyage, où le cours d'eau prend ensuite le nom de Batang-Hari.

Aussi, le lendemain matin, quand la jungle de Sumatra se révèle dans son incomparable beauté, le manque de sens artistique chez mon agent m'apparaît dans sa plénitude.

Sur les rives du fleuve aux innombrables coudes, la jungle se dévoile dans sa sauvagerie intense et sa végétation invraisemblable de terre surchauffée et humide; et cette union de l'eau et du feu, donne à la fois naissance à des géants dont la ramure touffue abriterait un hameau, et aux fougères délicates et fines qui poussent à leur pied, ou revêtent de leurs dentelles vertes le tronc d'arbres moins grands.

Ici, un colosse se dresse dans sa majesté isolée, dominant l'entourage : pareil à une colonne de porphyre rouge, son fût se couronne d'un feuillage aux découpures superbes, qui l'orne sans en cacher la noblesse ; tandis que les lianes souples et embrassantes, semblables à des serpents, enlacent dans leurs replis sinueux, ses voisins plus frêles.

Là, c'est un fouillis de fougères gigantesques, aussi grandes que des palmes, qui se mêlent intimement à ces dernières, déchiquetées comme elles.

Et cette végétation a des découpures étranges, inattendues, invraisemblables, de fantaisies japonaises ou chinoises...

Il y a de vastes étendues, où la jungle repose encore dans la virginité de sa sauvagerie superbe et voluptueuse, toute pleine de promesses, — dans l'échevellement abandonné de ses sous-bois : le parfum d'épices qu'elle exhale, d'essences précieuses surchauffées, très douces et un peu âcres, — l'âme même de la jungle, — vous grise... Qui le respire, ne peut l'oublier — le parfum de la Dame en noir ? Il vous hantera jusqu'à la fin.

Parfois sur le bord de la rive, une trouée pratiquée dans la forêt, permet à une végétation apaisée de pousser à l'aise... Groupes de palmiers aux plumets légers ; bananiers aux touffes très larges en éventail, abritant les petits « campong » si drôles, de Sumatra, qui ressemblent aux maisons de cartes, qu'enfants nous regardions bâtir, l'esprit tendu,

en retenant notre respiration. Leur toiture très pointue se recouvre d' « atap », les feuilles d'un palmier de la jungle, dont le rôle égale celui du bambou (le *Brauwer* en transportait) ; les arêtiers de ces chaumières se terminent par deux cornes qui coiffent un corps de logis très bas ; une fenêtre très longue et basse aussi, s'étend sur la majeure

RIVIÈRE DE DJAMBI, DANS LA JUNGLE DE SUMATRA. — Petits « campong » aux fenêtres basses et longues, comme de grands yeux bien fendus, très abrités par le chapeau à larges bords, de leur haute toiture.

partie de la façade et une échelle est appliquée devant la porte, — car ce petit château de cartes pose sur des pilotis presque aussi hauts que la bâtisse elle-même.

Et le soir, sur des arbres au feuillage clairsemé, plantés à l'extrémité du « campong », à l'orée de la jungle, on voit à l'heure où le soleil se couche, des familles de singes noirs : on les prendrait pour des boules de peluche ou des nids d'oiseaux, — un spectacle amusant à l'extrême, pour qui ne l'a pas encore vu.

Nos méandres à travers la forêt vierge, — rien de curieux comme notre navigation fluviale en zigzag, d'un bord à l'autre, à chaque nouveau détour que les coudes nous obligent à faire, — nous amènent à Moera Saba, un grand hameau pseudo européen, où nous faisons halte, pour y laisser des marchandises, objets de première nécessité.

Ce petit « settlement » me paraît habité presque uniquement par des Chinois, des Hindous, des indigènes et des métis.

Un Hollandais qui vient à bord, est le seul blanc que j'aperçoive. Ce lieu n'a aucun caractère : les cases banales et misérables ressemblent aux métis : ni indigènes, ni européennes. En le quittant, je me replonge avec délices dans la virginité de la jungle.

Un peu plus tard, c'est Simpang, une vaste bourgade qui se dédouble à la bifurcation du fleuve : nouvel arrêt avec répétition de Moera Saba. La jungle très espacée, basse et atténuée à cet endroit, fait ressembler le sujet à un paysage sans cadre.

Puis, nous passons devant Moera Compeh, presque sans stopper et retombons dans les beautés de la forêt vierge, dont le charme pénétrant et subtil me grise complètement.

Vers le soir, comme j'étais accoudée au bastingages, dans l'espoir de découvrir des singes, — idée fixe qui me poursuit depuis dix ans, — aidée dans cette tâche par mon unique compagnon de voyage, — un aimable petit Japonais attaché au consulat du Japon, à Batavia, — j'aperçois tout à coup sur les maîtresses branches d'un géant, deux bêtes fort grosses qui jettent des cris rauques ; je m'exclame : des panthères ! Mon voisin regardant la place que je lui désignais, — « Mais, Mademoiselle, ce sont des

oiseaux ! » Et en effet, ces animaux se dédoublant, deux sautent sur une branche en face de la première et forment un quadrille ; on dirait un acte de *Chanteclair :* dindes sauvages ou paons, ayant presque la taille de jeunes autruches ; j'apprends plus tard que c'étaient des argus.

Il fait nuit noire, quand nous arrivons à Djambi et mon compagnon veut à toute force me faire admirer le coup d'œil.

Je ne distingue qu'une masse d'ombres confuses, — un lavis à l'encre de Chine, — s'enlevant sur un ciel de bitume, moins poussé en valeur : ce tableau fait songer au « portrait d'un nègre dans la nuit » ; aussi je reste froide, malgré la température élevée.

CHAPITRE XVIII

DJAMBI

Djambi : la ville européenne et le quartier commerçant ; le village indigène sur radeaux : il monte avec le fleuve. — Je vais à la poste où je fais la connaissance d'un aimable fonctionnaire hollandais et de sa famille. — Visite à la prison. — Djambi le lieu le plus chaud de Sumatra. — Les prédictions de l'agent sont près de se réaliser. — La poste dans la jungle. — La dîme des singes. — Un insecte malais qui crie comme un enfant : les nerfs européens fortement éprouvés par la faune coloniale.

Djambi, 17 février et jours suivants.

Le lendemain, au jour, la ville a une gentille tournure. Elle s'étend sur les deux rives du fleuve : à gauche, le quartier européen et celui des commerçants ; il s'allonge le long de la berge en une rue unique, habitée par les boutiquiers chinois et les marchands indigènes. Leurs grandes échoppes béantes sur l'étendue de la façade, révèlent aux passants dans ce bâillement prolongé, leurs marchandises rudimentaires : chez les Chinois, les mêmes denrées que l'on voyait il y a trente ans dans nos petites épiceries de campagne, assemblage assez hétéroclite répondant aux premières nécessités de la vie : et chez les indigènes et les Hindous, des « sarong » pour les jupes des femmes et des voiles de Soerabaja, en soie verte ou rouge le plus souvent.

bordés d'une dentelure dorée ou de soies de couleur, d'un joli effet sur la tête des Malaises. On y trouve aussi les petites pièces d'étoffe en « batik toelis » aux motifs saugrenus mais harmonieux, pour les turbans des hommes, ainsi que les « sarong » de Palembang pour leurs jupes courtes à l'écossaise : toiles à carreaux presque semblables à celles de

DJAMBI. — Il s'allonge le long de la berge, en une rue unique.

France, ce qui me faisait supposer d'abord, qu'elles venaient d'Europe.

Une rangée de maisonnettes en bois, adossées à ces échoppes, s'alignent en façade de la rivière : « ricketty » — biscornues et branlantes, montées sur de hauts pilotis. Des petits radeaux amarrés à leur pied, portent une construction en planches servant de cabine de bains et de chalet de nécessité et les habitants y descendent par de grandes

échelles. Ce genre d'installation se trouve devant la plupart des habitations indigènes.

Au delà des boutiques, commence le quartier hollandais, avec ses « bungalows » entourés de mignons jardins, en bordure de larges avenues ; et ces vastes artères sont d'un effet assez comique dans cet embryon de ville, où il n'y a

Une rangée de maisonnettes en bois, montées sur de hauts pilotis, s'alignent le long de la rivière.

encore que sept familles européennes et une modeste garnison, qui ne comporte que trois officiers. Pourtant, un petit cercle, — oh très petit, une simple salle, — permet aux hommes de se réunir le soir pour faire leur partie de billard.

Sur la rive droite, d'amusants « campong » en bambou, aux toitures d'atap, se dressent sur de grands radeaux, où l'on voit parfois un jardinet en bottes : quelques plantes dans des pots ou des caisses. En cas de crue, le village

s'élève en même temps que le fleuve — ce qui n'est pas banal. Au retour, quand notre vapeur passe auprès de la bourgade lacustre, nous avons l'amusant spectacle d'un Guignol malais, — celui d'une file de bustes indigènes, s'encadrant brusquement dans les fenêtres longues et basses de ces jouets japonais si curieux, — pour nous voir descendre la rivière.

Comme d'habitude, je débute par une visite à la poste, pour la cérémonie des cartes et des timbres. J'y fais la connaissance d'un aimable fonctionnaire, M. Kaas, le directeur, je crois ; il me reçoit dans sa demeure, attenant au bureau, — car le gouvernement hollandais fournit à ses employés de jolis logements, — et va me chercher une collection de timbres, voulant m'en offrir quelques-uns ; comme je m'en défendais, il insiste tellement que je dois accepter.

M. Kaas me présente sa femme, une Néerlandaise charmante ; elle m'amène son bébé, un marmot superbe, qu'elle me montre avec une jolie fierté maternelle ; puis, avec simplicité, m'apporte ensuite des rafraîchissements. — Enfin, le mari voyant que je désire beaucoup me procurer des photos ou des cartes postales, introuvables ici, propose de me conduire chez un fonctionnaire indigène, qui m'en cédera, — se gardant d'ajouter par délicatesse, que cet homme le fera pour lui être agréable.

Nous prenons un « sado », car l'endroit en question est à l'autre bout de la ville — et l'ennuyeuse pluie se met en tiers sans avoir été priée. Notre amateur photographe, est précisément le gardien de la prison et mon compagnon s'offre à me montrer ce local. Cette visite me remémore la prison de Tanger ; mais quelle différence ! Au lieu de misérables affamés (le gouvernement marocain ne nourrit pas

les détenus[1]), les prisonniers assis sous un vaste auvent ont un air insouciant et gai : ils incarnent le petit Javanais, qui vit au jour le jour sans souci du lendemain ; et quelques instants plus tôt, j'entendais même leurs éclats de rire joyeux, qui avaient trait, je crois, à ma personne. Je ne remarque dans le nombre, que deux ou trois physionomies mauvaises, celles de Chinois ou de Malais. Ces captifs tra-

Quand notre vapeur passe auprès de la bourgade lacustre.

vaillent dans l'île à des améliorations diverses — voirie et autres, — comme je l'ai vu faire à Gabès, en Tunisie, aux zéphirs en punition. Java n'envoie ici que des voleurs ou des gens châtiés pour des méfaits quelconques, — les criminels ne sont pas visibles, nous dit-on, et j'en suis bien aise.

Mon compagnon en apprenant que j'écris mes relations de voyage, offre de venir me chercher après l'expédition

1. Cette charge incombe à leur famille ou à ceux qui les détiennent.

de son courrier pour me faire visiter plus amplement la ville, — ce que j'accepte. Mais au déjeuner, un planteur hollandais ami et convive du commandant, propose à son tour de m'emmener voir sa plantation de caoutchoucs ; cette fois, malgré son insistance, je dois refuser, en lui

Djambi. — Un temple chinois.

disant que j'ai déjà promis à une autre personne, ce qui le vexe, très visiblement ; mais avec la meilleure volonté du monde je ne peux me dédoubler et d'autre part, la perspective de patauger dans la terre détrempée pendant une couple d'heures (il faisait un temps affreux), ne me séduit pas.

Dans la journée, je commence une aquarelle de Djambi, en attendant M. Kaas ; celui-ci n'arrive qu'à la nuit tombante, accompagné de sa jeune femme. Nous nous prome-

nons par la ville — si l'on peut lui donner cette appellation ? Et nous y rencontrons tous les Européens du lieu. Ils rivalisent avec les vers luisants : comme ces bestioles, on ne les aperçoit qu'après le coucher du soleil. Du reste, les gens ne dînent ici qu'à neuf heures. Quoiqu'il soit déjà tard, la chaleur est plus accablante encore que dans le jour : on se croirait vraiment dans une étuve, — mais Djambi, paraît-il, est l'endroit le plus chaud de Sumatra. Bientôt, nous retournons au *Brouwer* où je fais mes adieux à ces gentils amis d'un jour.

Samedi 18, dimanche 19, lundi 20 février 1911.

Le lendemain, le chargement n'étant pas terminé, nous devons attendre pour partir, la fin de l'après-midi ; cela me permet d'achever ma petite aquarelle. En travaillant, je remarque sur le quai, des débardeurs en train de remplir des caisses, avec de gros pavés gris qu'ils portent ensuite à bord. Assez étonnée, je me demandais si cette charge servait de ballast, mais j'apprends que c'est du caoutchouc que l'on expédie en Europe.

Vers quatre heures, notre steamer s'ébranle ; je suis navrée de ce départ tardif qui me fera perdre une bonne partie de nos méandres dans la jungle, cette merveille incomparable, parce qu'elle est unique en son genre ; aussi, je reste en extase devant elle, comme un Slave devant une icône, jusqu'à ce que les ombres de la nuit absorbent les dernières lueurs du crépuscule.

A un moment où je me tenais à l'arrière avec le capitaine, une secousse s'accompagnant d'un bruit sourd dans l'hélice, nous fait pousser la même exclamation : « Qu'est-ce

que cela ? » Ne serait-ce pas en effet, le fameux roc prédit par l'agent ; ou même, un tronc d'arbre entraîné par le flot, qui heurte l'hélice, au passage... Le commandant va s'enquérir, — mais le *Brouwer* continue paisiblement sa route.

En passant près d'un petit « campong » niché dans la verdure, au bord de la rive, j'assiste à une scène curieuse qu'on pourrait appeler : la poste dans la jungle : lorsque nous sommes en face de ce hameau, les gens du bord hèlent les indigènes du village ; une pirogue se détache aussitôt de la berge et quand l'esquif se trouve à portée de la voix, nos hommes lancent un retentissant : « Surat ! » : Lettres ! Comme je m'émerveillais de ne voir apparaître ni missive, ni paperasses d'aucune sorte, on jette précisément aux pagayeurs, une bouteille hermétiquement close, contenant la correspondance, que ces gens ne tardent pas à repêcher.

Au coucher du soleil, j'aperçois encore à la lisière d'un « campong », quelques singes installés sur des arbres, — ces bonnes petites bêtes se tenant là de préférence pour prélever une dîme sur les récoltes du village.

Un peu plus tard, avant dîner, je fais la connaissance d'un animal repoussant, bien qu'inoffensif, qui vole auprès de nos lampes électriques : il a un corps de cancrelat de Chine et des ailes de libellule. Me voyant épeurée, un des « boys » s'en saisit, — et l'insecte de crier d'affreuse sorte — en quoi je l'imite ; l'indigène lui ayant arraché les ailes, le jette à l'un des chats qui l'apporte aussitôt sous mes jupes : nouveaux cris du pauvre mutilé et une demi-attaque de nerfs de la bête la plus grosse ! Depuis, je me suis faite à ces êtres bizarres ; un peu aussi, aux cancrelats de Chine ; mais convenons-en, les nerfs européens sont mis à cruelle épreuve par la faune coloniale, pendant les premiers temps d'un séjour dans l'Est.

J'éprouve une autre sensation aussi curieuse qu'inattendue, à notre retour de Djambi : j'étais assise sur le pont et fort intriguée par des cris discordants que j'entendais non loin de moi ; je me demandais d'où ils pouvaient bien provenir, mais ne découvrant aucune cause, j'ai supposé que c'était un grincement de la drosse, mal huilée...

Peu après, le commandant arrive, et sur la remarque que j'en fais, voulant me dévoiler l'auteur de ces bruits insolites, relève la claire-voie d'un panneau : comme un diable dans une boîte, il en surgit la bête la plus déconcertante qu'on puisse imaginer — toute en bec et en tête, avec un rudiment de corps : un toucan qu'on a offert à notre capitaine ! Cette vue m'a causé une impression pénible, d'autant plus que les pattes ankylosées du malheureux oiseau, soutenaient à peine son corps disproportionné.

Certes, il ne valait pas l'argus !

Le lendemain matin, nous voguions déjà en pleine mer. La perfide, d'humeur changeante ce jour-là, imprimait à l'arrière du steamer des mouvements si capricieux, que j'ai passé une journée misérable, en proie à un mal de mer à peine discret.

En arrivant à Singapour, je retrouve cette fois le *Haï-Phong* à Bornéo Wharf, où il a repris sa place habituelle : le supplice de la cale sèche est enfin terminé !

CHAPITRE XIX

SINGAPOUR ET JAVA

Contrastes et aspects du soir à Singapour : silhouettes d'ombres chinoises. — Les pirates rabatteurs. — Un défilé de « hadjis » malais. — Coco chante mon épopée sur le mode corse. — Mon isolement sur le côtier : je vais au pays des Lampongs.

Singapour, 20 février 1911.

Dix heures du soir — il y a eu réception à bord : sur le *spardeck* où l'on vient de dîner aux flambeaux, les officiers et leurs invités des deux sexes, rient haut, causent bruyamment et s'agitent.

En bas, étendue sur ma chaise longue, dans l'obscurité et la solitude, je songe, et mes regards errent vaguement dans l'ombre : la nuit est venue, — nuit sans étoiles, et le bras de mer dont le flot s'écoule silencieux entre des rives aux tons bituminés, se change en plomb fondu sous la clarté diffuse qui s'épand d'en haut. Brusquement, le bruit d'une barque fendant l'eau sous l'effort précipité des rameurs, interrompt le silence : l'esquif très long et pointu, est taillé en pirogue ; sa quille relevée à l'avant ne touche pas le flot et l'arrière aussi se soulève : les hommes qui la montent, — silhouettes d'ombres chinoises vêtues de tuniques courtes et coiffées de chapeaux en bambou ter-

minés en pointe, bras et jambes nus, — sont debout, et se penchent avec rythme sur de grands avirons ; un feu brûle au fond de la nacelle, et transforme en cuivre rouge le torse d'un rameur... Et là-bas, vers l'horizon de la mer libre, un ourlet de lumière blafarde, borde le manteau sombre du ciel endormi : on dirait plutôt des pirates se rendant à leur ténébreuse besogne, que de diligents pêcheurs.

Mais près de là, sur la côte malaise des Beuten-Besitz, des indigènes montés sur des embarcations semblables, exercent encore cette sauvage profession, — et la comparaison s'impose !

Les officiers du *Haï-Phong* me content que peu de temps avant mon arrivée, le côtier avait dû stopper entre Priok et Singapour, à Banka je crois, pour une réparation urgente à la machine, — un travail qui les immobilise pendant deux jours. On mène les voyageurs à terre, où ils passent leur temps comme ils peuvent, dans la petite ville de Muntok.

Mais le lendemain, l'état-major du steamer va chasser dans un îlot tout proche, emmenant Coco, qui doit leur servir d'interprète ; là, ils apprennent par le « suran », que les naturels de cette île sont tout simplement des pirates : ceux-ci, devant la force armée filent doux comme des petits agneaux, servant de rabatteurs à nos chasseurs, — métamorphose peu ordinaire !

Priok, jeudi 23 février et jours suivants.

Nous passons quarante-huit heures à Priok, pour le déchargement des marchandises ; nous y cuisons à petit feu, car les hangars en tôle qui bordent le quai, surchauffés

par un soleil brûlant, nous renvoient leur réverbération desséchante et interceptent le peu d'air qui allègerait notre tourment.

Est-ce une imagination, mais il me semble que sur la *Seyne*, le débardage s'effectuait bien plus vite, — chacun ayant hâte de filer sur les bouées.

SUR LE QUAI DE PRIOK. — Etude de couvre-chefs malais.

1 Turban javanais. 2 3 Journaliers malais. 4 Chinois. 5 Travailleur malais. 6 « Hadji ».

Pendant que nous attendons là, j'assiste à un spectacle unique, celui d'un défilé de « hadjis » malais : un bateau hollandais chargé de ces pèlerins, des musulmans revenant de la Mecque, était arrivé à Priok ; il y séjourne pendant quelques heures et les « hadjis » se répandent aussitôt sur le quai : gens de toute provenance, aux costumes bariolés très étranges ; les femmes vêtues de draperies à ramages, la tête couverte d'un voile sombre bordé d'or ou d'argent, ou de soies de couleur, qui encadre avec grâce leur visage

en retombant sur les épaules ; d'autres portent des voiles plus petits, constellés de paillettes ; les fillettes, habillées de longues jupes, comme leurs aînées, paraissent de petites femmes ; de jeunes mères soutiennent leur enfantelet dans une bande d'étoffe peinte, passée en écharpe. Tous ces gens ont l'aspect oriental, le voyage ayant modifié leur costume malais et beaucoup d'hommes sont coiffés du fez.

En tête du défilé, comme des figures de dieux infernaux, viennent des êtres sortis je ne sais d'où ; ils ont un facies monstrueux, telle une fantaisie hideuse, de masques chinois ; l'humanité en est oblitérée et la divinité de l'âme cesse de s'y faire jour — masques au nez embryonnaire où la bouche, une large fente, barre presque la face, et dont les yeux sont tout pareils à ceux des animaux.

En les voyant passer, j'ai failli être prise d'une attaque de nerfs : la surprise, l'effroi, une sorte de révolte, me faisaient balbutier tout haut : mon Dieu ! Comment avez-vous fait des choses si effroyables ! Et mes bras se tordaient...

Pourtant, cette multitude grouillante, ce défilé de tous âges, — où de très vieilles gens côtoyaient de très jeunes enfants, — s'entassant entre les côtes étroites d'un navire surchauffé, — sans bagages, ayant à peine le nécessaire, soutenus seulement par la pensée divine, — c'était très touchant... et je veux espérer que du haut de son ciel, le Dieu des chrétiens leur aura souri !

Mercredi 1er mars, et jours suivants.

Je me déplais et m'ennuie extrêmement sur le *Haï-Phong*, où je suis à bord, sans faire partie du bord ; aussi, après avoir « potassé » les itinéraires de la Paketvaart, la

grande Compagnie côtière des Indes Néerlandaises, me rendant mardi dernier à son siège de Batavia, j'en rapporte un billet de passage pour Telok-Betong, capitale des Lampongshe distrikten, sur la côte sud, de Sumatra. Si j'en crois les cartes postales, les femmes indigènes y sont blanches et belles, ont un port de reine et des costumes d'une originalité sans égale.

Je m'embarque vendredi...

Mais avant de partir, il est nécessaire de faire sécher mes effets, complètement moisis par l'humidité chaude, ainsi que mes malles, transformées en couches à champignons!

Pendant que je surveille mes vêtements étalés au soleil sur le spardeck (je viens de rattraper une blouse au vol, à l'instant précis où elle passait par-dessus bord), le « suran » perché sur la tente, chantonne en cousant la voilure : je lui fais compliment de sa voix, — qui à vrai dire, est nasillarde et aigre — pour l'inciter à me chanter des airs du pays; mordant à mon hameçon, il entonne aussitôt des couplets malais ; mais bientôt le chanteur arrive à la fin de son répertoire et pensant que je ne le comprendrais pas, il improvise un chant sur ma personne et mes voyages : — une mélopée sur le mode corse.

CHAPITRE XX

SUMATRA, LA CÔTE

Où je risque fort de déjeuner par cœur !

Vendredi, 3 mars 1911.

Comme le steamer hollandais qui me conduisait au pays Lampong, ne prenait la mer qu'à dix heures du soir et que le *Haï-Phong* quittait Priok dans la matinée du même jour, j'avais demandé à la Paketvaart à m'embarquer sur le *Van Diemen*, avant le départ de mon navire, ne sachant où aller dans l'intervalle ; on m'octroie gracieusement cette faveur, à la condition toutefois, que le côtier néerlandais, en réparation dans la cale sèche de la Compagnie, à Priok, revint à temps.

J'ai la bonne chance ce matin, en quittant ma « navette », de trouver le *Van Diemen* à quai, de sorte que je peux rembarquer de suite ; on me donne une cabine « au choix », celle que j'avais retenue ne me plaisant qu'assez médiocrement. Mais par ailleurs, j'ai quelque peine à faire entendre aux officiers, que leur agent m'autorise à passer la journée à bord, puisque je me trouve sans local, et que mon bateau a filé avec armes et bagages (les miens).

Seulement, je pensais avec mélancolie qu'il me faudrait

boucler un cran à mon ceinturon et rester à jeun jusqu'au soir.

Vers midi, les « boys » viennent dresser sur le pont, le couvert des officiers (on déjeune à une heure) : j'allais donc endurer le supplice de Tantale ; mais le commandant qui arrive sur ces entrefaites, en apprenant ma situation m'invite à partager leur repas, — et j'accepte sans me faire prier, en lui avouant que j'avais bien cru déjeuner par cœur.

Je m'installe ensuite à l'abri des inconvénients du trafic, dans un coin à l'arrière, où l'on ne vient pas à tous moments me déranger et m'obliger à changer de place, comme sur le *Haï-Phong*.

CHAPITRE XXI

ANJER

Anjer. — La becquée. — Le volcan de Krakatau. — Une Suisse des tropiques. — Kalianda au pays des Lampongs. — Le douanier colonial hollandais. — Telok-Betong, la capitale des districts Lampongs. — Le retour des bateaux de pêche : ressouvenir de Quiberon.

Anjer, samedi 4 mars, 7 heures du matin.

Beaucoup de cocotiers, beaucoup de verdure, une poignée, — très petite, — de cases basses, recouvertes de toits gris, pareils à ceux des villages japonais : c'est Anjer, sur la côte de Java.

De grandes barques se détachent de terre, chargées d'aborigènes aux costumes bigarrés : il y a plusieurs femmes, et l'une d'elles porte un enfançon, dans une écharpe de « batik » peinte, passée en bandoulière.

L'odeur de la jungle, légèrement âcre et très douce, flotte dans l'air : j'aspire profondément cette griserie ambiante.

Huit heures du matin : une des indigènes, assise à terre parmi ses compagnes, soutient sur son bras gauche, une très jeune poupée brune presque pas habillée; de la main restée libre, elle puise du bout des doigts dans un petit tas de riz placé devant elle, et en met un peu dans sa

bouche, puis, quand il est amolli, le retire et le pousse doucement dans celle du marmot, qui la suit fixement de son regard bleuté de très jeune poupée, entrant à peine dans la vie : on dirait un oiseau qui donne la becquée à son petit.

Une heure de l'après-déjeunée : nous voici tous réunis sur le pont autour de la table de bois, recouverte d'une jolie nappe blanche et ornée à la hollandaise.

En face de nous, un pic bleu, aigu, pointe parmi les flots ; je demande son nom — : le volcan de Krakatau me dit-on : il est très calme, semble une chose des temps écoulés, que n'agitent plus les passions du monde... On a de la peine à se le figurer comme un semeur de mort et de désolation. A son entour, je vois d'autres îles et comme je veux inscrire leur nom, le commandant m'emmène un peu plus tard, dans la chambre de veille, pour me montrer la carte côtière : auprès de Krakatau, s'élève une île beaucoup plus grande, semblable à un volcan : c'est Sungei ; elle cache les Poulo Tiga (trois îles) : Sebesi, Seboekoe et Verlaten Eil, ou île abandonnée, ses habitants l'ayant quittée après la catastrophe de sa voisine, — d'où son nom. Une verdure intense recouvre ces îlots, de la base au sommet.

Il se peut que ce soit Sungei, la Verlaten Eil, — mais comme le capitaine et moi penchions tous deux la tête sur la feuille routière, rien d'étonnant à ce que la proximité de ce brillant officier ne m'ait fait perdre quelque peu la carte !

Deux heures : une Suisse des tropiques, Kalianda.

A présent nous longeons la côte de Sumatra. Au pied de la montagne, dont les coupeaux disparaissent parmi les nuages traînants, la grève, — une ligne d'or pâle, —

est baignée par le flot bleu très lisse, pareil à un lac : et sur la chaussée au relief indécis, que forme par endroits le sable de la rive, tantôt une avenue de cocotiers, tantôt une plantation, fait une ceinture verte à la berge.

Au delà, dans les vallonnements qui s'élèvent doucement vers les grandes montagnes, de superbes pâturages plaquent çà et là leur vert luxuriant, et des petits « campong » y sont éparpillés, — tels des chalets suisses dans les vallons des Alpes. Puis tout de suite, c'est la montagne, que les crêtes vertes des arbres précieux prennent à l'assaut, moutonnant comme des vagues qui se poussent, montent les unes par-dessus les autres, avant d'aller se perdre dans les nuages qui s'attardent sur les cimes vertes.

Encore quelques tours d'hélice, et au pied d'un mont superbe dont le faîte est enfoui sous les ondulations des grands bois verts, apparaît un village assez important, aux « campong » coiffés de tuiles rouges ; il s'abrite sous les plantations de « kelapa », cocotiers, dont les colonnes s'avancent en rangs serrés jusqu'au bord de la grève blonde.

Ce joli bourg perdu dans les bocages, c'est Kalianda au pays des Lampongs ; il est retiré tout au fond de la baie et les Poulo Tiga qui se détachent sur l'écran de Sungei, semblent trois sentinelles à l'entrée du golfe, — tandis que d'autres îles semées à l'ouverture de l'horizon si rétréci déjà, ont l'air de nous barrer la route.

Sur une colline au-dessus du village, des cultures de poivriers s'alignent régulièrement ; il y en a aussi à Telok-Betong, et l'odeur qui s'en dégage à l'époque de la floraison est si forte, qu'on y prend des fièvres dangereuses.

Des barques nous amènent le douanier inévitable : avec son chapeau de paille mousquetaire, à l'aile relevée, décorée

d'une cocarde, comme celles que nos arrière-grand'mères plantaient dans leurs charlottes ; son costume semi-militaire et son coupe-chou, le douanier colonial hollandais est une figure curieuse. Signe particulier : on le trouve partout, il foisonne et semble être de croissance spontanée !

Maintenant nous coupons la baie pour aller à Telok-Betong, capitale des Lampongshe distrikten.

Notre steamer longe des collines rocheuses, recouvertes d'une végétation plus maigre : le sol manque ; des petites anses qui tranchent les terres en profil schématique, découvrent un aperçu de bois très sauvages, qui donnent l'impression de ce que la terre devait être avant la venue de l'homme : de grandes solitudes un peu tristes, où seule, la vie animale avait part ; une virginité cloîtrée, qui n'a rien connu de la vie... Mais tout à coup, un arc-en-ciel vient caresser de ses reflets multicolores les grands bois solitaires, enveloppant comme d'un nimbe leur virginité farouche, qui semble s'épanouir sous ce baiser très chaste.

6 heures, Telok-Betong.

Nous arrivons avant le coucher du soleil à Telok-Betong : une poignée de maisonnettes recouvertes de tuiles rouges, au fond d'une vaste baie gaiement ceinturée de cocotiers verts, et enveloppée de montagnes boisées que recouvre l'empâtement bigarré d'une végétation de velours ; des îles qui font songer au paradis terrestre, parsèment le petit golfe : grands faisceaux de verdure très tendre et de cocotiers aux gerbes empanachées, serrés comme ces bouquets que font les enfants, sans aucun souci d'épargner les fleurs.

Un peu plus tard : voici l'adieu du jour : les montagnes s'irradient de teintes mauves bleuâtres ; à l'entrée de la baie, une flottille de pirogues à balancier, leur voile triangulaire enflée par le vent qui les frappe en plein, filent sur la surface unie de l'eau, tels des traîneaux à voile ; elles reviennent de la pêche, et leur vue évoque le souvenir des

Des îles qui font songer au paradis terrestre, parsèment le petit golfe.

barques aux ailes rouges, à Quiberon, rentrant le soir comme des grands oiseaux qui regagnent leur gîte, là-bas, bien loin, sur la côte bretonne.

Le soleil a disparu derrière un entassement de nuées très sombres ; mais par une large trouée on aperçoit un ciel d'apothéose : amoncellement de nuages d'or pâle qu'illumine encore la clarté de l'astre flamboyant.

En arrivant à Telok-Betong, ma première question est de m'informer s'il y a une chapelle catholique, car nous

sommes au samedi soir et je voudrais assister demain à l'office ; comme on me dit qu'il n'y a ni chapelle ni messe, je me garde de descendre à terre, car notre steamer repartira vers huit heures du matin et je n'ai nulle envie de rester là, pour compte.

CHAPITRE XXII

ANJER

Je passe à l'état de légende. — Les « Lampongshe vrouwen » : une mystification inconsciente. — Clair de lune à Anjer : on exorcise les mauvais esprits à bord d'un bateau malais. — Portrait du commandant.

Dimanche 5 mars 1911.

Nous quittons Telok-Betong à huit heures du matin et repassons vers midi à Kalianda, pour atterrir quatre heures plus tard à Anjer ; ne voulant pas travailler le dimanche, je m'absorbe dans un second roman anglais, — un tissu d'aventures absolument invraisemblables.

Je me plais infiniment à bord du *Van Diemen*, bateau propre et confortable, où officiers et passagers rivalisent de gentillesse à mon égard ; un de ces derniers, aimable commerçant allemand, de Telok-Betong, insinue au capitaine de m'emmener à terre dans cette ville, où nous arriverons demain, pour me montrer de jolies « Lampongshe vrouwen » ; car j'ai conté à qui voulait l'entendre, que j'allais au pays Lampong pour voir les plus belles aborigènes des colonies néerlandaises : des femmes sveltes, à la peau blanche et aux traits réguliers ; coiffées d'une sorte de casque étrange et capricieux, défiant toute description, et vêtues d'un costume aussi original qu'élégant ; je confie aux

officiers qu'à ce propos, j'avais si bien monté la tête à quelques messieurs, entre autres au bienveillant caissier de leur Compagnie, qu'ils comptaient entreprendre la traversée pour admirer à leur tour ces charmantes séductrices. Or, jusque-là, je n'avais aperçu que des femmes semblables à des guenuches, et je pensais que les mystifiés m'enverraient des bénédictions, si jamais ils faisaient le voyage ! Je voulais voir aussi les « campong » du district, très élevés sur pilotis, avec des toitures hautes et pointues, dont l'arêtier se terminait aux extrémités par un croisillon formant deux cornes.

Anjer, le dimanche soir.

La nuit est venue, — une nuit très noire, malgré un ciel endiamanté d'étoiles. La lune brille d'un éclat perçant mais n'éclaire pas la profondeur du dôme obscur ; elle la troue seulement et ses rayons lumineux s'en vont droit sur la mer, en une traînée d'argent luisante.

Étendue dans ma chaise longue, j'écoute le bruit monotone d'une musique malaise, martelant à l'infini un bout de phrase, — toujours le même, — sur un petit bateau mouillé assez loin dans la baie — mais dans l'air calme et porté par l'eau, le son nous arrive très distinct.

Je croyais qu'on s'amusait à bord de ce voilier, mais le but de cette harmonie sauvage est de chasser les esprits mauvais... Et ma foi, pour peu qu'ils aient le sens musical, je comprends qu'ils ne puissent tenir !

Au dîner, le commandant propose de m'emmener le lendemain visiter Telok-Betong et j'accepte avec enthousiasme; je n'osais guère m'aventurer dans le remorqueur exigu, de la Paketvaart, ignorant si je le trouverais au retour ; mon

malais est si rudimentaire, que je crains de ne pouvoir me faire comprendre suffisamment, pour revenir à bord.

Des femmes coiffées d'une sorte de casque étrange et capricieux, défiant toute description.

Notre capitaine est un Hollandais tout à fait charmant, — qualité assez rare, à quelque nation que l'on appartienne. De taille moyenne, il a des cheveux blond foncé, taillés en brosse, sur un crâne un peu carré ; ses yeux

bleu clair illuminent son visage pâle, aux traits assez réguliers; une moustache blonde et petite ne cache pas sa bouche très bonne, tandis qu'une expression de repos et de calme est répandue sur sa physionomie plaisante. Mais son plus grand charme réside dans le timbre de sa voix, d'une extrême douceur — véritable musique aux modulations d'une flexibilité rare. Il semble justifier notre vieux proverbe : « Bon sang ne peut mentir », car un de ses ancêtres, un Français dont il porte le nom, remonte à Louis XI et descend des Croisés. En tout cas, c'est un vrai gentilhomme et le plus jeune commandant de la Paketvaart. (Il n'a que trente-deux ans.)

CHAPITRE XXIII

TELOK-BETONG

Promenade à Telok-Betong avec le commandant. — La lanterne magique de Fritz Sobels : indigènes au costume « simplifié ». — Un gibier convoité ! — L'*h* muette du capitaine. — Les bracelets d'agar-agar.

Telok-Betong, lundi 6 mars, 3 heures après-midi.

A mon vif ennui, il pleut à torrents quand nous arrivons à Telok-Betong, — contretemps qui va me faire manquer ma promenade ; mais bientôt l'orage cesse et le commandant Sobels vient me chercher pour m'emmener à terre, car le « launch » est là qui nous attend ; je me félicite d'avoir un compagnon pour m'aider à descendre, une opération fort difficile, mais avec l'appui de sa main, à laquelle je me cramponne, je parviens à me caser.

Malgré tout mon désir de trouver bien, la capitale des districts Lampongs (Lampongshe distrikten), la vérité m'oblige à dire qu'elle fait mieux de loin que de près : avec ses rues boueuses et mal entretenues, où l'on ne sait où poser le pied ; la bordure de boutiques sans caractère, de ses débitants chinois ; ses « bungalows » insignifiants, entre-coupés de terrains vagues où les arbres poussent à la diable, on dirait une petite ville de Madagascar.

Je traîne le pauvre capitaine, qui me sert d'interprète, chez les marchands de « sarong » qui n'ont pas ce qu'il me faut, et chez un petit boutiquier chinois, où j'aperçois des bijoux indigènes ; comme il me demande un prix exorbitant pour de la camelote — agacée, je m'en vais. Et partout où nous réclamons des cartes postales, nous ne sommes pas plus heureux.

Sur une place que nous traversons ensuite, un groupe de naturels entourent des pêcheurs ; ceux-ci portent au bout d'un bâton, des girandoles de petits poissons aux écailles opalines, ou de nuances irisées, aussi invraisemblables : ce sont les « painted fish » ou poissons peints, des mers du Sud, comme les appelle si bien un auteur anglais.

Un peu plus loin, nous gravissons une belle avenue bordée de propriétés boisées, où parfois de vastes pelouses sont coupées d'îlots d'arbres ; et comme je demande le nom de quelques-uns à mon compagnon, il m'avoue qu'étant marin, son temps se passe sur la mer, que le loisir lui a manqué pour étudier la flore terrestre. Parmi les branchages qui le dissimulent, nous découvrons un petit animal que je prends pour un mongoose ; mais Fritz Sobels me dit que c'est un rat de cocotier et je me souviens en effet, qu'on recouvrait de palmes, à Colombo, une partie du tronc des cocotiers chargés de noix, pour empêcher les rongeurs de les dévaster.

Je m'étais arrêtée près d'un grand arbuste qui semblait être un oranger poussé librement. Il en avait aussi les fleurs blanches parfumées, mais plus larges et charnues. Supposant que c'était un limon, à l'appui de mon dire, je montre au capitaine qui ne semble pas convaincu, une série de boules grosses comme des mandarines, groupées

sous le feuillage. Une indigène passant à ce moment, mon compagnon s'enquiert du nom de l'arbuste en litige, et la femme de répondre : « Koppi ! » Certes je ne me doutais guère, que cet arbre si haut était un caféier — pourtant, leur taille atteint parfois jusqu'à huit mètres.

Au sommet de la colline, Fritz Sobels me montrant quelques beaux cocotiers, me dit que ces arbres venaient rarement aussi bien, à pareille distance de la mer ; qu'ils aiment l'air salin et poussent de préférence au bord de la grève — ajoutant même qu'on verse du sel dans la couronne des cocotiers qui croissent loin du rivage, afin de les aider à prospérer.

Nous retournons au quai par un autre chemin ; il côtoie des marécages — jungle hier encore, aujourd'hui rasée de près.

En repassant par le village, je remarque un gong placé là, comme une cloche, pour appeler les « infidèles » à la prière, et je pensais que c'était en effet sa destination... Pas du tout : on le fait résonner dans le but d'écarter les mauvais esprits !

Enfin, voici la digue, où comme aux îles Seychelles, s'entassent des madrépores précieux. Le petit remorqueur est au quai. Un notable venu à cette place, Dieu sait pourquoi, nous salue au passage : il fait penser à ce fameux homme qui allait chaque jour au bord de la grève attendre en vain sa bien-aimée...

Quelques instants encore et nous réintégrons notre demeure flottante — et voici une jolie page très courte du livre de la vie, tournée pour jamais.

Notre capitaine ne commande le *Van Diemen* que depuis quinze jours, étant auparavant sur la ligne de la Nouvelle-Guinée ou Papouasie. Il en a rapporté de nombreuses pho-

tos, et comme il se propose de me les montrer, nous nous installons côte à côte sur un siège du pont, pendant qu'il me débite le petit boniment de l'étrange lanterne magique, de ses différents numéros : indigènes au « costume simplifié » aurait dit Loti, paysages curieux, etc...

Le commandant G..., qui avait quitté le *Haï-Phong* peu de temps après mon arrivée, me fait, un jour que nous causons ensemble, un tableau réaliste et peu séduisant des naturels de la Papouasie, dont il a vu quelques spécimens. A cette occasion il me conte l'anecdote suivante : « Dans une île de la Nouvelle-Guinée, se trouvait un poste hollandais composé de quelques hommes ; l'un d'eux, — superbe gaillard gros et frais, — excitant l'envie d'une bande de Papous, — car il y a encore des anthropophages dans ce pays, — le chef de ces sauvages vient trouver l'officier en charge et lui dit sans détour qu'il désire acheter son soldat. On lui répond que ce militaire n'était pas à vendre, mais prudemment, le supérieur se hâte de réexpédier en Europe le gibier convoité, pour qu'on ne l'enlevât pas un beau matin ! »

Notre jeune capitaine joint à ses diverses qualités celle de parler fort passablement le français ; mais il tombe dans une erreur commune à ses compatriotes et je n'ai pu l'en corriger : il me dit régulièrement d'un air placide et angélique : « En n'Hollande... » et moi de jeter les hauts cris ! — Je vous en prie commandant : en Hollande, l'h est aspirée ; péniblement il se reprenait, mais un moment plus tard recommençait : « C'est un n'Hollandais... » moi de me récrier de plus belle ! Alors, trouvant un moyen terme, en me regardant avec ses bons yeux tranquilles : « Dans mon pays », déclarait-il, craignant de retomber dans la même faute.

Le capitaine m'avait fait remarquer que nos matelots,

des indigènes, portent tous un bracelet noir qui paraît en bois tourné ou en corne, ajoutant qu'on le faisait avec une plante, l'agar-agar ou agar-bakar (racine cuite), sorte d'arbrisseau sans feuilles qui pousse au fond de la mer, dans les parages de Bornéo, à une profondeur très grande seulement; on le met dans l'eau bouillante pour amollir ses tiges extrêmement dures, puis on en fabrique des bracelets qui servent de porte-bonheur ou gris-gris (trop candide ou fallacieux Fritz, que ne m'avez-vous avoué à quelle intention)[1].

1. Un Chinois à Billiton m'apprend qu'ils sont en racine de tamarinier ou asam. Quant à l'agar-agar, une algue que l'on trouve dans ces mers du Sud, nous en mangions en fritots sur les côtiers hollandais et le commandant Sobels m'en montra un jour. Ces fucus, de longues lanières minces, se gonflent quand on les fait tremper dans l'eau.

CHAPITRE XXIV

KOTA-AGOENG

Kota-Agoeng. — Je vais à terre avec un ingénieur de la Compagnie. — Débarquement à dos d'homme et « coussin de la reine ». — Alerte sur la plage : est-ce un tigre? — Nous visitons un jardin indigène : « sirih » ou poivrier ? — Qu'aurait dit La Fontaine ? — Chars de Sumatra. — La vertu n'est pas toujours récompensée. — Encore les bracelets d'agar-bakar.

Kota-Agoeng, mardi 7 mars.

Ce matin, après avoir doublé au petit jour la cap qui s'avance entre Telok-Betong et la baie de Semangka, nous pénétrons dans cette dernière par un passage assez étroit, pour venir mouiller devant Kota-Agoeng, au fond de la baie en question, un vaste fer à cheval, enserré par une ceinture de hautes collines, qui s'étagent jusqu'à l'altitude de véritables montagnes; la verdure intense qui les recouvre, en s'estompant sous une brume mauve, prend des teintes qui varient à l'infini, suivant les divers plans des coteaux ; — tandis qu'un ruban de végétation très crue et basse, frange de cinabre clair leur manteau perse.

De superbes cocotiers se pressent et s'entassent jusqu'au bord de la rive, masquant le grand village colonial de Kota-Agoeng, qui se décore du titre fallacieux de ville : son nom en malais signifie : grande ville fortifiée — Dieu

sait pourquoi! Cette origine doit se perdre dans la nuit des temps...

Encore éreintée par ma promenade de la veille et la série ininterrompue de mes nuits blanches, — les moustiques et la chaleur accablante ne me permettant pas de prendre un moment de repos, — je m'étais endormie lourdement au matin, et quand je me réveille, nous étions déjà arrivés.

Je désirais vivement descendre à terre, mais on m'avait prévenue qu'il n'y a pas d'appontement ici et que le canot qui prend les passagers s'arrête, là où le fond manque. On vous porte alors sur une chaise jusqu'à la plage, comme à Saffi d'heureuse mémoire — et si vos porteurs vous laissent tomber, vous prenez un bain. Ces diverses considérations me jetaient un froid, avant que de l'avoir pris!

Mais un ingénieur de la Paketvaart, M. Bol, aimable homme qui voyage momentanément avec nous pour surveiller les viscères du *Van Diemen*, — lisez la machine, et voir comment elle se comporte après les opérations en cale sèche, — offre de m'installer lui-même dans une des grosses barques du steamer, qui font la navette entre le bord et le rivage. J'accepte sans hésiter et vais chercher mon attirail : manteaux, caoutchoucs, parapluie, etc., sans lesquels je n'ose me risquer ; mais quand je remonte sur le pont, M. Bol a disparu ; bientôt il reparaît armé de pied en cap, c'est-à-dire de son casque, bien décidé à m'escorter à terre; j'en suis ravie, d'autant plus qu'il parle couramment le français.

Tout marche bien jusqu'à l'atterrissage ; mais lorsque mon compagnon réclame la fameuse chaise, elle brille par son absence; ce que voyant, il enfourche bravement les épaules d'un Malais qui se propose en guise de monture; comme je ne peux me résigner à ce genre d'équitation, deux

indigènes, — pas bêtes, — font de leurs mains entrelacées un « coussin de la reine » ; je m'y installe avec précaution et méfiance, en leur recommandant de ne pas me laisser choir, — ce qui est parler à des sourds, puisqu'ils ne me comprennent pas, — et pour plus de sûreté je me cramponne au cou de l'un de mes porteurs : revenus, les beaux jours de Santos ! Mais cette fois on ne me fait pas d'ovation.

Et quelle scène amusante et pittoresque, en abordant : une foule d'aborigènes aux costumes bariolés, où domine chez les hommes, le « sarong » de Palembang, à rayures et à carreaux, sont groupés devant une ligne de « campong » très bas, recouverts d'atap, adossés à d'énormes cocotiers au bord de la plage ; d'autres Malais assistent à l'arrivage des denrées diverses, que l'on empile sur la grève, auprès d'un déballage de gorets apportés dans des caisses.

Sous un soleil brûlant, les pieds enfoncés dans le sable épais, vêtu de blanc et casquette galonnée en tête, notre jeune et blond lieutenant préside au débarquement des marchandises, avec une dignité bien hollandaise.

J'ai l'impression de me trouver dans un village du centre de l'Afrique, et me sens effervescente comme une bouteille de champagne !

Tout à coup, des cris aigus retentissent parmi les indigènes, qui forment aussitôt un remous et commencent une chasse — serait-ce un des éléphants ou des tigres qui peuplent ces bois, à l'aspect pourtant si paisible et si riant ? Non pas ! mais simplement un des petits cochons nouvellement débarqués, échappé de sa cage : belle occasion pour les naturels de crier et de se divertir !

Les laissant à leurs ébats, nous enfilons une grande allée sablée, bordée d'une rangée d'arbres, qui s'ouvre devant

nous. Grâce à l'ombrage, il y règne une fraîcheur relative, malgré un soleil dévorant. Des « cottages » indigènes bâtis dans de charmants jardins, vrais bocages aux plantations d'essences variées, s'alignent de chaque côté de la voie. Mon compagnon qui n'imite pas le commandant, au point de vue de la flore, me nomme tour à tour les arbres près desquels nous passons : tamariniers (asam) au feuillage de l'acacia triacanthos ; bétels, au tronc annelé, lisse et fuselé, parfois teinté de rouge vif, s'épanouissant en une touffe de palmes courtes et raides ; muscadiers, doucous aux fruits jonquille, et autres.

A l'entrée de l'avenue, ce sont les grandes échoppes chinoises, à la devanture béante et aux denrées toujours invariables : quincaillerie et « sarong ». Puis, viennent les « bungalows », dont les murs ici, au lieu d'être en nattes tressées, sont pour la plupart en panneaux de bois plein, comme ceux des temples japonais.

M. Bol apercevant dans un enclos, une plante à la tige volubile, semblable à celle d'un haricot rouge, enroulée à un baliveau, me dit que c'est du « sirih », espèce de vigne sauvage dont les feuilles servent à envelopper le bétel ; et il m'invite à entrer avec lui dans la petite propriété — ce que je fais, un peu honteuse de mon indiscrétion. Dans le jardin, s'élève un curieux « bungalow » sur pilotis, une construction irrégulière, avec des parties saillantes et d'autres en retrait, recouverte de grands avant-toits d'atap ; sous un petit auvent, attenant au chalet, une jeune femme vêtue d'un haut « sarong » qui couvre sa poitrine et retombe tout droit, pile du riz en farine menue, avec un haut et lourd bâton, dans un trou creusé au centre d'un tronc d'arbre ; une grosse pierre posée à côté d'elle, lui sert à écraser d'abord les grains, qu'elle réduira ensuite en poudre.

Deux jeunes enfants, en petits « sarong » drôlement pein-

De chaque noix sort un petit cocotier.

turés, armés comme leur mère, de bâtons pesants, l'aident dans son travail.

Nous lui adressons le « tabé » (bonjour) réglementaire, auquel elle me répond en écho par un : « Tabé nonah » (Salut mademoiselle) et nous allons inspecter le végétal ; mais l'ingénieur demandant à la travailleuse si c'était bien un pied de sirih, « Tida » (pas), fait-elle, « pimiento », c'est du poivre. Jamais je n'aurais cru que cette épice provînt d'une liane, nos faux poivriers du midi ayant troublé mes notions à son endroit.

A Telok-Betong où l'on cultive en grand ces lianes, à l'époque de leur floraison, on y prend la fièvre du poivre, maladie très redoutable. Il se fait sur la côte un commerce important de cette marchandise malfaisante, et aujourd'hui même, nous en embarquons quinze cents sacs, qui empestent littéralement le bateau !

Un peu plus loin, un pamplemousse colossal abrite une autre maisonnette, et des fruits gros comme des melons, pendent aux branches de l'oranger ; qu'aurait dit le bon La Fontaine ?

Dans un enclos voisin, j'aperçois une girandole de noix de coco, tendue entre deux arbres, et chose étrange, de chaque coque sort un joli arbuste qui pousse entre ciel et terre — parterre suspendu auquel n'avait pas pensé Sémiramis !

Nous croisons de curieux véhicules traînés par des bœufs ; ces bêtes ont l'aspect de grands zébus dont on raserait la bosse et sont attelés à des petits chars presque carrés, un peu plus longs que larges, recouverts d'un toit pointu pareil à celui d'un « bungalow » ; leur arêtier se prolonge sur l'arrière par une longue baguette de bambou, relevée à son extrémité et finissant par une touffe de plumes de poules et de pompons ; à mi-hampe de cette tige, pend un petit drapeau blanc.

Nous débouchons bientôt sur une vaste place carrée, couverte de gazon et entourée de boutiques, — des échoppes de tailleurs chinois et de marchands de « sarong », — béantes comme à l'ordinaire, sur toute leur façade.

Un grand nombre de petits auvents transportables, aux toits d'atap, sont disposés sur la pelouse et leur destination m'intrigue ; mon compagnon suggère une solution plausible : d'après lui, ils serviraient d'étaux aux bouchers et autres vendeurs, les jours de marché.

Ayant traversé ce lieu, nous retombons sur une autre allée, où l'on a étendu comme sur la première, une couche de sable fin, détail vraiment caractéristique de l'esprit hollandais, dans un pays presque sauvage encore ! Un règlement du gouvernement néerlandais, oblige d'ailleurs à donner une largeur de neuf mètres à toutes les avenues qu'on trace ; et l'on voit quelquefois dans ces grands villages, — qu'on baptise villes et capitales, — des boulevards et des jardins publics, au bord desquels une poignée de maisons espacées, servent d'amorce à ce qui deviendra peut-être un jour, une cité importante !

En passant devant la poste, je ne peux résister au désir chronique, d'y entraîner mon compagnon si complaisant ; nous y faisons une longue séance, lui, me servant d'interprète ; mais dans toutes les colonies hollandaises, les timbres sont les mêmes ; quelques-uns portent encore l'inscription Buiten-Besitz (possessions du dehors) et d'autres, celle de Java ; pourtant cela se perd, et seul le cachet d'origine peut les différencier, — aussi, ai-je soin de faire appliquer très visiblement sur les miens, par l'entremise de M. Bol, Kota-Agoeng en toutes lettres !

Puis, nous reprenons le chemin du bateau et en arrivant sur la plage, je me paye une seconde édition du « coussin de la reine » — et reviens à bord, fourbue mais ravie.

Quant à mon aimable ingénieur, il est récompensé de sa vertu, par un rhume de cerveau — ce qui est assez dans l'ordre des choses.

CHAPITRE XXV

ANJER ET KALIANDA

Retour à Anjer : un chargement de « kerbau » : mon émoi ; le buffle aviateur ! — L'agent norvégien de la Paketvaart. — Mâts en bambou de trente-cinq mètres. — Arabes ou « hadjis » ? — Les baleinières du *Van Diemen*. — Grandeur et décadence des îles des Épices. — Les réflexions des bateliers indigènes. — La fin d'une excursion au paradis terrestre. — « Bagoes » ou Bélise ?

Anjer et Kalianda, mercredi 8 mars.

Voici que nous avons repris le chemin d'Anjer : le soleil commence à peine sa course, et le jour encore jeune s'épand doucement sur les choses, sans leur donner cet aspect photographique, d'ombres et de lumières dures et tranchées, qu'elles prennent sous une clarté brutale. Nous longeons des terres montagneuses et des îles : elles sont comme des bouquets parmi les flots bleu-vert, couleur d'yeux changeants, et disparaissent de la base au sommet sous un empâtement de verdure, appliqué par grosses touches : telle une mosaïque aux nuances multicolores, forme en s'amalgamant, un tout d'une extraordinaire puissance de coloris, noyé dans un fondu d'une infinie douceur.

Un peu plus tard : nous voilà de retour à Anjer ; je voudrais en faire une aquarelle, mais jusqu'ici, une paresse invincible m'empêche de travailler ; puis, ce matin, l'éclai-

rage est mauvais. Enfin, sur ce côtier, je suis si heureuse, que je me laisse vivre.

Pour retomber dans la prose, il nous arrive de grandes barques chargées de « kerbau », ces redoutables buffles javanais, vrais animaux préhistoriques, tenant le milieu entre l'hippopotame et le rhinocéros. Si j'ai peur de quelque chose, c'est d'eux à coup sûr ; mais ils exercent sur moi une fascination incontestable : celle de l'horrible.

L'autre soir, nous en prenions tout un chargement; après avoir élevé ces bêtes sur le pont au moyen de sangles, on les redescend dans la cale. L'opération est très difficile et je me perche sur un banc pour ne rien perdre des détails ; bientôt quelques passagers que cela intéresse également, viennent me rejoindre : quand un « kerbau » plus récalcitrant gigote et se débat, déchirant l'air de ses horribles beuglements, en faisant mine de s'échapper, — comme lui, je me mets à crier de peur, et cours me blottir derrière la porte de descente, toute prête à me précipiter en bas ; à un certain moment, où le commandant se trouvait à ma portée, dans mon émoi, je l'empoigne aussitôt et me cache derrière lui — et mes voisins de déclarer en riant que j'avais pris le bras du capitaine, sans même m'en apercevoir ! Un « kerbau » a failli briser avec ses cornes, la lampe électrique; et notre chef mécanicien en voyant un des ruminants se débattre dans l'air, remarque plaisamment : « Le buffle aviateur ! »

Ce matin, du haut de l'échelle de descente, un Hollandais, type assez curieux du planteur ou de l' « overseer » des Buiten-Besitz, assiste à l'embarquement du bétail, — le sien, à ce que je présume ; cet homme, un blond émacié aux traits anguleux, a un grand nez recourbé en bec d'aigle et des yeux bleus, très clairs.

Il déjeune avec nous et j'apprends que c'est un Norvégien établi à Anjer, de toute éternité, — un agent de la Paketvaart. Il parle un grand nombre de langues aussi bien que la sienne, entre autres le français, saisissant les moindres finesses de la plaisanterie ultra parisienne, ainsi qu'un vrai boulevardier.

Comme il appelait Krakatau « son île », le commandant lui en a demandé la raison : « Mais, c'est que depuis vingt-cinq ans que j'habite Anjer, je l'ai devant les yeux ! » On se met à parler des cocos, dont il se fait un grand commerce dans ces pays, et le capitaine les nommant « kappèle », en malais, ce monsieur se moque de lui en le contrefaisant, et lui fait observer qu'il a oublié cette langue, que ce mot doit se prononcer « kelapa », — le plaisantant là-dessus dans la suite, comme je le fais moi-même pour son « n'hollandais ».

En outre des ruminants, nous prenons une marchandise assez originale : des mâts en bambou de trente mètres de long, qui paraît-il, en avaient au moins trente-cinq sur pied. On les destine aux « prau », ces curieux bateaux de pêche de Madura, une grande île toute proche de la côte javanaise, dont les habitants, — gens fort sauvages, — tirent le couteau à la moindre provocation, avec la désinvolture classique du Piémontais ; ils vont sur ces petites barques à Sumatra ou à Bornéo, comme on irait chez nous de Paris à Saint-Cloud. Le vapeur *Alting* sur la ligne de Bornéo, était monté par des Madurais et je pense que les équipages des autres côtiers se recrutent souvent parmi eux, de même que les nôtres consistent en grande partie, de Bretons et de Corses.

Nous retournons à Kalianda dans l'après-midi, et mes yeux, tels que ceux d'un avare, ne peuvent se rassasier du

trésor de beautés entassées devant eux : la nature a versé sur la terre son écrin d'émeraudes, et des nuages blancs escaladant la cime verte des monts, éparpillent sur eux leurs flocons légers.

Ainsi qu'à l'ordinaire, nous prenons d'assez nombreux passagers de pont, métis d'Arabes et de Sumatrais, ou faut-il dire Sumatranais ? Le champ reste ouvert aux possibilités — quoi qu'il en soit, Fritz Sobels et moi n'avons pu élucider cette question de linguistique.

Nous nous appuyions tous deux aux bastingages, et quand ces gens s'embarquent, je fais remarquer à mon voisin, la quantité considérable des Arabes, dans leurs colonies — où ils se distinguent en général, par un fez blanc très haut, ou un turban ; ou bien par une petite calotte de velours noir, assez semblable à celle dont les vieux messieurs se couvrent la tête à l'église, chez nous. Le capitaine soutient pourtant, que ces individus ne sont pas des Arabes, mais bien des « hadjis » ou pèlerins de la Mecque — et qu'ils se coiffent ainsi après avoir accompli ce pèlerinage : comme nous nous entêtons tous deux, il va demander des explications à l'un de ces hommes, qui lui donne raison, je crois... toutefois cela saute aux yeux, qu'une partie de ces indigènes ont plus de sang arabe que de sang malais.

Nous arrivons assez tard à Telok-Betong, et je ne retourne pas à terre, cet endroit ne m'ayant nullement enthousiasmée.

Le *Van Diemen* possède des embarcations énormes et massives, dans le genre de celles que montaient les Hollandais d'antan, pour pêcher la baleine. Notre bateau mouillant toujours sur rade foraine à Sumatra, on emploie souvent ces barques pour le transport des marchandises, mais c'est

la croix et la bannière pour les remettre en place ! Aujourd'hui, elles s'en vont à la dérive, avec le flux ; il faut attendre le soir pour les rechercher, et l'officier chargé de cette besogne, ne revient que longtemps après, en nage et tout cramoisi ! De loin, il nous hèle, en demandant qu'on lui jette les bouées du bord, avec un filin, pour s'aider en le hâlant à remonter contre la marée. Le commandant

L'île de Banda, aux Moluques.

m'a dit alors d'un air mélancolique que tout n'allait pas bien... Mais ces Hollandais possèdent en général un fond très flegmatique et jamais on ne les entend jurer, comme cela se fait à chaque instant sur nos bateaux français.

Quand on descend la baleinière placée au-dessus de ma cabine, je dois fermer mon sabord, — le *Van Diemen*, un des plus anciens steamers de la Paketvaart, n'ayant pas de hublots; mais du pont, un homme relève entièrement le volet de fer du sabord, avec une chaîne fixée à ce dernier, chaîne qu'il attache aux bastingages ; de façon que la plaque laisse passer l'air et la lumière, à l'inverse de

celles des vieux navires français, qui s'entr'ouvrent seulement.

Le capitaine, dans la louable intention de me fournir de la copie, me conte des choses assez intéressantes sur les îles Moluques ou des Épices : jadis, à Banda où l'on faisait un commerce important de noix de muscade, elles se vendaient jusqu'à neuf cents florins les soixante-deux kilos. Actuellement, la même quantité ne se paye plus que cent cinquante florins (mais on prétend que leur prix va remonter) ; et les propriétaires avaient planté en muscadiers beaucoup d'autres jardins dans les Moluques, — cela se passait il y a trois siècles ; — ce que voyant, certain gouverneur hollandais, pour maintenir le prix élevé des précieuses noix, n'hésita pas à envoyer dans ces îles une expédition appelée Hongi tochten (l'expédition de Hongi), afin d'y détruire tous les vergers, à l'exception de ceux de Banda, — et les administrateurs de ces derniers étaient si riches, que par ostentation ils allumaient paraît-il, leurs cigares avec des billets de banque ! Actuellement, le prix des muscades est tombé tellement bas, que les fortunes se trouvent fort amoindries dans l'île privilégiée, — juste châtiment de ce gaspillage !

Anjer, jeudi 9 mars.

Nous retournons pour la dernière fois à Anjer, où nous arrivons de bonne heure.

Avant que d'être levée, j'entends déjà les bateliers indigènes qui stationnent sous ma fenêtre, échanger à mon sujet des réflexions avec les « boys » du steamer, accoudés aux bastingages : la « nonah » (c'est moi) se plaire énormément

sur les bateaux néerlandais ; beaucoup « makan », manger (Dieu sait pourtant que je n'abusais pas de leur table de riz!) — « djalan, djalan », voyager tout le temps; « venir au pays Lampong, et la voici maintenant qui s'en retourne! »

Hier soir en quittant la table, quand les convives se séparent, le commandant Sobels m'adresse un joli bonsoir dans sa langue, qu'il termine par un tendre « Mevrouw » — qui veut dire tout bonnement: madame; mais en passant par sa bouche, ce mot si rude devient des plus doux... Je lui ai répondu en riant, que je ne comprenais pas son « n'hollandais! »

Maintenant, nous quittons l'Éden, pour reprendre le chemin de Priok, aux hangars de tôle : c'est la fin de mon « excursion au paradis terrestre! »

Je dois retrouver le *Haï-Phong* à quai, et je tremble qu'il ne soit très loin de la place où le *Van Diemen* accostera. Bien que je sois assez misérable sur ce côtier, c'est malgré tout un coin de France et mon cœur bat quand nous passons près de lui : mais à bord pas un signe de vie ni de reconnaissance! Sont-ils tous morts? Quelle différence avec les officiers de ma chère vieille *Seyne*, qui me réservaient toujours un accueil si chaleureux!

Un peu plus tard, je retourne au vapeur hollandais, pour remettre à ses employés une brochure sur le Maroc, que j'ai promise au capitaine, ainsi qu'une broderie tonkinoise, pour sa sœur, accompagnées d'un petit mot aimable sur ma carte — ce qui fait dire plus tard aux « jongen », « boys » indigènes, de l'*Alting*, qui l'ont appris par ceux du *Van Diemen* (les Malais, comme les Arabes sont des gazettes ambulantes), que la « nonah » avait envoyé une « surat », lettre, au commandant Sobels.

C'est ainsi qu'une légende s'est formée à Java, autour de

ma personne : à Priok, les indigènes m'ont baptisée « Bagoes » qui veut dire belle, et partout où je vais ensuite, je m'entends proclamer : « Bagoes ! » Je ne désespère pas de figurer parmi les « Wajang », personnages légendaires, représentés dans les théâtres javanais par de curieux « Pupazzi » indigènes.

Je crains que mes amis d'Europe, en lisant certains passages, ne me comparent à la Bélise des Femmes Savantes ; mais je les prie de tenir compte de ces divers facteurs : « the glamour of the East », le mirage de l'Est ; le « cafard colonial » et ... la rareté des femmes blanches dans ces colonies !

CHAPITRE XXVI

BILLITON ET BORNÉO

Je pars au pays des « Koppen-Snellers » Coupeurs de Têtes. — Un mauvais début de voyage.

De Priok à Billiton, en mer, samedi 11 mars.

Ma rentrée à bord du *Haï-Phong* n'a été qu'un succès d'estime, ce qui m'affermis dans le désir de quitter la « navette » et d'aller à Bornéo ; je me rends donc à la Paketvaart, afin de me procurer un passage ; mais à l'encontre des autres traversées, celle-ci est fort chère, les voyageurs assez nombreux et le nombre des places très restreint : on ne peut me garantir une cabine pour mon usage exclusif ! Très contrariée, j'hésitais pourtant à me la payer tout entière, quand l'employé préposé aux passages, un aimable jeune homme qui connaît Paris et parle fort bien notre langue, va demander au Directeur de m'assurer une cabine sans augmentation de prix — ce qu'il fait très gracieusement.

Le steamer sur lequel je m'embarque, l'*Alting*, — qui porte le nom d'un gouverneur hollandais, comme la majorité de ces côtiers, d'ailleurs, — doit faire escale à l'île de Billiton ainsi qu'à Pontianak, capitale de la partie néerlandaise de Bornéo ; on m'affirme que l'intérieur de cette

contrée et l'île de Madura sur la côte javanaise, présentent encore des dangers, ce qui donne du piquant à ce petit voyage ; et précisément j'ai découvert à Batavia, des cartes postales figurant d'horribles sauvages en « costume nature », les fameux « Koppen-Snellers » ou Coupeurs de Têtes, de Bornéo, qui résident au centre du pays. Cela me procure la

Les fameux Koppen-Snellers ou Coupeurs de Têtes, de Bornéo.

sensation de côtoyer, — pas de trop près, — de terribles périls !

Dimanche 12 mars.

L'*Alting* partant ce matin à 9 heures, je craignais de me mettre en retard, car le *Haï-Phong* est ambossé dans l'avant-port, et le « sampan » chargé de nous bateler, brille souvent par son absence. J'avais donc prévenu le « boy », hier soir, qu'il eût à m'éveiller sans faute ; naturellement il s'en abstient ; aussi dois-je me bousculer pour rattraper le

temps perdu, et filer à l'anglaise avec notre docteur qui va à Batavia, et m'accompagne au vapeur hollandais.

Comme nous débarquions de l'esquif, les porteurs indigènes qui s'emparent de mes colis, en laissent tomber un à la mer : c'était d'un mauvais présage ! Mais je n'y prête aucune attention sur le moment. Puis, en montant à bord, quand je demande ma chambre, on ne peut la découvrir, aucune des cartes de visite, fixées sur la porte des cabines (à l'instar des steamers anglais), ne mentionnant mon nom. Je commençais à m'inquiéter, lorsqu'on m'adresse à un monsieur qui traverse à ce moment la salle, en me disant que c'est le commandant. Celui-ci, sous sa mine vermeille, paraît de mauvaise humeur ; il examine mon billet, me regarde d'un assez mauvais œil et me désigne une pièce dont il fait enlever les bagages ; je pense in petto, que cela ne marche décidément pas ; enfin, comme c'est dimanche et que je ne peux travailler, je cherche dans ma valise un roman anglais pour me distraire canoniquement ; à mon vif ennui, je m'aperçois que j'ai oublié mes livres sur le *Haï-Phong !* Et puisque nous n'arriverons à Billiton que le lendemain, je dois m'armer de patience et me contenter comme toute distraction, de me tourner les pouces, — exercice plutôt monotone !

CHAPITRE XXVII

BILLITON

Billiton, l'île aux 40 mines d'étain. — Une construction mystérieuse. — Émule de César, j'embrasse la terre de Billiton. — Tandjong-Pandang. — Je reviens de mes préjugés sur la sévérité des Hollandais envers les indigènes : la morgue d'un maître d'hôtel malais. — Je convoite le bien d'autrui. — Mes aventures avec un bracelet d'agar-bakar. — Un ciseleur d'étain, chinois. — Les pêcheries de Tandjong-Pandang.

Billiton, lundi 13 mars 1911.

Nous arrivons d'assez bonne heure à Tandjong-Pandang, port et capitale de Billiton. Le commandant qui s'est radouci à mon égard, me recommande au commis de l'agence, amené par le « launch » qui vient chercher les passagers ; notre steamer mouille en effet sur rade foraine et le trajet en remorqueur, est de trente minutes, environ.

A l'entrée de la baie, un îlot planté de cocotiers fait sentinelle ; un grand hangar y sert d'habitation pendant la récolte des cocos. Une construction assez semblable à un phare ou à un obélisque, relativement large à la base et qui va en s'amincissant, se dresse au centre de la petite île, parmi les cocotiers. L'édicule n'a point d'ouvertures ; un agent de la Compagnie, avec lequel je rentre à bord, me dit que toutes ses investigations à ce sujet sont restées sans résultat.

Il y a quarante mines d'étain à Billiton, pour l'ensemble desquelles on emploie 15.000 Chinois ; j'aimerais à en visiter une, malheureusement elles sont à une distance trop grande pour que j'ose tenter l'aventure, et le capitaine me recommande de rentrer exactement à 1 heure, pour le déjeuner ; au surplus, dans mon excursion à travers la ville, je ne vois ni « pousse », ni voiture de location et je suppose qu'ici, les propriétaires seuls possèdent un véhicule.

En dehors des mines d'étain, l'île est riche en plantations de cocotiers (on fait l'exportation du copra) et en palétuviers, dont l'écorce sert à préparer du tan.

La marée est basse, quand le remorqueur se range le long du quai, et l'empierrement se trouve hors de portée convenable : seule, une mince bordure saillante, sert de marche. Quand je tente de me hisser sans aide, je tombe gauchement à quatre pattes et m'écorche d'une manière affreuse : la guigne me poursuivait décidément, sans que je m'en doutasse encore !

Le petit port est enlaidi par les grandes bâtissses plates qui l'obstruent : la douane, des entrepôts, des hangars, etc. ; ce n'est qu'en pénétrant dans la ville même, qu'on découvre les rues bordées de magasins chinois ; une de ces rues est coupée dans sa longueur par un canal en miniature, traversé d'un pont minuscule. Quelques jolies villas au milieu de parterres, représentent le quartier hollandais, assez disséminé.

Toujours à la recherche de cartes postales et de photos, aussi introuvables ici qu'au pays des Lampongs, je ne réussis qu'à entraîner à ma suite une troupe de gamins, qui ne veulent plus me lâcher, — jeunes indigènes et petits Chinois, tout aussi mal élevés que les gavroches d'Europe ;

je ne parviens à m'en défaire qu'à grand'peine « and with a great shaw of severity ! »

Je suis bien revenue de mes préventions au sujet de la rigueur et de la dureté des Hollandais avec les aborigènes : en général c'est l'opposé, — je trouve même à présent, qu'ils pèchent plutôt par excès contraire. A bord de leurs

BILLITON. — A l'entrée de la baie, un îlot planté de cocotiers fait sentinelle.

bateaux, des métis tiennent d'habitude les écritures commerciales. Et d'autre part, une Néerlandaise me disait au sujet de l'enseignement : « Lorsque les indigènes ou les métis savent le hollandais, ou qu'ils possèdent quelques rudiments d'instruction, ils s'imaginent égaler les Européens. » Sur l'*Alting*, les « boys » chargés du service étaient intolérables : ils fumaient constamment sur le pont, à l'entrée des premières ; et la morgue protectrice du maître d'hôtel, valait celle d'un « Buttler » anglais. Quand je lui

réclamais du café en malais : « kopi » cet homme me reprenait comme un maître d'école qui corrige un élève ignare : « Koffie », le mot hollandais ; et si je demandais du « koffie », il me regardait indigné et rétorquait : « Koffi ! » Si bien qu'à la fin je me mettais à rire, et que lui-même se permettait un sourire de pitié indulgente.

Mais revenons à notre récit ! Apercevant une boutique de bijoutier chinois, je m'y précipite ; je ne trouve que des horreurs ; et puis, les Célestes et moi, n'arrivons pas à nous comprendre et leur façon de compter, au moyen de petites boules enfilées sur des tiges et disposées sur un tableau, comme au billard, — joint à leurs éternels « ampat poulo, dua poulo », etc. (des chiffres malais), n'ont d'autre résultat que de m'exaspérer, car j'ai laissé mon dictionnaire javanais à bord, et ne peux me débrouiller sans lui.

Avisant au poignet de la boutiquière, un bracelet qui me tente fort : deux cercles d'agar-bakar, terminés à chaque extrémité par la tête d'un serpent et une partie de son corps, en or teinté de rouge, — tête et écailles fort bien ciselées, — je lui demande si elle voudrait me céder ce bijou ? Tout d'abord elle refuse ; de mon côté je doute qu'il soit en or... Cependant, comme j'insiste pour l'avoir, cette femme me fait comprendre qu'elle le laissera pour deux cents francs. Entre temps elle a passé le bracelet à mon bras, à grand'peine et non sans m'avoir écorchée (les Chinois et les indigènes ayant les mains beaucoup plus petites que les nôtres — pourtant, les miennes ne sont pas grandes) ; mais à l'énoncé de la somme, je me récrie et lui rends son bijou. On m'apprend plus tard, que cet or était vierge et qu'il avait une réelle valeur ; je regrette encore ce joyau !

Je visite ensuite le petit marché couvert : un passage

étroit, bordé par des cases de débitants, — indigènes, chinois ou hindous, — le traverse d'un bout à l'autre. Je fais l'emplette de deux pièces de « batik » peinte, que je veux transformer en coussins ; le vendeur me fait remarquer que c'est un « sarong bantal » pour les pantalons d'homme ; je n'en ai cure, puisqu'il n'a pas encore servi ! Et les espèces de tortues qui le décorent, feront mieux sur un coussin que dans un fond de culotte ! Plus loin, j'avise chez un Chinois, un bracelet d'agar-bakar, et comme le prix qu'il m'en demande est abordable, je dis au marchand de le passer à mon poignet pour voir s'il va bien — peine inutile — ma main est bientôt meurtrie et je jette des cris d'orfraie ; l'homme cherche à étirer les cercles, et un nouvel essai amène le même résultat. Alors, sans se décourager, mon Céleste traverse le couloir et s'en va vis-à-vis, au petit restaurant chinois qui voisine avec les étalages d'étoffes, déposer le bracelet dans un bol d'eau bouillante, qui sert à cuisiner ; au bout d'un moment, supposant que l'agar-bakar amolli se montrerait moins rebelle, il repêche l'objet et réitère sur mon bras, ses tentatives précédentes : autres cris de ma part, car cette fois le gris-gris malencontreux m'a brûlé cruellement la main — nouveau plongeon dans le bol, nouvelle tentative, couronnée enfin de succès — et je m'en vais très fière, avec mes trois cercles d'agar-bakar au bras.

Écoutez la fin de l'histoire : je rentre à bord ravie de mon jouet et pendant vingt-quatre heures, je le porte ostensiblement et le contemple, comme l'homme nouvellement décoré ne cesse de loucher sur son ruban rouge — mais un passager autrichien, planteur à Pontianak, très documenté sur tous les sujets, me dit en souriant lorsqu'il voit mon amulette, — que les indigènes mettent ce talis-

man pour se préserver d'une maladie aussi fâcheuse que fréquente dans ces parages... Tableau! car l'agar-bakar s'est durci et ce matin en m'éveillant, j'ai le poignet contusionné : impossible de retirer mon bracelet.

En sortant du marché couvert, je retourne au hangar de la « Maatschappij » (il faut s'étrangler pour prononcer correctement ce mot), et avant d'arriver, je joins encore à mes achats, des grandes cuillères étranges, que l'on fabrique avec des cocos. Voyant ma charge encombrante, un des commis me demande si je rapporte aussi des objets faits avec l'étain des mines de Billiton — lui ayant répondu que je n'avais rien vu de semblable, ce jeune homme me confie à un petit employé de l'agence, qui me pilote chez le fabricant, — un Chinois, comme toujours. Mais la plupart des choses exposées là, sont inachevées, et je dois attendre fort longtemps pour que le ciseleur termine son travail. Assise près de lui, je le regarde marteler les fantaisies qui décorent mes emplettes, pendant qu'une bande curieuse de moutards chinois, m'entoure et secoue à tout moment la table du travailleur; je le presse de plus en plus à mesure que l'heure du départ approche, et mes yeux ne lâchent le graveur que pour se diriger avec angoisse vers la pendule !

Je pense que les 40 mines d'étain de Billiton, permettent de ne pas ménager le minerai, car avec la théière et les deux boîtes à thé que j'emporte, je gage qu'on eût fait en France une bonne demi-douzaine de plats.

Je rentre à bord avec un des agents, qui se montre rempli d'obligeance et me fournit des renseignements pleins d'intérêt. Comme je lui demandais le but, d'une série de pieux installés au fond du petit golfe, et toujours placés dans le même ordre — ajoutant qu'à Madagascar on appelle cela des pêcheries, — il me le confirme, me montrant

comment on les dispose, afin que le poisson une fois entré, n'en puisse plus ressortir.

Avant d'arriver, nous croisons un autre remorqueur qui emmène un requin « à la traîne » ; l'équipage, nous dit-on, vient de le prendre près de là : encore une baie où il serait peu sage de se laisser tomber à l'eau !

CHAPITRE XXVIII

ENTRE BILLITON ET PONTIANAK

L'auteur ayant entendu l'orateur socialiste Sembat parler éloquemment pendant une heure, à côté de la question, s'essaye à l'imiter : l'escamotage d'une machine. — Une famille coloniale hollandaise : les jeux des jeunes Néerlandais. — « J'm'enfichisme » des parents coloniaux. — L'éducation d'une perruche. — La « babou » malaise.

Suite du 13 mars.

Au nombre de nos passagers, se trouve une famille composée du père, un Hollandais ; de la mère, une quarteronne au teint assez clair et de leurs quatre enfants : une fille et trois garçons ; deux de ces derniers, des gars grands et gros, sont blonds comme le père, mais le troisième, un garçonnet au teint brun et à l'aspect délicat doit tenir de la mère ; quant à la fillette, le mot Hollande se lit en grosses lettres sur toute sa solide personne blonde et rose. *Nota bene* : le plus âgé de ces bambins, n'a pas onze ans à coup sûr ! La scène que je vais décrire peut s'appliquer à tous les petits coloniaux hollandais, qu'on abandonne à eux-mêmes, comme les enfants coloniaux français, — les mères se contentant de les mettre au monde : là se borne leur travail, — aux autres ensuite d'en prendre soin ; mais l'état d'âme et la force physique des jeunes voyageurs en question,

révèlent d'une façon bien typique leur caractère néerlandais : il faisait une chaleur terrible ; c'était l'heure de la sieste et les parents s'y livraient avec conviction. Je me trouvais seule à l'arrière avec les enfants ; ceux-ci, s'armant des longs traversins en kapok comprimé, placés aux extrémités des canapés de pont, et les tenant à deux bras, bien qu'ils fussent presque aussi grands qu'eux, se jetaient les uns contre les autres; et de toutes leurs forces, dans la mêlée, se lançaient un bout du traversin, en pleine figure ou en plein corps; de temps en temps, un adversaire mesurait le pont. Le garçonnet délicat, qui pourtant ne le cédait en rien comme courage, à ses compagnons, était souvent jeté par terre avec une violence extrême; mais il revenait à la charge, telle une fourmi s'attaquant à un gros scarabé; brusquement, un coup de traversin l'envoie rouler contre le capot de bois de la descente : j'ai cru cette fois, le petit bonhomme en miettes — il n'en valait guère mieux! Mais il n'a pas soufflé mot, craignant d'attirer l'attention des parents.

Le passager autrichien survenant à ce moment même, je lui parle avec quelque indignation, du jeu brutal auquel se livrent ces gamins, depuis plus d'une grande heure, — sans que les parents en prissent aucun souci ; il me répond qu'en cela, les coloniaux néerlandais ressemblent aux coloniaux français ; — et comme il arrête malgré tout les ébats des moutards, ceux-ci disparaissent l'un après l'autre, hormis le petit brun qui s'attache à lui, ce qui me fait penser que ce monsieur est l'intime ami de la famille. Il me dit encore : « Je trouve bon de laisser aux enfants une grande latitude, de cette façon s'ils se font mal, ils ne recommenceront plus une autre fois. » A ce moment précis, son jeune compagnon se penchant d'une manière

dangereuse au-dessus de l'hélice, je lui fais observer qu'en effet, s'il tombe à la mer, il ne recommencera pas assurément !

Le plus drôle de l'affaire, c'est que le bambin en question était le fils même de ce monsieur : certes, je ne m'en doutais guère. Je me suis donc fort applaudie de m'être abstenue de toute remarque intempestive — chose assez étonnante de ma part !

La mère des jeunes géants transporte deux curieuses perruches, dont les couleurs vives — vertes, bleues et rouges — rappellent celles du Bouddha monstrueux de Colombo ; et ces oiseaux qui seraient fort comiques, si leur ramage égalait leur plumage, déchirent constamment l'air de leurs cris discordants : quand on s'approche d'eux pour leur parler, ils font aussitôt des demi-plongeons, pareils aux révérences qu'exécutaient jadis les dames scandinaves ; un autre de leurs petits talents, — acquis celui-là, est d'éternuer sans arrêt — à merveille, je dois le reconnaître ; et comme j'admirais les capacités de ces bêtes, leur maîtresse me dit : « Elles ne savent que le malais : les servantes indigènes « babou » ont fait leur éducation. »

Jusque là, je croyais que l'éternuement était le même dans toutes les langues — celle des gens enrhumés !

Ces perruches portent une chaînette d'or à la patte et lorsque leur propriétaire en pose une sur son opulente poitrine, l'oiseau grimpe jusqu'à ses lèvres, où il vient prendre dans la bouche de cette dame, les parcelles de nourriture qu'elle y met pour lui — j'ignore si le procédé est aussi malais, en tout cas, il est peu ragoûtant !

Les deux « babou » [1] qui ont instruit les volatiles et qui

1. Le pluriel des noms malais, se formant en doublant ceux-ci, au singulier, exemple : babou, servante — babou babou, servantes, je préfère laisser

s'occupent, — oh très vaguement, — des enfants et de leur maîtresse, se tiennent en général étendues sur des cottes, contre la petite barrière en bois qui sépare les troisièmes classes, des premières : elles y passent le temps à manger ou à dormir. La plus âgée qui doit être la mère de l'autre, une fillette assez gentille, témoigne pour ma personne une antipathie très marquée : je crois qu'elle me considère un peu comme une sorcière ! Tantôt, pendant que je peignais une aquarelle de Billiton et de la baie, la jeune domestique s'approche curieusement pour regarder mon travail ; l'autre, à cette vue, la tirant brusquement par le bras l'entraîne plus loin, sans doute pour m'empêcher de lui jeter un sort !

Mais je ne peux avancer mon étude, car nous ne tardons pas à partir ; toutefois, je m'en console en pensant que je la finirai au retour, sans me douter que je serai victime d'un drame dont le premier acte se déroulera sur l'*Alting*.

Je referme donc mon album, les matelots arrivant pour faire la manœuvre. Elle ne ressemble guère ici, au branle-bas qui refoule et disperse les passagers, sur nos vapeurs ! A bord des paquebots néerlandais, elle se passe presque entièrement sur la toiture en bois, de l'arrière, où le lieutenant s'élève par une trappe, suivi de quelques hommes d'équipage.

Cela m'amuse infiniment de voir ces pauvres lieutenants se hisser, — péniblement parfois, pour peu que leur culotte blanche soit bien tendue sur des rotondités très hollandaises, et s'introduire à grand'peine par l'étroite ouverture de la trappe, dans laquelle les matelots malais, avec leur souplesse simienne, passent avec aisance ; ces gens en

le nom indigène au singulier, plutôt que de former un pluriel impropre, à l'aide d'un s.

effet sont d'une agilité telle, qu'on les voit saisir un objet avec leur pied, le remonter à hauteur de la main et le prendre alors avec cette dernière.

Le capitaine me demandant si j'aimerais à visiter la machine, qui marche au pétrole, ainsi que toutes celles de la Koninklijke-Paketvaart-Maatschappij, la Compagnie côtière la plus importante du monde, j'accepte avec enthousiasme, ayant souvent entendu discuter sur mon côtier français, la question pétrole contre charbon. Je ne me doutais pas que l'*Alting* se servait d'essence minérale, — « miniak tanah », huile de terre, comme l'appellent si bien les Malais, — étant persuadée que les bateaux qui en font usage, avaient l'haleine malodorante des lampes qui filent ; à dire vrai, leur seule ressemblance avec celles-ci, c'est que parfois, — très rarement, hâtons-nous de le reconnaître, — une pluie de molécules noires, impalpables, s'abattent sur le pont : en ce cas, tâchez de les secouer sans les écraser, car le mal serait irréparable.

Ce soir-là, après le repas, le commandant prie notre chef mécanicien, mon voisin de gauche à table, — un brun avec des yeux bleus, francs et brillants, et un sourire qu'illuminent des dents éblouissantes, — de nous faire visiter sa machine. Il acquiesce poliment et nous prenons tous trois le chemin de l'escalier de descente : à l'entrée, un grand gaillard me présente un paquet d'étoupes, pour servir de tampon entre la rampe et mes blanches mains ; disons-le bien vite, après une visite circonstanciée, de la machine, mon costume et ma personne en ressortent aussi propres qu'en y pénétrant : pas une pièce qui ne fût brillante et fourbie, comme une arme de précision. Notre aimable « engineer » m'explique tout ce qui peut présenter de l'intérêt pour moi dans ses domaines, — me montrant le foyer

incandescent où les tubes de pétrole déversent l'aliment fluide : mais entre le bruit assourdissant, la chaleur effroyable dégagée par ce feu infernal (nous fondions, sans conteste), et le français parfois obscur, de mon cicérone, la moitié de ses explications se perdent en chemin ; approchant alors ma figure tout près de la sienne, je lui hurlais : que dites-vous ? Nouvelles explications, suivies du même insuccès et de nouveaux hurlements ! Notre guide me fait voir de quelle façon ils rafraîchissent les tubes qui s'échauffent, et je crois me souvenir qu'on s'y prend de la même manière que pour les machines alimentées au charbon. Je lui demande, comment on nettoie les tuyaux encrassés et il me répond : « Avec du pétrole pur » — mais je n'en mettrais pas ma main au feu, même de pétrole ! Cet officier m'apprend que la Compagnie s'approvisionne de pétrole pour ses steamers, dans l'ouest de Bornéo, à Balik Papan ou à Samarinda : ils nomment cette huile « résidu » que nous traduisons par pétrole non distillé ou brut ; et lorsque les Compagnies pétrolières leur réclament un prix trop élevé, ils ne renouvellent pas leur bail cette année-là et reviennent au charbon — leurs machines sont construites en effet, de façon à pouvoir marcher tantôt avec l'un et tantôt avec l'autre.

CHAPITRE XXIX

A TRAVERS LA JUNGLE

Le plus beau chapitre de mes pérégrinations dans la jungle : élevée aux honneurs du trône, je deviens pour une heure, la reine de la jungle. — Un chemin liquide bordé de palmes. — Comment on cultive le riz dans la jungle. — Les monts Ambawang. — Les tournants de la rivière Koeboe : une vigie malaise. — Population, culture et industrie des districts de Pontianak. — Le record des pondeuses : trois cents œufs en une nuit. Une plantation sur du papier. — Les arbres en coucher de soleil : poésie et prose. — La jungle se répète sans jamais lasser. — Un crocodile météore. — Bornéo, l'île des singes. — Daïaks et « Coppen-Snellers », Coupeurs de Têtes. — Comment un Daïak offre sa fille en mariage. — Quelques spécimens fâcheux de mentalité coloniale. — Les palmiers à sagou : sa préparation. — Pontianak vu du fleuve : on a l'impression d'être au bout du monde. — Les Chinois ressemblent à la lune.

De Pulau-Burong à Pontianak, à travers la jungle.
Mardi 14 mars 1911.

Nous arrivons au matin à l'entrée de la rivière Koeboe : devant nous s'étendent des terres basses, sans caractère, bordées de palétuviers. Jadis, les steamers remontaient le Kapouas pour se rendre à Pontianak, situé à moins de deux heures de l'embouchure de ce fleuve ; mais cette partie de son parcours s'est ensablée et à présent il faut remonter le petit Koeboe, dont les tournants raides sont fort dangereux ; puis le grand Koeboe ; et en troisième lieu, on redescend la rivière Kapouas jusqu'à Pontianak.

Nous stoppons d'abord à Pulau-Burong, îlot planté de palétuviers sur toute son étendue, — où poussent aussi des douaniers ; même, nous devons notre arrêt, à ces végétaux d'importation, car nous allons transplanter un de ces hommes à bord, où il doit nous surveiller pour prévenir la fraude de l'opium.

Peu après, nous entrons dans le petit Koeboe : sur ses deux rives, de colossales gerbes de palmes, pressées les unes contre les autres, se recourbent avec élégance au-dessus de l'eau : ce sont des « nepa », palmiers avec lesquels on fait l' « atap » (chaume). Comme les palétuviers, ils viennent le mieux dans l'eau saumâtre, à l'endroit où la rivière se mêle à la mer. Ces « nepa » de Bornéo, l'emportent sur tous ceux que j'ai vus. A mesure que nous avançons, apparaissent parmi eux, des « niboeng », plante à nulle autre pareille : le long de sa hampe élancée, s'espacent des palmes délicates, longues et fines, qui rappellent un peu celles des jeunes cocotiers et retombent avec grâce : crime de lèse-poésie : on fait cuire leurs feuilles nouvelles en guise de légumes. Ensuite, notre passager autrichien, cicérone aussi aimable que bien informé, me montre plusieurs places où l'on a cultivé du riz précédemment ; voici comment s'y prennent les naturels : ils abattent d'abord le bois dans la jungle, sur une certaine étendue ; le laissent ensuite sécher, puis le brûlent, et à cet endroit, font pousser pendant deux ans, — sans eau, — du riz. Ils appellent ce genre de procédé « ladang » ou culture sèche : — celles qu'on inonde, comme à Java, se nomment « sawah ».

Nous passons devant un petit cimetière malais, simple hangar recouvert de chaume ; sous cet abri, au lieu de nos croix ou de pierres tombales, on a planté en terre, des planchettes en bois découpé.

Maintenant, voici un campong chinois : il est construit dans un coin de la jungle qu'on a brûlé d'abord, pour y mettre des cocotiers ; et des tourbillons de fumée bleuâtre, sortent d'un grand feu qui achève de se consumer sur la lisière de la forêt.

Le commandant vient m'offrir de monter près de lui : de la passerelle, dit-il, j'aurai une vue d'ensemble sur le

Des tourbillons de fumée bleuâtre sortent d'un grand feu qui achève de se consumer sur la lisière de la forêt.

paysage ; il fait apporter une caisse, sur laquelle il installe un vaste fauteuil, et de ce trône élevé, j'embrasse le panorama de toute la rivière ! Ses nombreux tournants se déroulent à travers la frange des immenses bouquets de « nepa », comme les replis d'un long serpent brun ; au fond s'élèvent les trois pics des monts Ambawang : le plus petit, le Mout, a mille cinquante pieds ; le Resam, douze cents ; et le Batou Wangkang, quinze cents. C'est le capitaine, placé près de moi, qui me fournit ces détails, tout en corrigeant soigneusement les erreurs qui se glissent dans

ma rédaction ; ces renseignements techniques me gâtent la poésie du site, mais le bon commandant tient essentiellement à me les faire inscrire ; il m'annonce aussi, qu'à une heure de la rivière Koeboe, se trouve un village du même nom.

Les tournants sont si raides et si dangereux, qu'ils rendraient les rencontres fatales, et l'on a placé une vigie dans les haubans : c'est un Malais à l'aspect sauvage ; il se tient debout, une corne à la main, et comme un triton il en sonnera s'il le faut, en guise d'avertissement. Cela fait songer aux temps préhistoriques ! Mais on ne néglige pas pour cela les précautions plus modernes et le sifflet lance de temps en temps une note stridente, dans les coudes.

Le capitaine va chercher un volume hollandais, dont il traduit certains passages, intéressants pour moi, et voici la statistique qu'il y découvre concernant Pontianak : ses districts comprenaient en 1905, vingt et un mille habitants : deux cent vingt-trois Européens, sept mille quatre vingt-cinq Chinois, deux cent douze Arabes, cent quatre vingt-cinq Hindous et treize mille naturels (Javanais, Malais, Boegineezen ou habitants des Célèbes.)

Dans les environs de Pontianak et dans les petites îles, on cultive de deux à trois millions de cocotiers.

Jusqu'à soixante ans, un cocotier rapporte annuellement de cent à cent vingt noix, qui se récoltent en quatre fois ; puis, la production de ces arbres diminue ensuite jusqu'à ce qu'ils atteignent quatre-vingts ans, après quoi, ils meurent. On paye les « koeli » qui leur donnent des soins et recueillent le copra, vingt-quatre francs par mois, mais on leur fournit le sel et le riz ; ils consomment de ce dernier environ trois quarts de kilo par jour, en trois repas ; ces gens mangent aussi du poisson qu'ils pêchent, et de la chair

de tortue. Ces bêtes, très nombreuses, viennent pondre sur la plage, à une certaine saison, et en une nuit elles produisent jusqu'à trois cents œufs ! Ils sont ronds et de la taille de ceux des petites poules : quand on les fait cuire, le blanc ne durcit pas ; une tortue fournit cent kilos d'une viande, qui a absolument le goût du bœuf — moi, je lui ai trouvé celui du lapin, quand on m'en a servi en Tunisie ; mais c'est peut-être comme la manne, qui prenait, dit-on, la saveur de la chose désirée !

Notre passager autrichien, qui possède une plantation de cocotiers aux environs de Pontianak, en avait également une de caoutchoucs ; mais il vient de s'en défaire et en paraît fort satisfait, jugeant que la surproduction actuelle (on défriche de tous côtés la jungle, pour y planter des ficus), amènerait fatalement un crack.

Il arrive quelquefois dans l'Est, qu'on monte une société, pour mettre en valeur une plantation fictive, comme le même fait se produit autre part, à l'égard de spéculations minières.

Les femmes indigènes de Pontianak, font de très jolis « sarong » en soie et en « batik », mélangées de fils d'or et d'argent, — ce que mon dictionnaire autrichien me confirme ; je veux bien le croire, — pourtant je visite tous les magasins d'étoffes, de cette ville, sans en trouver un seul.

La principale industrie des Chinois de Pontianak, est la construction de petits bateaux.

Mais revenons encore à la jungle !

Voici que nous approchons du village de Koeboe, situé au croisement de trois rivières, — signalé par le commandant.

Et toujours des palmes innombrables sortent de l'eau,

comme des faisceaux immenses, faisant une haie superbe à l'étroite rivière, dont les tournants aigus révèlent des beautés qui se renouvellent sans cesse.

Nous voici en face de grands arbres fleuris, palette vivante où s'étale toute la gamme d'un coucher de soleil : cramoisi d'abord, puis orangé et enfin, de la nuance qu'a le ciel lorsque l'astre rutilant déjà disparu, ne lui prête plus que la lueur rosée très douce, d'une aurore boréale.

Je demande à un passager hollandais le nom de ces merveilleux arbres en coucher de soleil : « Je l'ignore... » me dit-il ; « ce sont de mauvais arbres de jungle, dont on ne peut rien faire ! » O poésie ! O prose ! Cher Philistin ! Quelle riche note ils mettent pourtant dans le cinabre clair de la jungle, où les fines découpures des « niboeng », secouent leurs belles palmes vertes — aréquiers, cocotiers, ou fougères, — plantes de rêve plutôt, uniques dans leur étrangeté !

Par places, une trouée dans l'enchevêtrement du bois, révèle le « background » de la forêt vierge : des fleurs rouges comme des gouttes de sang, tachent la verdure tendre ; un merveilleux papillon bleu et noir vient voltiger auprès de nous ; ici, des lianes aux fleurs d'aurore, diaprent les buissons ; plus loin, de larges plaques d'orchidées s'épanouissent en gerbes, se collant au tronc d'arbres majestueux. Couronnés de leur gracieuse touffe de petites palmes courtes, des bétels, au tronc fuselé, se dressent de place en place... Et la vigie malaise, pareille à une statue de bronze, debout dans les haubans, enturbanée et mollets nus, sonne de la trompe, tandis que le « suran » coiffé d'un turban aux cornes menaçantes, se tient immobile à l'avant du bateau, — telle une cariatide décorant la proue, — le sifflet aux lèvres, attentif aux ordres du commandant : on a la sensation de choses très étranges et très rares...

Un nouveau coude et nous débouchons sur le grand Koeboe, au confluent de trois rivières ; — à présent nous remontons le fleuve, large et majestueux, naviguant à l'aise sur sa vaste étendue. Que je lui préférais son frère plus petit, aux tournants si raides, dans lesquels la poupe et la proue de *l'Alting* frôlaient simultanément la jungle, —

Que je lui préférais son frère plus petit, aux tournants si raides.

cette jungle qui se répète, sans jamais qu'on s'en lasse — « and the jungle repeats itself without ever palling ». Cette même jungle, si enivrante, donne aussi une sensation de recueillement profond, qui fait que l'âme déliée de ses entraves, s'élève toute vers son Créateur : c'est le temple de la nature, qui n'est pas sorti des mains de l'homme, où l'on n'a pas cette impression de la limite et de l'emprisonnement, qu'on éprouve jusque dans la plus grandiose basilique.

Depuis notre entrée dans le grand Koeboe, le commandant tranquillisé, est descendu, et ce sont les lieutenants qui le remplacent. Nous échangeons de temps en temps quelques paroles — sans résultat — car ils ne peuvent répondre aux questions que je leur pose.

Encore des tournants : voici un très petit « kampong » dans la jungle, et à notre approche, un groupe de jeunes indigènes tout nus, viennent se percher sur un minuscule débarcadère en roseaux, qui déborde le rivage.

Une pirogue avec des rameurs, aux chapeaux pointus en « atap », suit le courant, emmenant — Dieu sait où — plusieurs indigènes habillés de « sarong ».

On commence maintenant à voir le long du grand fleuve, quelques maisonnettes, entre la lisière du bois et la berge.

Voici des arbustes aux feuilles très découpées, dont l'extrémité se transforme en délicat plumage d'ibis, rose tendre ; puis, c'est une plantation de bétels, qui s'étend au loin sur la rive : au sommet de leur tronc lisse, annelé de blanc, pendent des bouquets de noix ; derrière ceux-ci vient un petit bois d'arbustes gris, au feuillage d'oliviers ; au delà, c'est la forêt vierge !

Le parfum sans pareil de la jungle, embaume ce coin charmant.

Par places, se montrent d'étranges buissons, dont les feuilles tous les sept ans, s'épanouissent en blancs cornets — leurs étoiles d'argent constellent le manteau de velours vert que la jungle laisse traîner dans l'eau ; ils voisinent avec l'arbre paradoxal qui porte tout à la fois, parmi ses rameaux sombres, de vertes oranges aux longues tiges et des fleurs de neige.

Plus loin, ce sont des lilas aux grappes rosées, qui poin-

tent vers le ciel : lilas des tropiques, qui n'ont d'ailleurs qu'une simple ressemblance avec leurs frères d'Europe.

Voici qu'un nouvel homme de quart vient relever la vigie indigène, — sûrement un Madurais comme lui : même statue de bronze, immobile et brune; son turban rouge met une note éclatante dans des cheveux très noirs et rudes, et à son bras, s'enroule en plusieurs tours, le bracelet d'agar-bakar, à la puissance magique.

Encore un coude et un troisième delta de rivières : le Poengoer-Besard : c'est très grand et très noble, mais j'aime cent fois mieux être enveloppée par la jungle ! « The jungle is felt like the Presence of God ; it is felt like new life poured into your veins, — and what life : rich, intoxicating like a strong and very sweet drink... And the smell of it ! It can be compared to nought» : les bras se tendent vers elle pour l'entourer et l'étreindre.

J'abandonne ma situation dominante et superbe, de reine de la jungle, pour redescendre aux soins plus vulgaires de la vie, la cloche du repas me rappelant à l'ordre : après la poésie, la prose — si l'on peut donner ce nom, à des agapes dressées en plein air sur le pont d'un steamer, en face d'un décor merveilleux se transformant sans cesse.

Je ne retourne plus à mon poste élevé, mais m'installe à l'arrière, avec ma boîte d'aquarelle et mon album, pour tâcher de finir une étude commencée à Sumatra, quand nous remontions à Djambi ; car ces rivières de la jungle sont toutes sœurs !

A la grande joie des enfants et des passagers, nous croisons plusieurs vapeurs de Singapour, qui reviennent de Pontianak, et de part et d'autre, on échange des signaux sans fin.

Un crocodile passe au fil de l'eau et chacun se précipite,

— comme d'habitude, je ne vois qu'un remous. Il n'y a pas de caïmans à Bornéo, mais des crocodiles de proportions très vastes. Un moment après, nous apercevons de grands singes rouges qui sautent de branche en branche. Cette île est, par excellence, le familistère des singes et l'on y trouve au grand complet, toute l'espèce.

On vient de faire en France une découverte qui mène assez grand bruit : le squelette d'un anthropoïde, dont la conformation, au dire de certaines gens, serait le chaînon reliant la descendance de l'homme, à son père d'origine, le singe ; or, à Bornéo, de nombreuses et différentes variétés de quadrumanes et des orangs-outangs — qui, parmi les os de leurs ancêtres doivent en posséder de l'époque en question — descendent parallèlement avec les races primitives du pays — et il n'est jamais arrivé, que je sache, qu'une aborigène mît au monde un singe, ou qu'une guenon donnât le jour à un homme. S'ils continuent à vivre côte à côte, sans se mêler, comment se ferait-il, que l'homme descendît du singe ?

En s'enfonçant dans le pays, on trouve des petits rhinocéros noirs, dont les Daïaks vendent les cornes fort cher, aux Chinois, pour en faire un médicament ; mais il n'y a pas de tigres comme à Sumatra et dans les États Fédérés Malais.

Ces Daïaks, la race autochtone de Bornéo, étaient d'une honnêteté parfaite, avant d'avoir été en contact avec les Chinois et les Arabes, qui les refoulent à l'intérieur, en avançant dans l'île. Je m'étais laissé dire que les fameux « Koppen-Snellers », Coupeurs de Têtes, se trouvent chez les Daïaks ; pourtant, notre planteur autrichien, pendant une excursion dans leurs parages, a couché sous la tente, sans autre sauvegarde que celle des quelques hommes qui l'ac-

compagnaient, et avec plus de sécurité qu'il ne l'aurait fait en Europe ! Ces gens ne se coupent le cou qu'entre eux, en

Un Daïak.

temps de guerre, ou lorsqu'ils ont quelque « feud », dissension ; et quand l'un d'eux rapporte au village la tête d'un ennemi, les pères lui amènent leurs filles à marier, les

tenant sur leurs deux bras, pour qu'il choisisse une épouse parmi elles.

D'après mon intéressant informateur, la mentalité commerciale des Européens se détériore ici d'une façon regrettable. un peu comme cela se passait déjà au Maroc, il y a quelques années, lorsque je m'y trouvais. D'autre part, je remarque que les Hollandaises coloniales ne paraissent pas s'occuper plus de leur progéniture, que ne le font les coloniales françaises, — dont une disait en parlant de sa fillette de huit ans : « Je n'ai pas vu ma fille depuis ce matin (il était trois heures p. m.) ; elle n'est pas affectueuse ; elle ne s'occupe pas de moi ! » (*sic*).

En approchant de Pontianak, les « kampong » deviennent de plus en plus nombreux ; édifiés en général sur des pilotis très hauts, ils ont la forme de ceux de Djambi, — celle des petits châteaux de cartes de notre enfance.

Devant ces maisonnettes, un débarcadère en bambou surplombe la rivière, et il se couvre à notre approche, d'une poussée d'indigènes aux costumes multicolores, — le plus fréquemment, des enfants aux dessous supprimés, venus là pour nous voir.

De gros palmiers abritent ces chaumières, et mon cicérone, qui m'a donné la plupart de ces renseignements, me dit que ce sont des sagoutiers ; il me montre au bord du fleuve, de grands troncs d'arbres, évidés et percés de trous, dans lesquels les indigènes préparent la fécule que l'on extrait du palmier en question, ou qui se confectionne encore dans des pirogues, creusées aussi dans des fûts d'arbres. Ces gens vivent de l'industrie du sagou.

Nous passons devant un vaste « kampong » chinois, qui a l'aspect d'un temple ou d'une fumerie d'opium : des groupes de Célestes aux costumes voyants et chamarrés ont envahi,

la véranda, tandis que d'autres s'entassent sur l'embarcadère pour assister à notre passage ; mais cette vision, si riche de forme et de couleur, soudain entrevue et plus vite évanouie, laisse inassouvi, mon regard qui voudrait l'embrasser toute !

Nous voici à Pontianak, but de notre voyage.

PONTIANAK. — Auprès de l'embarcadère, ce sont les « bungalows » européens.

Hélas ! tout ce qui porte le nom de ville, fût-ce même une cité exotique située au bout du monde, est toujours décevant ; et quand elle se déploie au bord de l'eau, les mêmes hangars vulgaires en déparent l'abord !

Auprès de l'embarcadère (car nous sommes enfin à quai), ce sont les « bungalows » européens, encadrés dans leurs jardinets si plaisants.

Plus à gauche, cotôyant la berge, s'étend la ville chi-

noise, aux grands toits bas un peu relevés sur les bords.

En face, sur l'autre rive, le long du fleuve, c'est une ligne ininterrompue de scieries à vapeur ou de hangars, en partie bâtis sur pilotis, et recouverts en tôle ondulée ou en petites tuiles de bois, d'un aspect très pénible à l'œil. Quoique ces constructions s'adossent à la jungle, leur cas est si désespéré, que sa beauté reste impuissante à corriger leur irréparable laideur.

A quoi cela tient-il ? Je ne puis me l'expliquer, mais on a l'impression d'être tout au bout du monde — sensation très rare, quand on voyage beaucoup, un endroit en rappelant fatalement un autre ; est-ce le fleuve dont la nappe argentée s'écoule majestueuse entre les parois de la jungle, et s'en va vers l'horizon ? Pourtant, sous l'estompe du recul, l'exubérance de cette végétation préhistorique s'apaise, s'efface et prend l'apparence d'une forêt d'Europe — ou bien, ne serait-ce pas l'odeur très accentuée de noix de coco, qui flotte dans l'air ? Je ne peux le définir, mais le ressens !

Des petites pirogues creusées dans des troncs d'arbres, et conduites par un pagayeur indigène, nu jusqu'à la taille, ou par un batelier chinois, glissent auprès de nous, chargées d'ananas. Parmi ces Fils du Ciel, beaucoup ont une face pâle et plate, très placide, avec un regard un peu étonné, qui les fait ressembler à la lune ; les autres, au teint souvent jaune, à l'œil mauvais, vous dévisagent avec une expression de pitié si méprisante, dédaignant de vous répondre et vous tournant le dos, si vous leur adressez la parole, que vous éprouvez la sensation désagréable d'être brutalement mis à la porte !

CHAPITRE XXX

PONTIANAK

Pontianak : le quartier européen : décor d'opéra-comique hollando-japonais ; une chapelle sur pilotis. — La ville chinoise et ses habitants : par leur insolence journalière, les Chinois nous font payer avec usure, nos conquêtes au Céleste Empire. — Un temple chinois : l'arbre sacré et sa potiche porte-cierges. — Je vais chercher des cartes postales et rapporte une insolation.

Pontianak, mercredi 15 mars 1911.

Je ne retourne qu'à 11 heures et demie dans ma cabine, vraie succursale du purgatoire colonial : fournaise avec moustiques ; aussi le lendemain, en me levant, je bâille à me décrocher la mâchoire ; après m'être habillée paresseusement je monte sur le pont, pour attendre le déjeuner, que l'on sert à neuf heures ; — ce devoir accompli, je pars « sight seeing », à l'américaine, nourrissant l'espoir fallacieux de découvrir enfin des cartes postales, après mes chasses infructueuses à Sumatra, — d'où je rentrais toujours bredouille, — sans me douter que cette fois je marche à la mort !

Pourrait-on croire qu'on va trouver à Bornéo, que bien des Européens considèrent encore comme un pays sauvage, la plus délicieuse petite ville de décor d'opéra-comique hollando-japonais, que puisse créer la fantaisie d'un rêve :

qu'on se représente un très grand parc, coupé par des allées sablées ombreuses; des rivièrettes japonaises longent une partie de ces dernières et de délicieux jardinets, aux « bungalows » édifiés sur des pilotis bas, s'espacent en bordure des allées : quelques arbres à la forme élégante ou de grandes touffes de fleurs, donnent un aspect clair et gai à ces par-

LE QUARTIER EUROPÉEN. — Un grand parc aux allées ombreuses, coupé par des rivièrettes japonaises.

terres, sans les surcharger. Un minuscule pont jeté sur le petit canal, relie le courtil au chemin coquet. Parmi ces « bungalows », s'élève une chapelle catholique, montée sur pilotis, — celle des sœurs de la mission, je pense; Pontianak possède aussi des Pères Capucins, car j'en croise un qui file sur sa bicyclette!

Après, c'est la ville chinoise, parfois plus importante dans les colonies néerlandaises, que le quartier européen

Là, tout de suite, on se sent en pays hostile : si nous avons fait des conquêtes matérielles sur l'Empire du Milieu, elles ne sont que matérielles, et les Chinois nous reprennent en petite monnaie journalière d'insolence non déguisée, dans nos rapports quotidiens, intérêt et capital. Quand on s'adresse à un Céleste, le plus souvent, il vous regarde

LE QUARTIER CHINOIS A PONTIANAK. — Un canal bordé d'arbres, occupe le centre d'un certain nombre de rues.

avec mépris, sans daigner vous répondre ; les marchands seuls font exception — tout juste — et veulent bien se déranger pour vous — car l'économie du Chinois et son amour du lucre sont inimaginables !

Le jour où le Céleste empire nous chassera de nos possessions d'Extrême-Orient, les Indes Néerlandaises, déjà occupées à demi par les Chinois, — les Européens n'y étant qu'une poignée, — subiront notre sort et l'Indo-Chine anglaise complétera le trio !

Ici, la ville chinoise a beaucoup plus le caractère sui generis que les quartiers semblables des villes de la côte, à Sumatra et à Java; elle rappelle un peu la partie chinoise des concessions européennes de Shanghaï : un canal bordé d'arbres, occupe le centre d'un certain nombre de rues, qu'il divise sur toute leur longueur, les transformant en avenues jumelles, reliées d'un bord à l'autre par de petits ponts.

Comme toujours, les très larges devantures des boutiques, bayent aux passants : j'y retrouve les extraordinaires étalages d'animaux confits qu'on voit à Singapour, ainsi que des fruiteries, où le piment sous toutes ses formes. occupe la place d'honneur. Bien entendu, les inévitables quincailliers figurent en bonne place ; il y a aussi quelques bijoutiers qui fabriquent des horreurs, qu'ils vendent assez cher — aux étrangers, je pense, et quelques marchands de « batik toelis » ; mais leurs toiles viennent de Java, car malgré tous mes efforts je ne peux découvrir les « sarong » célèbres, de Bornéo, que l'on m'a vantés ; non plus que les superbes voiles en soie, dont les femmes s'enveloppent la tête et le buste.

Je ne réussis pas mieux avec les cartes postales : « Nous en aurons bientôt, » c'est la phrase consolante qu'on vous adresse d'un bout du monde à l'autre — en attendant : rien !

Mais on m'avait parlé d'un photographe japonais et ces gens ayant presque toujours le goût artistique, je me mets à sa recherche ; toutefois les renseignements recueillis en chemin, vont de pair avec l'adresse de la fameuse Bretonne : A ma cousine, chez ma tante, à Paris... Et comme Pontianak, sans être Paris, est assez grand encore pour qu'on s'y perde, plus je cherche, plus je m'égare... Ces randonnées m'amènent devant un temple chinois, une

miniature, qui s'élève au bord du petit canal de rigueur ; sur le parvis du céleste édifice, pousse un grand arbre au feuillage clair, très finement découpé ; son fût gris argent, pareil à une colonne, repose sur la base en arceaux, de ses grosses racines saillantes, très contournées et hautes, qui enserrent dans leurs replis, une vaste potiche en granit.

Le cercle néerlandais à Pontianak.

De menues baguettes en papier rouge, semblables aux allumettes de cette matière, qu'enfants nous admirions chez nos aïeules, sur la cheminée du salon, sont piquées dans la potiche, en guise de cierges. Et précisément, une Chinoise étant survenue, va quérir une nouvelle fusée, qu'elle allume, et plante à côté des autres.

Mais de photographe, toujours point.

Désespérant d'arriver sans aide, à un résultat satisfai-

sant, je m'adresse à un Européen que j'aperçois, un planteur du voisinage ; cela ne l'empêche pas de très bien connaître la ville, car il me pilote chez l'industriel en question — là encore, après m'avoir fait attendre assez longtemps, on me dit qu'il n'y a ni cartes, ni photos... Découragée, je me décide à reprendre le chemin du bord. Mais le soleil est devenu dévorant et l'ombre a disparu ; voici plus de deux heures que je circule dans Pontianak et je me traîne littéralement. J'ai l'horrible sensation que mon crâne va éclater et j'avance comme dans un cauchemar, avec le sentiment que jamais plus je n'arriverai au bateau. Je l'atteins pourtant — mais dans quel état ! Je m'affale à demi-morte, sur un des divans de l'*Alting* : je suffoque, je suis moulue — et mon après-midi s'écoule misérablement, à chercher un peu de repos sur un des canapés si durs, de notre pont ; mais c'est en vain : mon imprudence matinale m'a valu une insolation : j'ai signé je crois, mon arrêt de mort ! Pourtant, je me débats, espérant encore que je m'en tirerai et pour ne pas perdre tout l'après-midi, je me mets à écrire.

CHAPITRE XXXI

PONTIANAK (*suite.*)

Pontianak (*suite*). — Pochades au fil de l'eau : gondole et gondolier malais. — Un bouquet animé de fleurs exotiques. — La chanson populaire de l'amour, a partout le même refrain. — Silhouettes du soir à Pontianak. — La triplice des « flirts » : c'est encore la France, tant décriée pourtant, qui possède le plus de moralité. — Nos officiers suivent la méthode employée par Ulysse et ses compagnons, envers les sirènes.

Suite, Pontianak, mercredi 5 heures du soir.

Le fleuve est sillonné par un va-et-vient continuel, d'embarcations de toute nature ; maintenant, c'est un grand esquif qui glisse lentement sur l'eau : un pagayeur malais au torse brun, le bas du corps enveloppé d'un « sarong » cramoisi, est posté à l'avant, et près de lui, un métis arabe, couvert d'un fez bas en velours noir brodé, se tient immobile ; à l'arrière, un autre batelier est accroupi, coiffé d'un chapeau rond, au sommet pointu ; au centre du bateau, une maisonnette au toit très bas en palmes, semblable au tunnel d'une gondole, abrite des femmes indigènes : l'une assise au seuil de la petite demeure, est vêtue d'une draperie de soie vert jungle : une autre à ses côtés, disparaît sous un voile orange et à l'arrière, une troisième s'enroule toute, dans un ample voile jaune d'or, tan-

dis que son bambin, — petite statuette de bronze, — laisse tremper dans l'eau son mignon bras potelé.

Après, passe une nacelle : ses pagayeurs chinois portent aussi le chapeau rond d'atap, terminé en pointe. Au fond du canot, trois femmes indigènes sont assises à la file, légèrement courbées, comme des fleurs battues par le vent : la première, dans un voile cerise, long et enveloppant, semble un pavot ; la seconde, sous son voile cinabre clair est l'incarnation de la jungle ; mais la troisième, voilée d'aurore, me fait penser à nos chères roses de France ; dans l'ombre de ses compagnes, une quatrième, avec son « sarong » collant, à ramages, est peut-être la fleur empoisonnée de Java, qui verse le sommeil... A quels heureux mortels, les Célestes portent-ils cet éclatant bouquet de fleurs de Bornéo ?

Pendant que j'écris sur le pont, deux jeunes aborigènes accortes, en « sarong » et en « cabaja » claire (l'une est rose pâle), une ombrelle à la main, viennent faire une visite à notre cuisinier javanais ; celui-ci ne tarde pas à lutiner la « cabaja » rose tendre et ce sont des cris d'oiseaux effarouchés, — mais de perruches à la voix stridente ! Que ce soit à Bornéo, à Londres, ou bien dans nos campagnes bretonnes, — aux fleurs d'ajoncs, jadis naïves, — la chanson populaire de l'amour a partout le même refrain !

Un peu plus tard : silhouettes du soir à Pontianak : une masse d'ombres chaudes, brossées au bitume, sous lesquelles l'émeraude se devine encore, découpent leur phantaisie sur les stries orangées d'un ciel turquoise morte : au centre, le toit d'un « kampong » détache sa silhouette de toiture normande ; — à droite, des bétels profilent sur le ciel, la gerbe de leurs courtes palmes aux fines et raides découpures ; — à gauche, deux grands arbres s'en-

lacent : tandis que l'un, pique de ses fines aiguilles le couchant qui saigne, — les feuilles menues de l'autre, semblent des poignées de sequins, semées à la volée dans l'éther... Et la grande ombre qu'ils projettent, en étendant sur la rivière ses tons asphaltites, fait ressortir les reflets opalins très clairs, dont les lueurs du couchant plaquent encore l'eau dormante...

Mais voici le dîner qui sonne, on m'appelle — adieu les envolées vers l'idéal : la table est servie et nos convives accoutumés ont repris leur place.

Hier soir, à l'arrivée, trois élégantes, — des jeunes filles de Pontianak, — viennent chercher notre chef mécanicien ; je suppose qu'elles l'enlèvent tout de bon, car il ne reparaît pas au dîner — j'en ai conclu prématurément, qu'il était fiancé à l'une d'elles, — ne m'imaginant pas que les jeunes Hollandaises sont des « flirts » accomplies, qui rendraient des points aux Anglaises ou même aux Américaines. La « juffrouw », ici, se livre à ce passe-temps dangereux, avec des airs d'Agnès et une expression candide, un peu étonnée, qui tromperait le Bon Dieu lui-même ; et ces jeunes personnes jouissent d'une grande liberté, se promenant en bande, avec frères et cousins — qui cessent alors d'être frères et cousins de leurs compagnes : ces trois races constituent la triplice des « flirts » de la libre Amérique, d'Albion et de la rigide Hollande ; mais plus d'un peuple pourrait s'y joindre, et c'est encore la France, si décriée par les autres nations, qui possède au fond, le plus de moralité.

Ce soir, les tentatrices reviennent, mais nos officiers ont probablement suivi la méthode employée par Ulysse et ses compagnons, envers les sirènes, puisqu'ils sont tous là, au grand complet !

CHAPITRE XXXII

DESCENTE DE LA RIVIÈRE KŒBOE

Un sultan d'aujourd'hui. — Les films de notre cinéma : les « campong » de Bornéo ; la jungle et ses hôtes ; etc. — Les passagères malaises et leur accordéon : j'établis définitivement ma réputation de sorcière. — Une page émouvante du livre de la jungle : les prouesses de notre coursier : il pointe sur les « népa », s'accule dans les bétels et se campe finalement en pleine jungle : c'est Mlle Guilloteaux qui en est cause ! — La jungle éclairée à l'électricité. — Une nuit dans la jungle ; je m'endors sous la garde de Dieu.

Descente de la rivière Kœboe; une nuit dans la jungle, jeudi 16 mars.

Ma fièvre, comme celle de la Princesse des Femmes Savantes, nuit et jour me fait outrage et je n'ai malheureusement pas de bains à ma disposition, pour la noyer de mes propres mains ! A leur défaut, je possède du salicylate — remède plus moderne — et je continue à lutter, me berçant encore de l'espoir, que j'ai peut-être seulement une forte courbature.

Je commence un bout d'aquarelle, reproduisant la berge avec quelques-unes des curieuses « prau » de Madura, qui viennent jusqu'ici ; pourtant mon malaise est si grand, que j'ai toutes les peines du monde à terminer ma tâche !

L'*Alting* devait quitter Pontianak ce matin, mais son chargement n'étant pas terminé en temps voulu, nous n'ap-

pareillons que dans l'après-midi ; cela me contrarie beaucoup, car la nuit va nous prendre à mi-route de la jungle, et me fera perdre la moitié du trajet au pays des merveilles.

Nous repassons devant la ville chinoise : avec ses maisons sur pilotis, aux façades peintes en bleu ; ses étranges petits escaliers de bois ; ses bouts de balcons et l'exiguïté de ses fenêtres, — elle a un aspect bien chinois... de Chine !

Lui faisant face, sur l'autre rive, une grande bâtisse ronde représente le palais du sultan, car mon sympathique compagnon de voyage, vraie encyclopédie, m'avait informée qu'il existe un sultan de Bornéo, ajoutant, je crois, qu'il ne possède qu'un bout insignifiant de terrain ; cela ne m'intéressait qu'assez médiocrement, aussi, ai-je bientôt oublié les détails qui concernaient ce prince.

Viennent ensuite les « bungalows » indigènes, en bordure des deux rives. A tous moments, je pousse des exclamations enthousiastes ; en allant, distraite par les explications de mon cicérone, l'exquise beauté de ce site, m'avait moins frappée.

Quels jolis films de cinéma et quel spectacle riant et plaisant que cette suite ininterrompue, de mignards et délicieux petits « kampong » sur pilotis, avec leur coiffure d'atap, leurs balcons malais et leurs « bay windows », — fenêtres longues et basses : chaumières d'opéra-comique à l'aspect japonais, qu'abritent les grands sagoutiers ; souvent, un canal miniature, les sépare de leurs voisines, mais alors, un petit pont gracile, très japonais aussi, jeté en travers du ruisseau, leur sert de trait d'union.

Maintenant, voici un autre cliché : la jungle, mes amours ! Et je déverse le trop-plein de mon admiration,

dans le giron d'un passager embarqué à Pontianak, — un grand blond à l'aspect britannique.

Quelque temps après, vers le soir, quand le soleil, en roi, habille la nature, de son manteau de pourpre tramé d'or, voici que les hôtes de la jungle commencent à s'éveiller : j'aperçois sur les branches d'un arbre, une tribu de

Un coin de la berge avec quelques-unes des curieuses « prau » de Madura.

grands singes jaunes, qui se livrent à des exercices d'acrobates ; je crois même distinguer des « orangs-outangs » noirs, immobiles près d'eux, — mais aucun mouvement de leur part ne vient confirmer ma supposition ; ce spectacle encore nouveau pour moi, me réjouit extrêmement.

Pour mon malheur, nous avons un nombre considérable de passagers de pont, des aborigènes mâles et femelles ; et à l'heure crépusculaire, où la jungle enveloppe sa beauté grandiose du voile sombre de la nuit étoilée, — ils se

mettent à jouer de l'accordéon : j'en pleurerais de dépit ! Avec ce tintamarre odieux, impossible de trouver le recueillement de l'âme, où l'on s'isole comme en un sanctuaire, pour savourer la beauté divine que Dieu a répandue à profusion dans ce temple de la nature ! Et plusieurs femmes indigènes reprenant le soufflet musical des mains de son propriétaire, un métis arabe qui jouait des airs quelconques, se mettent tour à tour, à gonfler et à dégonfler l'instrument de torture, pour en tirer simplement du bruit.

A cette occasion, j'établis d'une façon indiscutable et définitive, ma réputation de magicienne : franchissant la barrière qui nous sépare des quatrièmes classes, où ces gens se tiennent autour de la cale, je m'efforce de suggestionner le métis, puis l'Euterpe malaise qui improvise en ce moment, afin qu'ils cessent leur cacophonie diabolique — alors, « Bagoes » (ce surnom est venu me retrouver ici), devient la Sorcière blanche — et la mentalité de ces gens est si stupéfiante, que peu après, lorsque je m'approche de la bruyante musicienne, elle se sauve avec épouvante, suivie de ses compagnes ; et toutes vont se réfugier dans la batterie, près des cabines des officiers, qu'elles régalent à « indiscrétion » de leurs accords sauvages. S'il m'était resté quelques doutes au sujet de leur panique, ils disparaîtraient, quand un peu plus tard j'entends les passagers se raconter entre eux, que ces braves indigènes me prennent pour une sorcière... Même, ils avaient suspendu à une longue ficelle, au-dessus de la cale où ils se tenaient tous, des petits cercles d'une matière inconnue, — des gris-gris je pense, — pour se préserver d'une manière générale, des mauvais esprits — et en particulier de mes maléfices !

La nuit était tombée : l'Alting, comme une chauve-souris géante, en décrivant des cercles dans les coudes

aigus de la petite rivière, frôlait presque l'intense verdure, dont les deux parois semblaient nous emmurer... Et tout à coup, nous la heurtons, froissant ses palmes bruissantes !

Mon désir ardent de voir se prolonger la traversée va-t-il s'accomplir ? Je prie avec ferveur à cette intention... Non, pas encore, car le vapeur reprend aussitôt sa marche régulière.

Peu de temps après, au bord de la plantation de bétels, c'est la poupe qui touche dans la vase... Moi de me remettre en oraison, pour que nous restions là, — et cette fois, je crois ma demande exaucée ! Nous nous précipitons tous à l'arrière, pour voir ce qu'il en adviendra — moment plein d'émotion ! Pourtant de nouveau, le steamer se redresse et je pousse un soupir en disant : « Je croyais bien que nous y étions ! » Et mon voisin, le blond Néerlandais, de s'exclamer : « Vous avez eu peur, Mademoiselle ? Dieu merci ! nous nous en sommes tirés ! » — « Comment, peur, j'invoquais le ciel pour que l'on s'arrêtât par force dans la jungle ! »

Mais un instant plus tard, le bateau ralentit sa marche et stoppe en pleine rivière. — Qu'on juge de ma joie ! Le commandant descend de son poste élevé ; il paraît assez déconfit — et le grand passager de s'écrier cette fois : « C'est la faute de Mlle Guilloteaux ! » Comme je ne tenais pas à ce que notre capitaine crût que j'avais le mauvais œil, — connaissant la superstition des marins, — je prends un air de condoléance et lui dis : « La marée est trop basse à cette heure, je pense, pour que nous puissions continuer notre route ?... » Ce qui était probablement la vérité.

Faisant aussitôt jeter l'ancre, le commandant vient nous rejoindre et nous nous mettons tous à table, car on dîne à 8 heures et demie, sur les côtiers hollandais : encore un

repas peu banal, ces agapes nocturnes sur le pont, au milieu de la jungle dont les murailles vertes qui nous emprisonnent, s'éclairent par la base d'une fantastique manière, sous les feux de nos lampes électriques...

Plus tard, quand je descends dans ma cabine « I feel quite elated », je me sens toute transportée par la sensation enivrante de cette nuit sans pareille, passée dans cette jungle mystérieuse, recéleuse de dangers tout proches — entre les bras enveloppants de la forêt vierge, qui enserrent notre frêle demeure. Blottie sous ma moustiquaire, je regarde fascinée, la grande masse d'ombre pleine d'inconnu, me rappelant avec un soupir de soulagement que la jungle de Bornéo n'abrite pas de tigres, comme celles de Sumatra et des États Fédérés Malais... Mais je ressens quand même un délicieux petit frisson de peur, à la pensée des autres animaux dangereux qui la hantent, et qui pourraient me visiter pendant mon sommeil, — et c'est en me recommandant à Dieu que je m'endors.

CHAPITRE XXXIII

TELOK AER

Telok Aer est le lieu de mon supplice. — Un échange de vues, de Hollandais à Française : l'esprit hollandais et l'esprit français ; mon enthousiasme pour la jungle ; du « flirt » et de ses dangers. — La petite colonie de la jungle : une succursale de l'enfer, où la malaria règne en souveraine. — Un « settler » anglais et sa jeune épouse. — Un orage tropical. — Déconfiture de la Sorcière blanche.

Telok Aer, vendredi 17 et samedi 18 mars.

On avait prévenu à Pontianak, le commandant Rab, qu'il aurait à prendre un chargement d'écorces de palétuvier (elles servent à faire du tan), à une petite factorerie située à Telok Aer, en bordure de la jungle, à deux heures de l'embouchure du Petit Koeboe ; cette nouvelle m'avait plongée dans le ravissement, car pouvais-je deviner, que si j'avais signé mon arrêt de mort au soleil de Bornéo, Telok Aer serait le lieu de mon exécution.

A la pointe du jour, l'*Alting* reprend sa course et nous arrivons à l'embouchure de la rivière, sans nouvelle anicroche ; avant de sortir de la jungle, j'aperçois encore, à ma grande joie, une quantité de petits singes gris, qui gambadent sur un arbre.

Je m'étais assise sur le pont, où bientôt le grand passager blond vient me rejoindre, et la conversation s'engage. Nous

échangeons nos vues sur maints sujets, ne les abandonnant qu'après les avoir examinés sous toutes leurs faces « sipped to the bottom ». A son profond étonnement, je lui affirme qu'un Hollandais ne comprendra jamais une Française, — et réciproquement : le premier ne saisira pas nos plaisanteries légères et un peu moqueuses ; il prendra au grand sérieux une raillerie sans portée pour nous et s'en scandalisera. Quant à moi, j'ai entendu souvent les Néerlandais dire des gaudrioles qui eussent plutôt choqué un Français, et les souligner d'un gros rire pas méchant.

Comme je dépeignais à mon compagnon, mon enthousiasme ardent pour la jungle, disant que j'y puisais des forces nouvelles, m'y retrempant et rajeunissant à son contact — et que je m'écriais : « La jungle est ma mère et le soleil est mon père ! » ajoutant en souriant « Je parle un peu à l'instar d'une païenne ! » Il me regarda tout surpris, son tempérament hollandais ayant peine à comprendre cette exubérance gauloise ; je repris aussitôt : « Vous buvez aux ruisseaux détournés et moi, je m'abreuve aux sources mêmes de la nature ! » Alors, comme si un épais brouillard se dissipait soudain : « Ah ! dit-il, vous m'ouvrez tout un horizon ! »

Nous dissertons aussi sur le « flirt »... et ses dangers ; très expert en cet art subtil, il soutient que lorsqu'on s'aperçoit que le jeu va se transformer en réalité, il est temps d'y mettre fin.

— « Ce n'est pas mon avis, quand on s'en aperçoit, il est trop tard ! »

Et justement, il se promettait le jour même, un « flirt » en règle avec la jeune femme de l'industriel chez lequel nous allions charger, un colon anglais assez mûr.

Pendant que nous devisions, l'*Alting* avait fait du che-

min : nous avions contourné la côte, puis pénétré dans une

TELOK AER. — Au fond de la crique, étouffées par la haute futaie de la jungle, quelques maisonnettes et quelques échoppes chinoises se serrent les unes contre les autres.

sorte de grand lac, formé par la mer et encadré de hautes

collines boisées, recouvertes d'une végétation beaucoup plus basse et moins luxuriante que celle de la grande jungle, — mais leur ceinture de palétuviers y mettait une note tendre, très douce à l'œil. Le steamer traversant alors le premier lac, entre dans un second qui fait suite à celui-ci, et après avoir doublé une pointe aiguë, vient mouiller dans une petite anse au pied de la forêt vierge.

Sur le versant de la colline, s'élève un « bungalow » — la demeure de l'industriel en question ; un second cottage très simple, placé beaucoup plus bas, est habité par son « overseer ». Au fond de la crique, étouffées par la haute futaie de la jungle, quelques rares maisonnettes et quelques échoppes chinoises se serrent les unes près des autres : demeures des « koeli », qui récoltent l'écorce des palétuviers et travaillent à la scierie à vapeur, et petites boutiques où ces gens trouvent les objets indispensables. Au centre des pauvres bâtisses, un grand hangar clos, surmonté d'un long tuyau noir qui nous inonde d'une lourde et empoisonnante fumée, renferme la machine : Chinois et indigènes ont un air misérable de gens mal nourris ou malades.... Je ne comprends que plus tard, à mes dépens, qu'ici la malaria exerce ses ravages, en souveraine. Une couche épaisse de vase grise et nauséabonde, recouvre la berge : il s'en exhale une odeur pestilentielle qui vous suffoque, tandis qu'un soleil torride tombant à pic sur nous, met le comble à notre malaise : ce coin est une succursale de l'enfer et je pense avec angoisse qu'il nous faudra y passer la journée. Mais il nous réserve encore d'autres surprises !

Au moment où nous arrivons, les propriétaires qui rentrent d'une tournée dans le bois, passent près de l'*Alting* : le mari, Anglais « sturdy », ramassé, au teint

brique et aux cheveux grisonnants, porte des « knickerbockers » qui découvrent ses mollets trapus d'homme déjà mûr ; je n'aperçois la femme que de dos ; elle paraît jeune, et sa robe collante souligne des formes rebondies ; robe qu'elle relève d'une façon coquette, révélant indiscrètement tout un étalage de dessous troublants.

Je recommande au passager blond, avant qu'il ne descende à terre, d'éviter de porter le désordre dans le sein de ce ménage — mais il me répond que c'est très charitable d'amuser une jeune femme, perdue dans une telle solitude, où toutes les distractions font défaut — « Son mari doit y suffire », ai-je répondu ; là-dessus, ce Hollandais renégat me laisse entendre que sa conversation sera beaucoup plus récréative « for a change » pour cette femme, que celle de son époux... Devant une telle insistance, je m'en lave les mains, tel Ponce Pilate.

Je pensais que ces « squatters » inviteraient le commandant Rab et le premier officier de la machine, — point ; ceux-ci me proposent alors tous deux, de m'emmener promener dans la jungle... — Hélas ! mes douleurs sont devenues tellement lancinantes, que je ne peux faire un pas : je reste donc sur le pont, les yeux clos, étendue sur ma chaise longue, dans un état de prostration intense.

Cependant, le ciel s'assombrit tout à coup, et sans que rien le fasse prévoir, un orage affreux éclate brusquement : le tonnerre gronde furieux, pendant que s'épandent les torrents d'une pluie tropicale ; en quelques minutes, la température qui dépassait 33° à l'ombre tombe à 14° — toute grelottante, je regagne au plus vite l'intérieur du bateau, mais avant d'arriver en bas, je suis déjà transie.

Comme nous passerons la nuit dans cette crique, je demande au commandant à retourner dans ma première

cabine, du côté de la mer, — elle que j'occupe, est empoisonnée en effet, par l'odeur fétide et pestilentielle de la vase, étendue sur la rive.

Je suis affreusement malade et les médicaments ne me servent de rien ; je vais me coucher sans dîner, et le capitaine qui se montre plein d'attentions pour moi, m'envoie une grande bouteille de lait — cadeau très appréciable aux colonies.

Le lendemain, quand l'*Alting* appareille, vers 9 heures du matin, notre passager n'a pas reparu ; le vapeur s'ébranle et s'éloigne lentement. De la grève, on se livre à des signaux désespérés, et l'on nous crie d'attendre — mais le commandant je crois, n'est pas fâché de jouer un bon tour au jeune « flirt. » Ce dernier arrive enfin, une guitare sous le bras, et ne peut nous joindre qu'à force de rames !

Après avoir quitté Telok Aer et regagné le large, notre voyage est uniforme — nul incident ne vient troubler la traversée.

CHAPITRE XXXIV

BILLITON

Bois de fer pour constructions. — Aggravation de mon état.
Je ne sais à quel saint me vouer.

Ma santé continue à être lamentable : un moment un peu mieux, et beaucoup plus mal l'instant d'après. Je ne prends que du lait et des médicaments — et je crois découvrir sur les traits des Malaises, une expression réjouie, en voyant la déconfiture de la Sorcière blanche.

Billiton, dimanche 19 mars.

Aujourd'hui, nouvelle relâche à Billiton.

Nous avions chargé à Bornéo, où l'on fait l'exploitation et le commerce des bois précieux, d'énormes poutres de nuance rougeâtre ; comme j'en demandais l'espèce ? — « Du bois de fer, pour des bâtiments que l'on construit à Billiton », — ce qui me fait sourire, car en Europe, on réserve ce bois pour les meubles de luxe, de proportions minimes ; mais dans ces colonies, les petites fourmis et les termites ont raison de tout — et seul, le bois de fer résiste à leurs microscopiques mandibules. Un de ces arbres, coûte ici 40 francs — le prix d'un chêne en Europe !

Ma pauvre aquarelle, commencée sous de si gais auspices, ne sera jamais finie... D'abord, c'est aujourd'hui dimanche — je ne travaille pas ce jour-là ; puis, je me sens si mal, que je dois m'étendre sur un banc, où, pendant trois quarts d'heure, malgré une chaleur suffoquante, je grelotte sous l'influence d'une fièvre si intense, qu'elle imprime à mon corps de violents soubresauts ; et pendant que j'agonise là, j'entends les commis de l'agence et les passagers qui viennent d'arriver à bord, s'entretenir de moi dans le salon où ils sont réunis, et raconter à mon sujet des histoires fort plaisantes, sans doute, qu'ils ponctuent de gros rires — alors que sur le pont, les indigènes aussi, parlent de moi avec volubilité : c'est atroce de se sentir ainsi disséquer vivante, par des indifférents ! Tandis que la fièvre me secoue, leurs paroles entrecoupées d'éclats bruyants, me martellent le cerveau. Seul, un Chinois qui se tient à quelque distance, me regarde avec une compassion profonde : toujours le bon Samaritain !

Nous arriverons demain lundi, à Priok, et le *Haï-Phong* ne revient que jeudi. J'ai retenu une chambre dans un hôtel à Batavia, mais ne me sens pas la force de faire ce long trajet et si le petit hôpital de Priok, était possible, je m'y ferais conduire. Je ne savais plus où donner de la tête, quand je me souviens à propos, qu'il y a des automobiles à Batavia, parfois même à la gare du débarcadère, et je prie le capitaine d'en demander un, ce qu'il promet de faire dès qu'on sera à quai.

CHAPITRE XXXV

JAVA

Je prends congé du bon commandant et de mes compagnons de voyage. — Mon hôtesse me reçoit à bras ouverts. — Je me trouve bientôt dans un abandon et un dénuement complets. — Plus mal lotie qu'une pauvre femme, je me vois refuser l'entrée de l'hôpital. – Le Dr Magnin n'arrivera pas à temps ! — Dieu m'envoie le bon Samaritain. — « Les Hollandais tiennent leur parole ! »

Batavia, lundi 20 mars et jours suivants.

Nous arrivons à Priok vers 9 heures du matin.

Avant de quitter le bateau, mon compagnon de route, hollandais, vient me faire ses adieux ; puis, c'est le tour du gentil « engineer » au franc sourire, qui très amicalement, prend congé de moi. Un peu plus tard, le bon commandant m'accompagne à l'auto, me facilitant les formalités de la douane qui se réduisent grâce à sa présence, à quelques hiéroglyphes, qu'un employé griffonne sur mes colis.

A Batavia, ma maîtresse d'hôtel, une Française, me reçoit à bras ouverts. Je suis si contente d'être enfin à l'abri sous le toit d'une compatriote, que déjà je me trouve mieux.

Dans l'après-midi, me sentant plus malade, je réclame les soins d'un docteur ; malgré toute mon impatience, il n'arrive que tard dans la soirée, et après m'avoir examinée avec attention, déclare qu'il ne peut se prononcer encore.

Les « boys » indigènes chargés de mon service, ne savent que le malais ; comme je ne parle pas cette langue, et la comprends encore moins, malgré toute la bonne volonté de mon hôtesse, me voilà dans un dénuement et un abandon complets.

Je demande une garde au docteur : il n'y en a pas de disponible !

Le lendemain matin, le médecin me trouvant très malade veut me faire transporter à l'hôpital : on refuse de m'y recevoir, faute de place et d'autre part, impossible de se procurer de « nurse » !

La chaleur est effroyable ; l'air embrasé me brûle vive ; la fièvre me dévore. Va-t-on me laisser ainsi trépasser !

Dans la matinée du mercredi, le docteur m'annonce qu'on peut enfin me prendre à l'hôpital ; selon lui, je suis menacée du typhus ou d'une appendicite, — à moins qu'il ne s'agisse de la malaria. Le soir, toutefois, même refrain : toujours pas de place à l'hôpital, ni de garde-malade ! Si mon côtier était à Priok, je demanderais le Dr Magnin ; peut-être me sauverait-il encore ? Mais déjà, l'enflure me gagne... Je ne puis plus rien avaler !

Je suis au plus mal, aussi, quand mon médecin hollandais vient me voir, je lui reproche dans mon angoisse, de me laisser mourir sans rien tenter pour me sauver !

On attend le *Haï-Phong* aujourd'hui ; je ferai télégraphier au Dr Magnin — arrivera-t-il encore à temps? Je vais périr misérablement, d'une façon horrible et je suis seule — personne même pour porter mon télégramme !

Alors, Dieu que j'accusais de m'avoir abandonnée, m'envoie le bon Samaritain, dans la personne d'une jeune voisine parlant le français. Elle se charge d'expédier ma dépêche — puis me verse charitablement un peu d'eau, ce

qui me permet de rafraîchir ma figure et mes mains brûlantes : mais le temps se passe, je ne reçois pas de réponse et perds tout espoir, — pensant que le moment approche d'appeler un prêtre et de faire parvenir à mon frère la nouvelle de ma mort...

Pourtant vers 4 heures, ma voisine entre précipitamment et s'exclame d'une voix joyeuse : « Voici votre docteur français ! »

A sa vue, je jette un grand cri, comme le naufragé qu'on arrache à la mort ! Je lui raconte mon odyssée lamentable, le suppliant en grâce de ne pas m'abandonner ! Il me promet de rester jusqu'au soir, et demande du lait pour moi, voulant que je prenne au moins quelque chose.

Sur ces entrefaites, mon docteur néerlandais (le premier praticien de Batavia) téléphone qu'il m'a enfin trouvé une garde, — et le soir, à sa visite, me dit en souriant : « Les Hollandais, vous le voyez, tiennent parole ! » Puis, comble de bonheur, mes deux médecins après s'être concertés, me prescrivent un régime qui amène de suite une sensible amélioration dans mon état.

CHAPITRE XXXVI

BATAVIA

Je suis volée, puis empoisonnée par mon « boy » malais. — Comment les prêtres des « campong » dévoilent un larron indigène. — La fleur anesthésique, agent de vol en Indo-Chine. — Dans un cas pressant, j'imite les Romains. — Le poison, substitué au vitriol, en Malaisie.

Batavia, 25 mars.

Les choses semblaient prendre meilleure tournure, lorsqu'une complication a failli tout gâter : quand j'étais au plus mal, mon « boy » pensant que j'allais mourir, me subtilise une petite broche en or, à laquelle je tenais beaucoup. Ma garde la réclamant en vain à tous les échos d'alentour, ma charitable voisine fait appeler ce domestique et lui dit en javanais : « Tu as pris la broche de cette dame, mais elle a des amis dans le gouvernement ; si tu ne lui rends pas son bijou, on te mettra en prison ! » Et comme par enchantement, après un simulacre de recherches, le serviteur infidèle rapporte en triomphe l'épingle, retrouvée comme par hasard dans un dessus de lit !

En Malaisie, me dit cette voisine, quand des naturels dérobent quelque chose qu'on veut ravoir, on mande un prêtre

de « campong ». Celui-ci fait apporter de l'eau, et en remplit à moitié, autant de verres qu'il se trouve d'indigènes dans la demeure, — puis, leur dit : « Vous allez boire : celui qui a pris l'objet, mourra dès qu'il aura absorbé l'eau. » Le voleur laisse son verre intact et l'on reconnaît ainsi le coupable. En Indo-Chine, les naturels emploient un procédé ingénieux, — très européen, le nom de l'anesthésique différant seul, — pour dévaliser les personnes de nationalité étrangère : quand elles sont couchées, les cambrioleurs jettent dans leur chambre, une certaine fleur qui les endort — après quoi, ils brisent la serrure et font leur coup. Le curieux, c'est que l'anesthésie n'est que partielle : on ne peut bouger, mais on voit et l'on entend ce qui se passe.

Le surlendemain, dans la nuit, quand je veux boire mon verre de lait, je lui trouve un goût affreux ; comme la veille je l'ai déjà laissé, et que précisément ma garde m'a réprimandée à ce sujet — sottement, j'avale le liquide. Aussitôt, je ressens des brûlures atroces, depuis le gosier jusqu'à l'estomac — et l'horrible vérité m'apparaît brutalement : je suis empoisonnée par mon « boy »... Que faire ? Prenant vite un parti, je me plonge à plusieurs reprises les doigts dans la gorge. Peine perdue — le toxique a produit son effet, je ne puis le rejeter — me voilà de nouveau beaucoup plus mal.

Le matin, quand je conte la chose au docteur, il me demande si je veux qu'on analyse le lait — mais il n'en reste pas assez.

De son côté la « nurse » affirme qu'un indigène ne m'eût pas empoisonnée pour si peu ; ils agiront ainsi à l'égard d'une nouvelle épousée, quand le mari, — un Hollandais, — a dénoué en se mariant, les nœuds d'une amitié indigène —

ou parfois, ils empoisonneront le marié. Pourtant, j'avais remarqué que mon « boy » pâlissait affreusement, lorsque je l'appelais et je n'osais plus rien prendre.

J'avais bien lu que les Malais étaient paresseux, voleurs, assassins — je venais hélas d'en faire l'expérience !

CHAPITRE XXXVII

BATAVIA

Les trois poisons malais ; le poil de bambou. — « Tida bole di sini ! » : Ce n'est pas permis ici ! — La chambre de torture : le martyre d'une globe-trotter.

Batavia, du 29 au 31 mars.

Quand le Dr Magnin vint me voir, au retour de ses vacances à Buitenzorg, où il étudie précisément les poisons de la flore du pays, — le Directeur du Jardin Botanique, se mettant complaisamment à sa disposition, — je lui racontai mon aventure. Il me parla de trois toxiques usités en Malaisie, — dont l'un est le poil de bambou. Justement, depuis l'absorption de mon lait, j'avais dans la gorge l'affolante sensation d'un corps étranger ; il fût convenu que j'irais avec lui et ma « nurse », — jolie et blonde Hollandaise, au teint de lys et aux yeux bleu faïence, — chez le Dr Wittenrood, pour faire examiner mon gosier.

Dans l'après-midi, nous partons tous les trois en voiture découverte, pour l'habitation du médecin. Que cette promenade à travers Batavia eût été exquise en d'autres circonstances !

Arrivés devant le superbe « bungalow » du praticien, nous gravissons les marches de son palais, à l'imposant péristyle : le valet de pied, un Javanais stupide, nous fait entrer

dans une suite de salons — somptueux aussi et meublés à l'anglaise « with a good sprinkling » de jolis tableaux, — parmi lesquels je fais remarquer en souriant au Dr Magnin, une jeune femme à demi vêtue — sujet un peu leste pour des Hollandais si faciles à choquer !

Nos toilettes claires et notre air chic, avaient trompé le serviteur indigène, — en cela, digne émule des domestiques bretons ; nous prenant pour de nobles visiteurs, il nous a introduits dans les appartements de réception, de Madame, et nos rires (oui, je riais, est-ce croyable ?) avertissent la maîtresse de maison de la méprise du « boy » ; ce dernier revient aussitôt en disant : « Tida bole di sini ! » — littéralement : Ce n'est pas permis ici ! — pour nous reconduire dans le salon d'attente des clients — quelques chaises rangées autour d'une table, dans la véranda. Retombés de nos grandeurs, nous prenons tous les trois le fou rire. Un moment après, le Dr W..., nous mène dans la salle d'opérations, superbe pièce qui ressemble à une chambre de torture. On me fait ouvrir une bouche de carpe, et après y avoir plongé un des instruments de supplice, les deux médecins se penchant sur le gouffre, le contemplent avec minutie, mais n'y découvrent aucun indice révélateur — lisez, filaments de bambou ! Je ne me doutais pas que ces maudits poils fussent si malfaisants : pendant un séjour à la Réunion, les garçons du paquebot s'en étant servis comme de poil à gratter, par manière de plaisanterie.

Le surlendemain, quand sonne enfin l'heure de mon départ, malgré ma faiblesse, je ressens une joie profonde à quitter ce pays où j'ai tant souffert !

Mais avant de m'en aller, je tiens à embrasser tendrement ma charitable voisine, priant Dieu de la bénir !

ÉPILOGUE

Lorsque je repasse sur le *Haï-Phong*, pour rentrer en France, les officiers, me voyant si malade, se montrent tous charmants pour moi : mieux vaut tard que jamais !

Quant à ma jolie « nurse », elle emploie la majeure partie de son temps au retour, à « flirter » avec des Anglais coloniaux — ce qui m'a fait trouver, « quoiqu'on die », que les chères sœurs avaient du bon.

Et les mois ont passé... « Bagoes » la Sorcière blanche, ne sera bientôt plus qu'une légende au Pays Malais.

FIN

TABLE DES GRAVURES

Nous dépassons un groupe d'hôtels, et de bazars arabes qui font encore partie de Steamer-Point 5
Les « tanks » ou réservoirs creusés dans le roc, la curiosité d'Aden. . 7
Une population indigène, bigarrée, anime la ville et la marque d'un cachet d'exotisme, ainsi que les grandes charrettes traînées par des petits zébus 19
Au pied du Mont, de nombreuses pirogues sont alignées au bord du rivage, sous les cocotiers 21
Nous trouvons à la station, un groupe de prêtres bouddhistes 23
Je tombe en arrêt devant un petit temple hindou, le seul artistique que j'aie vu jusqu'ici 27
La nuit prête son mystère au décor très exotique des petits villages indigènes, — cases de bambou sur pilotis, — que les hauts fourneaux d'une fonderie d'étain plaquent de rouge vif 33
Un coin de la jungle et du « kali » 34
Village indigène ou « campong », poignée de cases en bambou et en nattes. 35
Naturels repiquant des touffes de riz 37
Buffles labourant une rizière 38
Quand je monte sur le marchepied, peu s'en faut que je ne fasse basculer attelage et « sado ». 46
« Bungalow » avec véranda et jardin 47
Batoe-Toelis. — Le pont suspendu, en bambou et la rivière. 49
Ce bac est un simple radeau en bambou 50
Et cette croissance pleine de vigueur, abrite une autre vie très délicate : celle des élégantes et graciles fougères qui tapissent les dessous. . . 51
Javanaises avec le « sarong » et la « cabaja » 55
Plus loin, un torrent coupe la route 57
Ouvriers de toiles peintes à la main « batik toelis » (toile écrite), pour le « sarong » des Javanaises 61
Familles javanaises installées sous leur véranda 63
Des troupes de biches rousses errent dans les herbes folles du bois magique 65

Un coin du Jardin Botanique : les lotus 68
Les ruines du temple de Boeroe-Boedoer 69
Marchands javanais avec leurs paniers-balances tressés, suspendus par des cordelettes aux extrémités d'une canne de bambou, qu'on place en travers de l'épaule 77
Le « Corso » de Batavia, vaste boulevard coupé sur toute son étendue par un canal, auquel une bordure de beaux arbres fait un double liséré vert. 81
Rade de Singapore. — Le commandant nous fait passer entre les groupes d'îles qui protègent la rade 86
En passant devant un temple hindou, je demande à le visiter 89
Le théâtre chinois. — A l'entour, c'est un mouvement, un grouillement inimaginable 98
Actrices chinoises 99
M. A..., prend un « malabar », voiture fermée garnie de persiennes, le « gharry » des Anglais. 102
Le chargement du charbon à Singapore, sur les paquebots 103
Sur la longueur du quai, les grands courriers blancs hollandais, côtoient les colosses d'Albion. 113
La « Kinta » 119
Ensuite on brûle la jungle 125
Les « koeli » entaillent l'arbre et placent un godet, sous cette incision. 126
Kuala-Lumpur, capitale des États Fédérés Malais. 127
Paresseusement, elle ondule tortueuse, entre deux rives sur lesquelles s'étouffe l'affolante végétation de la jungle malaise 133
Un temple chinois aux Federated Malay States 135
Les vastes clairières parsemées de souches et de vieux pins brisés par le vent et par l'âge. 139
Un Anglais a vu dernièrement un tigre qui rôdait 141
Une mine d'étain dans la province de Perak 143
Port-Swettenham. — Le steamer mentionné par le capitaine est amarré près de nous 149
Le char typique des Federated Malay States 151
Port-Dickson. — Nous touchons presque à l'appontement de bois. . . 153
Malacca. — La ville fort ancienne, possède des monuments catholiques intéressants. 154
Rivière de Djambi, dans la jungle de Sumatra. — Petits « campong » aux fenêtres basses et longues, comme de grands yeux bien fendus, très abrités par le chapeau à larges bords, de leur haute toiture . . 163
Djambi. — Il s'allonge le long de la berge, en une rue unique 168
Une rangée de maisonnettes en bois, montées sur de hauts pilotis, s'alignent le long de la rivière 169
Quand notre vapeur passe auprès de la bourgade lacustre 171
Djambi. — Un temple chinois. 172
Sur le quai de Priok. — Étude de couvre-chefs malais 179
Des îles qui font songer au paradis terrestre, parsèment le petit golfe. 189
Des femmes coiffées d'une sorte de casque étrange et capricieux, défiant toute description 193
De chaque noix sort un petit cocotier 205

L'Ile de Banda, aux Moluques 213
Les fameux Koppen-Snellers ou Coupeurs de Têtes, de Bornéo 218
BILLITON. — A l'entrée de la baie, un îlot planté de cocotiers fait sentinelle 223
Des tourbillons de fumée bleuâtre, sortent d'un grand feu qui achève de se consumer sur la lisière de la forêt 237
Que je lui préférais son frère plus petit, aux tournants si raides . . . 241
Un Daïak 245
PONTIANAK. — Auprès de l'embarcadère, ce sont les « bungalows » européens 247
LE QUARTIER EUROPÉEN. — Un grand parc aux allées ombreuses, coupé par des rivièrettes japonaises 250
LE QUARTIER CHINOIS A PONTIANAK. — Un canal bordé d'arbres, occupe le centre d'un certain nombre de rues 251
Le cercle néerlandais à Pontianak 253
Un coin de la berge avec quelques-unes des curieuses « prau » de Madura. 261
TELOK AER. — Au fond de la crique, étouffées par la haute futaie de la jungle, quelques maisonnettes et quelques échoppes chinoises se serrent les unes contre les autres 267

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

DE SUEZ A ADEN

Aquarelle : coucher de soleil sur la côte d'Égypte. — Aden : l'arrivée. — Policemen et cochers indigènes, émules de Guignol et du commissaire. — Baraquements coloniaux anglais et artillerie de parc avec attelages de chameaux. — Le tunnel dans la montagne. — Une ville arabe. — Les réservoirs. — Le Kâhua 1

CHAPITRE II

D'ADEN A COLOMBO

Les suites d'un cyclone : il pleut des mouettes. — Croquis de passagers. — « The prickly heat ». — Le fils d'une passagère met le feu à ma cabine. — Les « Punkahs ». 11

CHAPITRE III

COLOMBO

Colombo. — Excursion au Mont Lavinia. — Les corneilles sacrées. — Les prêtres bouddhistes. — Le mongoose destructeur de cobras. — Le Victoria Park et ses arbres miteux. — La foire aux Bouddhas. — Temple bouddhiste et temple brahmanique. — Circences et panem . . 17

CHAPITRE IV

JAVA

Esquisse des officiers de la *Seyne*. — De Singapour à Batavia. — La jungle de Priok : les chasseurs chassés. — De Batavia à Buitenzorg. — Rizières et « kerbau ». — Cimetière chinois 31

CHAPITRE V

BUITENZORG

Buitenzorg. — La « roemah makan ». — La douche javanaise. — Première visite au Jardin Botanique de Buitenzorg : ils sont trop ! — Excursion à Batoe-Toelis. — Un « djambatang » ou pont suspendu, en bambou. — Le « sado ». — « Bungalows » européens et chaumières malaises. — Fauteuils aux bras extensibles. — Un bac en bambou. — A Java, tout est en bambou, hormis les Javanais, et il ne faudrait pas s'y fier 41

CHAPITRE VI

BUITENZORG

La famille camelote. — Le bétel. — Le costume des Javanaises. — Les Javanais sont amphibies. — La sieste. — Le rôle du traversin. — Les divers usages du « kapok ». — La saison des pluies. — Les Européens à Java : le sang indigène l'emporte. — Une grand'messe à Buitenzorg. — Le « pasar » chinois. — Thé de Java et thé de Chine. — Le mancenillier. — Salade de chou-palmiste. — Je m'égare dans un « campong » indigène. — Un puits javanais. — Le parc de la Belle-au-Bois-Dormant 53

CHAPITRE VII

BUITENZORG (*suite*).

La collection d'orchidées du Jardin Botanique et le lac aux victorias régias. — L'arbre à saucissons. — Le temple de Boeroe-Boedoer. — Manière de se procurer des bijoux à Java. — Plante-serpent et mouche-feuille. — La conquête pacifique de Java par les Chinois. — « La table de riz ». — Fourmis et margouillats 67

CHAPITRE VIII

PRIOK ET BATAVIA

Le marché de Priok ; j'achète un durian ; conséquences de cet achat. — Emigrants étiquetés. — Les vapeurs hollandais qui marchent au pétrole. — Marius m'emmène à Batavia. — Le quartier chinois. — Une nuit de noces au milieu des serpents. — La Tjilliwong et ses petites baigneuses indigènes. — De la nécessité du calme en « rickshaw » : la mésaventure du docteur. — Le corso de Batavia. — Un cocktail japonais et ses suites. 75

CHAPITRE IX

SINGAPOUR

Retour à Singapour : « tours de roues de contrebande ». — Le quartier japonais. — Visite à un temple hindou : nous y recevons l'offrande réservée aux dieux. — Le quartier chinois : un intérieur de Célestes ; les magots d'ivoire vert; boutiques d'animaux confits et séchés. — Fumeries d'opium. — Les Européens et l'opium ; comparaison entre les coloniaux hollandais, français et anglais. — Les grenouilles-bœufs. . . 85

CHAPITRE X

SINGAPOUR

Fantasmagorie nocturne. — Le théâtre chinois. — M. Aymard sème le désarroi derrière soi. — Les terrains vagues de Singapour par une nuit sans étoiles. — Adieux aux officiers de la Seyne 97

CHAPITRE XI

JAVA

« A change for the worse ». — Litanies de mes tracas. — La marmite des bateliers du « sampan ». — Les « boys » chinois contrebandiers. — Un casus belli entre le maître d'équipage et la « cousi-cousi ». — Aventure de chasse : gibier imprévu. 105

CHAPITRE XII

PRIOK ET BATAVIA

Le réveil du lieutenant B... — Paysage javanais : un oiseau hiératique. — L'unique bienfait de la ruée américaine. — Un terrible sermon. — Le tram de Java : baromètre de la mentalité des différents milieux. — « Kapal api pransman ! » (Bateau à feu, français!). . . . 111

CHAPITRE XIII

LES FEDERATED MALAY STATES

Afin d'éviter le supplice de la cale sèche, je m'embarque pour les États Fédérés Malais. — Je casemate ma cabine sur la *Kinta* : plaisanteries du commandant à ce sujet. — La « hot food » et les taquineries des passagers. — « Flirt » colonial 117

CHAPITRE XIV

QUALA LUMPUR ET PORT-SWETTENHAM

Un sport insipide. — Les « rubber plantations » (les plantations de caoutchoucs). — Quala Lumpur. — Mise à la portion congrue, je perds mon « self control ». — On trouve encore des tigres sur les timbres des États Fédérés Malais et sur les écussons des wagons. — Port-Swettenham : l'écrin d'un soleil couchant. 123

CHAPITRE XV

NEW-HARBOUR ET TELUK ANSON

La jungle malaise. — Je remonte en « launch », à Teluk Anson : on célèbre ma légende au fond de la Malaisie. — La ruée américaine. — Premiers singes. — Un plantation dans la jungle : sa ressemblance fallacieuse avec nos bois bretons. — Nous sommes entourés par les tortues. — On a vu rôder un tigre près de la berge où la *Kinta* s'amarre. — Les « flying foxes » ou renards volants. — La forge du bon Dieu. — Un prospecteur des mines d'étain de Kinta : je capitule lâchement devant les conventions du vieux monde. 131

CHAPITRE XVI

PORT-SWETTENHAM; PORT-DICKSON; MALACCA

Les hommes des Straits Settlements « cant afford a wife ». — « Wisky and soda ». — Un dîner colonial et physionomies de coloniaux anglais. — Visite indiscrète. — Promenade à Port-Swettenham. — Le char des Fererated Malay States. — Les cartes postales : nécessité d'une ligue défensive contre certains sujets. — Cuisine chinoise. — La vengeance d'un Malais. — Port-Dickson. — Malacca aux lumières 145

CHAPITRE XVII

SUMATRA, LA JUNGLE

Les supplices de la cale sèche : notre vapeur transformé en ateliers de Vulcain ; suppression de la salle de bains et de « l'indispensable » : à l'instar des chats. — Je fuis le *Haï-Phong* pour la seconde fois et vais en pays inconnu : les facéties de l'agent hollandais. — L'arrière d'un côtier néerlandais. — La « table de riz » des chats. — Un dîner sur le pont : les « sambalans ». — La rivière de Djambi et la

jungle de Sumatra. — Le parfum de la jungle vous grise. — Les « campong » de Sumatra. — Singes en peluche. — Moera-Saba et Simpang. — Un quadrille de *Chanteclair* : panthères ou argus ? — Djambi : arrivée tardive : portrait d'un nègre dans la nuit 157

CHAPITRE XVIII

DJAMBI

Djambi : la ville européenne et le quartier commerçant ; le village indigène sur radeaux : il monte avec le fleuve. — Je vais à la poste où je fais la connaissance d'un aimable fonctionnaire hollandais et de sa famille. — Visite à la prison. — Djambi le lieu le plus chaud de Sumatra. — Les prédictions de l'agent sont près de se réaliser. — La poste dans la jungle. — La dîme des singes. — Un insecte malais qui crie comme un enfant : les nerfs européens fortement éprouvés par la faune coloniale 167

CHAPITRE XIX

SINGAPOUR ET JAVA

Constrastes et aspects du soir à Singapour : silhouettes d'ombres chinoises. — Les pirates rabatteurs. — Un défilé de « hadjis » malais. — Coco chante mon épopée sur le mode corse. — Mon isolement sur le côtier : je vais au pays des Lampongs. 177

CHAPITRE XX

SUMATRA, LA COTE

Où je risque fort de déjeuner par cœur ! 183

CHAPITRE XXI

ANJER

Anjer. — La becquée. — Le volcan de Krakatau. — Une Suisse des tropiques. — Kalianda au pays des Lampongs. — Le douanier colonial hollandais. — Telok-Betong, la capitale des districts Lampongs. — Le retour des bateaux de pêche : ressouvenir de Quiberon 185

CHAPITRE XXII

ANJER

Je passe à l'état de légende. — Les « Lampongshe vrouwen » : une mystification inconsciente. — Clair de lune à Anjer : on exorcise les

mauvais esprits à bord d'un bateau malais. — Portrait du commandant 191

CHAPITRE XXIII

TELOK-BETONG

Promenade à Telok-Betong avec le commandant. — La lanterne magique de Fritz Sobels : indigènes au costume « simplifié ». — Un gibier convoité ! — L'*h* muette du capitaine. — Les bracelets d'agar-agar 195

CHAPITRE XXIV

KOTA-AGOENG

Kota-Agoeng. — Je vais à terre avec un ingénieur de la Compagnie. — Débarquement à dos d'homme et « coussin de la reine ». — Alerte sur la plage : est-ce un tigre ? — Nous visitons un jardin indigène : « sirih » ou poivrier ? — Qu'aurait dit La Fontaine ? — Chars de Sumatra. — La vertu n'est pas toujours récompensée. — Encore les bracelets d'agar-bakar. 201

CHAPITRE XXV

ANJER ET KALIANDA

Retour à Anjer : un chargement de « kerbau » : mon émoi ; le buffle aviateur ! — L'agent norvégien de la Paketvaart. — Mâts en bambou de trente-cinq mètres. — Arabes ou « hadjis » ? — Les baleinières du *Van Diemen*. — Grandeur et décadence des Iles des Épices. — Les réflexions des bateliers indigènes. — La fin d'une excursion au paradis terrestre. — « Bagoes » ou Bélise ?... 209

CHAPITRE XXVI

BILLITON ET BORNÉO

Je pars au pays des « Koppen-Snellers » Coupeurs de Têtes. — Un mauvais début de voyage. 217

CHAPITRE XXVII

BILLITON

Billiton, l'Ile aux 40 mines d'étain. — Une construction mystérieuse. — Emule de César, j'embrasse la terre de Billiton. — Tandjong-Pan-

dang. — Je reviens de mes préjugés sur la sévérité des Hollandais envers les indigènes : la morgue d'un maître d'hôtel malais. — Je convoite le bien d'autrui. — Mes aventures avec un bracelet d'agar-bakar. — Un ciseleur d'étain, chinois. — Les pêcheries de Tandjong-Pandang. 221

CHAPITRE XXVIII

ENTRE BILLITON ET PONTIANAK

L'auteur ayant entendu l'orateur socialiste Sembat parler éloquemment pendant une heure, à côté de la question, s'essaye à l'imiter : l'escamotage d'une machine. — Une famille coloniale hollandaise : les jeux des jeunes Néerlandais. — « J'm'enfichisme » des parents coloniaux. — L'éducation d'une perruche. — La « babou » malaise . . . 229

CHAPITRE XXIX

A TRAVERS LA JUNGLE

Le plus beau chapitre de mes pérégrinations dans la jungle : élevée aux honneurs du trône, je deviens pour une heure, la reine de la jungle. — Un chemin liquide bordé de palmes. — Comment on cultive le riz dans la jungle. — Les monts Ambawang. — Les tournants de la rivière Koeboe : une vigie malaise. — Population, culture et industrie des districts de Pontianak. — Le record des pondeuses : trois cents œufs en une nuit. Une plantation sur du papier. — Les arbres en coucher de soleil : poésie et prose. — La jungle se répète sans jamais lasser. — Un crocodile météore. — Bornéo, l'île des singes. — Daïaks et Coppen-Snellers, Coupeurs de Têtes. — Comment un Daïak offre sa fille en mariage. — Quelques spécimens fâcheux de mentalité coloniale. — Les palmiers à sagou : sa préparation. — Pontianak vu du fleuve : on a l'impression d'être au bout du monde. — Les Chinois ressemblent à la lune 235

CHAPITRE XXX

PONTIANAK

Pontianak : le quartier européen : décor d'opéra-comique hollando-japonais ; une chapelle sur pilotis. — La ville chinoise et ses habitants : par leur insolence journalière, les Chinois nous font payer avec usure, nos conquêtes au Céleste Empire. — Un temple chinois : l'arbre sacré et sa potiche porte-cierges. — Je vais chercher des cartes postales et rapporte une insolation. 249

CHAPITRE XXXI

PONTIANAK (*suite*)

Pontianak (*suite*). — Pochades au fil de l'eau : gondole et gondolier malais. — Un bouquet animé de fleurs exotiques. — La chanson populaire de l'amour, a partout le même refrain. — Silhouettes du soir à Pontianak. — La triplice des « flirts » : c'est encore la France, tant décriée pourtant, qui possède le plus de moralité. — Nos officiers suivent la méthode employée par Ulysse et ses compagnons, envers les sirènes. 255

CHAPITRE XXXII

DESCENTE DE LA RIVIÈRE KOEBOE

Un sultan d'aujourd'hui. — Les films de notre cinéma : les « campong » de Bornéo ; la jungle et ses hôtes ; etc. — Les passagères malaises et leur accordéon : j'établis définitivement ma réputation de sorcière. — Une page émouvante du livre de la jungle : les prouesses de notre coursier : il pointe sur les « népa », s'accule dans les bétels et se campe finalement en pleine jungle : c'est Mlle Guilloteaux qui est en cause ! — La jungle éclairée à l'électricité. — Une nuit dans la jungle ; je m'endors sous la garde de Dieu. 259

CHAPITRE XXXIII

TELOK AER

Telok Aer est le lieu de mon supplice. — Un échange de vues, de Hollandais à Française : l'esprit hollandais et l'esprit français ; mon enthousiasme pour la jungle ; du « flirt » et de ses dangers. — La petite colonie de la jungle : une succursale de l'enfer, où la malaria règne en souveraine. — Un « settler » anglais et sa jeune épouse. — Un orage tropical. — Déconfiture de la Sorcière blanche. 265

CHAPITRE XXXIV

BILLITON

Bois de fer pour constructions. — Aggravation de mon état. — Je ne sais à quel saint me vouer. 271

CHAPITRE XXXV

JAVA

Je prends congé du bon commandant et de mes compagnons de voyage. — Mon hôtesse me reçoit à bras ouverts. — Je me trouve

bientôt dans un abandon et un dénuement complets. — Plus mal lotie qu'une pauvre femme, je me vois refuser l'entrée de l'hôpital. — Le Dr Magnin n'arrivera pas à temps ! — Dieu m'envoie le bon Samaritain. — « Les Hollandais tiennent leur parole ! » 273

CHAPITRE XXXVI

BATAVIA

Je suis volée, puis empoisonnée par mon « boy » malais. — Comment les prêtres des « campong » dévoilent un larron indigène. — La fleur anesthésique, agent de vol en Indo-Chine. — Dans un cas pressant, j'imite les Romains. — Le poison, substitué au vitriol, en Malaisie. 277

CHAPITRE XXXVII

BATAVIA

Les trois poisons malais ; le poil de bambou. — « Tida bole di sini ! » : Ce n'est pas permis ici ! — La chambre de torture : le martyre d'une globe-trotter. 281